LE

SOLDAT PARVENU.

TOME II. PREMIERE PARTIE.

LE

SOLDAT PARVENU,

OU

MEMOIRES ET AVANTURES DE M. DE VERVAL,

DIT BELLEROSE.

PAR MONSIEUR DE M***

TOME SECOND,

PREMIERE PARTIE.

A DRESDE,

Chez GEORGE CONRAD WALTHER.

M. DCC. LXI.

LE SOLDAT PARVENU.

TROISIE'ME PARTIE.

PEU de tems après mon arrivée à l'armée Eſpagnole, je n'avois pas manqué d'écrire à ma ſœur, & de lui faire un détail de tout ce qui m'étoit arrivé depuis Toulouſe juſqu'à Mataro, & comment j'avois été obligé par le mauvais état de mes finances, de prendre parti dans les Gardes Wallonnes. Claudine avoit répondu à cette lettre : elle me marquoit qu'elle avoit écrit à Madame de Malzonvillers, & qu'elle en attendoit inceſſamment réponſe : le reſte de ſa lettre ne conte-

noit que des témoignages d'amitié, & elle finiſſoit en ajoutant qu'elle eſpéroit que je ne ſerois pas long-tems ſimple Soldat. J'avois encore écrit depuis à ma ſœur une ſeconde lettre, mais je n'en avois point encore de réponſe.

Trois jours après la priſe de Barcelone, j'eus ordre de me rendre chez le Comte de Dillon : cet ordre me ſurprit, n'ayant pas l'honneur d'être connu de ce Seigneur ; j'y fus néanmoins : je trouvai en ſa perſonne un modele de politeſſe & de bonté.

Il m'apprit que je lui étois recommandé par une Dame de ſes parentes, & me demanda en quoi il pouvoit me rendre ſervice : il ajouta que le Seigneur *Bonaventure*, fameux Banquier de Barcelone, avoit ordre de me donner de l'argent autant que j'en aurois beſoin ; & en diſant cela, il tira d'un porte-feuille une lettre de change qu'il me remit : allez, me dit-il, tirer de l'argent, & ſongez un peu à ce que vous croyez pouvoir vous convenir, & je tâcherai de vous y ſervir.

Après les remercimens convenables en ces ſortes d'occaſions, je courus chez le Seigneur Bonaventure, qui demeuroit près de la Merced : je ne le trouvai point chez lui : ſes Commis me dirent de revenir dans une heure, que je le trouverois infailliblement. Je fus, en attendant, me promener ſur la place qui eſt devant le palais du Vice-Roi. Chemin faiſant, je paſſai chez mon Capitaine, qui m'ayant fait entrer dans ſa chambre : eh bien, me dit-il, Monſieur Bellerose, qu'y a-t-il pour votre ſervice ? Pas autre choſe, Monſieur, repartis-je, ſi-non que je ſuis en état de vous compter cent cinquante piſtoles, & que j'eſpere que vous voudrez bien me donner mon congé abſolu. Oh! de tout mon cœur, reprit-il ; tout de même je crois que je ne vous aurois pas gardé long-tems dans ma compagnie, & que j'aurois été obligé de vous perdre ſans qu'il m'en fût revenu un ſol. Or, puiſque vous êtes en argent, je ne vous demande que le rembourſement des cinquante piſtoles que je vous ai données, ou plutôt

prêtées, & pour le reste, vous me ferez un homme à votre place : voilà, répondis-je, ce qui s'appelle agir galament. Je tâcherai de satisfaire à ces conditions-là, & demain matin je vous apporterai l'argent & vous amenerai une recrue.

Demain matin, répliqua-t-il, vous trouverez votre congé bien & duement expédié : nous nous entretînmes ensuite de différentes choses. Il m'apprit que le Prince de Popoli avoit dessein de me procurer une place d'ingénieur ; qu'il le lui avoit oüi dire à lui-même, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne s'en souvînt.

Comme je vis que l'heure étoit passée, je pris congé du Vicomte de la Verne, & me rendis chez mon Banquier, qui étoit de retour : je lui montrai ma lettre de crédit. *Senhor Soldado*, me dit-il ; *essa carta es muy buena ;* c'est-à-dire ; Seigneur Soldat, cette lettre est fort bonne.

Il me demanda ensuite la somme que je souhaitois, & me montra des sacs pleins de pistoles & de quadruples : je pris deux cens pistoles, dont

je lui donnai ma quittance ; après quoi je me retirai avec aſſez de peine ; car le Seigneur Bonaventure vouloit me retenir à ſouper, & il me falut lui promettre que je viendrois le lendemain manger ſon potage.

En retournant chez moi, & paſſant devant la ſaile de *los Cavalleros*, où il y a toujours beaucoup de fainéans qui ſe promenent, je m'aviſai d'examiner ceux que je croirois pouvoir me remplacer dans la compagnie du Vicomte de la Verne. Un jeune homme qui s'apperçut que je cherchois quelqu'un, s'approcha de moi. Dès que je l'eus vu, il me parut être mon fait. Je lui demandai en Eſpagnol, (que je commençois à parler aſſez bien) de quel pays il étoit & ce qu'il faiſoit ? parlez-moi François, me dit-il, je ne vous entends point. Oh ! parbleu, s'il ne tient qu'à vous parler François, je ſuis votre homme. Je vous demande, de quel pays vous êtes & ce que vous faites ? je ſuis Dauphinois, me répondit-il, & je ne fais rien, ni ne ſais rien faire.

Cette repartie ingénue me plut, &

je trouvois je ne ſais quoi de noble dans la phyſionomie de cet homme, qui me faiſoit ſoupçonner quelque choſe d'extraordinaire. Il étoit plus âgé que moi & paroiſſoit bien avoir vingt-quatre à vingt-cinq ans ; mais du reſte, il avoit fort bonne mine, un peu gravé de petite verole, le teint hâlé, mais de beaux yeux, de beaux cheveux noirs : il étoit moins haut que moi de quelques pouces, mais fort bien pris dans ſa taille, d'une démarche vive & délibérée, & ingambe autant qu'on le peut être.

Puiſque vous n'avez rien à faire, lui dis-je, venez-vous-en ſouper avec moi, j'ai quelque choſe à vous propoſer : très volontiers, repartit-il : mais je vous avertis que je n'ai guére bien dîné & que j'ai grand appetit, & qu'ainſi chere de Soldat n'eſt pas trop mon affaire. Venez, venez, repris-je, vous ne ſerez pas ſi à plaindre que vous penſez. Là-deſſus je le menai chez un des meilleurs Traiteurs de la ville, à qui j'ordonnai un bon ſouper pour deux perſonnes. Barcelone eſt la ſeule ville d'Eſpagne où l'on ſoit paſ-

ſablement bien traité dans les auberges, & il eſt à coire qu'elle eſt redevable de cette commodité au voiſinage de la France & à la domination Françoiſe, ſous laquelle elle a paſſé pluſieurs fois.

Quoi qu'il en ſoit, nous fûmes fort bien régalés, & nous bûmes des meilleurs vins d'Eſpagne & de France.

Mon Dauphinois s'en donnoit au cœur joie ; à voir l'air dont il briſoit, on eût dit qu'il n'avoit pas mangé de deux jours : vous voyez bien, lui dis-je, que la chere de Soldats Eſpagnols n'eſt pas ſi maigre que vous penſiez d'abord. A d'autres, repliqua-t-il ; je ſais ce que c'eſt que tout cela, mais pour vous, il faut que vous ayiez trouvé la pierre philoſophale pour donner des repas comme ceci. Je vous promets, repris-je, que ſi vous voulez bien endoſſer ce juſtaucorps bleu, vous en pourrez donner de ſemblables. Hélas ! mon ami, me dit-il, j'ai déja fait ce métier-là, & je n'y ai rien gagné : de ſorte que je n'ai pas

trop envie d'y retourner. Cependant, ajouta-t-il, ſi je croyois avoir toujours un camarade comme vous, je crois que cela me tenteroit : enfin, de propos en propos je l'amenai à mon but, moyennant vingt piſtoles que je lui comptai ſur-le-champ. Il ſigna un engagement de trois ans, conformément aux Ordonnances du Roi d'Eſpagne, qui n'en exigent pas de plus longs, & je le menai tout de ſuite chez le Vicomte de la Verne, qui ſoupoit ce ſoir-là en ville; de ſorte que ne l'ayant pas trouvé, & craignant qu'il ne fût trop tard, je menai mon homme à mon quartier, où je l'accommodai du mieux qu'il me fut poſſible. Là je le priai de me conter ſes avantures, en attendant que le ſommeil vînt nous mettre hors d'état, lui de parler & moi d'écouter. Je le veux bien, dit-il, ſi cela peut vous amuſer : je devine que vous vous attendez à entendre des choſes aſſez extraordinaires, & vous ne vous trompez pas. Quoique je n'aie pas encore vingt-cinq ans accomplis, je me ſuis

trouvé dans des ſituations ſi ſingulieres, j'ai joué tant de perſonnages différens, que je crois pouvoir dire : que mon hiſtoire eſt aſſez intéreſſante. Voyons : commençons-là.

HISTOIRE DU COMTE D'UFFAI.

D'UFFAI eſt, à une lettre près, mon véritable nom, & celui du lieu de ma naiſſance, petit village d'une petite contrée de Dauphiné, appellée les Baronnies. Ma famille eſt d'une nobleſſe aſſez ancienne. Un de mes ancêtres fut anobli ſous le regne de Henri III. Je pourrois vous faire ſon hiſtoire & celle de ſa poſtérité ; car la premiere ſcience que j'ai appriſe, a été la généalogie de ma maiſon, & c'eſt peut-être la ſeule dont il me reſte quelque idée. Venez ici, me diſoit quelquefois ma mere, ſavez-vous combien vous pouvez prouver de quartiers ? quatre : on vous a dit

cent fois, repliquoit-elle, que vous en pouviez offrir ſeize. De quelle Maiſon étoit votre grand'mere? de la Tour Dupin. Fort bien. Et moi de quelle maiſon ſuis-je? de l'illuſtre & très ancienne Maiſon Dupui. Oui, mon fils, je ſuis de cette Maiſon qui a donné le premier Grand Maître de l'Ordre de S. Jean; & ce ſeul avantage m'auroit ſuffi pour ennoblir feu votre pere, s'il eût été roturier; & s'il ne s'eſt pas enrichi en m'épouſant, il s'eſt du moins illuſtré.

Tels étoient les diſcours dont on m'entretenoit ſans ceſſe, diſcours peu propres, à la vérité, à me former le cœur & l'eſprit, mais très capables en revanche de me bouleverſer le cerveau, & de me rendre un franc Pourceaugnac ou un vrai Sotenville.

Mon pere en mourant avoit laiſſé trois fils dont j'étois l'aîné. Il fut décidé dans la famille, que je ſerois *Comte*, mon puîné, *Marquis*, & le cadet *Chevalier*: manie aſſez commune parmi nos hobereaux, qui de leur autorité privée, font leurs enfans Comtes, Marquis ou Chevaliers,

leur ôtent leur véritable nom pour leur faire porter celui de quelque chaumiere, & ne leur laiſſent pour tout héritage que de vains titres uſurpés, des noms frivoles, avec beaucoup d'orgueil & de fatuité.

J'avois dix ans quand mon pere mourut. Ma mere étoit alors enceinte, & accoucha peu après d'un fils poſthume, qui reçut au berceau le titre d'Abbé, par la même autorité qui nous avoit fait Comtes, Marquis, &c.

Ce fut vers ce tems-là qu'on nous donna pour Précepteur un jeune Eccléſiaſtique, dont l'extérieur répondoit peu à la ſainteté de ſon état. Il portoit d'ordinaire un habit violet à boutons d'or : ſes cheveux étoient toujours friſés & muſqués avec grand ſoin : il employoit des pâtes, des pommades, & je ne ſais combien d'autres brimborions pour conſerver la fraîcheur de ſon teint & la blancheur de ſa peau : à tout cela il joignoit une figure avantageuſe, il avoit de l'eſprit, faiſoit des vers, chantoit joliment, ſavoit toutes ſortes de chan-

ſons & la muſique à fond, parloit bien, & poſſédoit en perfection l'art de s'inſinuer.

Il arriva au château d'Uffai, huit jours après la mort de mon pere, & ſe chargea de conſoler ma mere, jeune encore & ayant à peine trente ans : il y réuſſit ſi bien, que les yeux de cette veuve ſe ſecherent en peu de tems. Il ne fut plus queſtion de ſoupirs ni de ſanglots ; bientôt on ne fit que chanter les airs les plus gais & les chanſons les plus badines.

Ma jeuneſſe ne m'empêchoit pas de remarquer l'indécence de cette métamorphoſe, & je la ſentois d'autant plus, que l'Abbé s'appercevant que j'étois naturellement eſpiegle, & que j'épiois toutes ſes actions, me traitoit avec beaucoup de rudeſſe.

Un Gentilhomme du voiſinage s'aviſa, au bout de l'année de deuil, de rechercher ma mere en mariage. Elle le refuſa, déclarant en même-tems qu'elle avoit renoncé pour toujours à un ſecond engagement, & qu'elle vouloit conſacrer le reſte de ſes jours à l'éducation de ſes enfans. Le Gentil-

homme, piqué du refus, dit en pleine compagnie, qu'il étoit bien aiſe que ma mere ne l'eût pas pris au mot, & qu'il ſeroit au deſeſpoir d'avoir les reſtes d'un Preſtolet tel que M. Blemur: (c'eſt le nom du Précepteur). Ce diſcours fit du bruit; des gens charitables en inſtruiſirent ma mere, qui m'en fit part à ſon tour en changeant quelques termes: mon fils, me dit-elle un jour, en me tenant par les deux mains, le Marquis de Lanzieres a cruellement manqué de reſpect à votre mere, ne l'oubliez jamais: je vous renonce pour mon fils, & vous regarderai comme un lâche & un indigne, ſi vous ne me vangez dès que vous ſerez en âge de tirer l'épée.

Ces paroles & l'émotion dont elle les prononça, me donnerent de la curioſité: j'appris bientôt en quoi conſiſtoit le manquement de reſpect dont ma mere ſe plaignoit.

Je n'aimois pas aſſez M. Blemur, pour trouver à redire au propos téméraire de M. de Lanzieres, & loin d'en ſçavoir mauvais gré à celui-ci, ma haine redoubla contre celui-là.

J'avois peu de diſpoſition aux ſciences : je n'aimois que la chaſſe, à courre à cheval, faire des armes & tous les exercices les plus violens : j'avois un fuſil proportionné à ma ſtature, une gibeciere toujours bien garnie de dragées de toute groſſeur, de petites balles & de poudre : avec cela je grimpois ſur les plus hautes montagnes, je courois dans la neige, je paſſois des torrens & j'étois content pourvu que j'euſſe pû tuer un liévre, un lapin ou quelque perdrix.

Le peu de progrès que je faiſois dans l'étude, fourniſſoit à M. Blemur un prétexte continuel pour me punir de la haine que je faiſois éclater contre lui ; & ce qui me deſeſperoit, c'étoit que ma mere applaudiſſoit à toutes les actions de cet homme. Plus j'avançois en âge, plus j'étois las de ces mauvais traitemens. Un jour que je rêvois profondément à mon ſort, je formai un projet de vengeance, que je communiquai à mon frere le Marquis, qui avoit alors environ dix ans. Ce projet conſiſtoit à écrire à

l'Evêque de Gap contre cet Eccléſiaſtique, pour que ce Prélat ne l'admît point à la prochaine Ordination où il devoit prendre la Prêtriſe, & qu'il le fît fourrer dans un Séminaire pour y faire pénitence de ſa vie irréguliere.

Mon frere, auſſi peu ami que moi de M. Blemur, m'aida à compoſer la lettre : elle étoit preſque finie lorſque ce terrible pédagogue entra. Il s'apperçut que nous cachions un papier avec empreſſement ; & jugeant à notre air embarraſſé, que c'étoit quelque choſe d'extraordinaire, il voulut le voir.

Je m'oppoſai à ſon deſſein, & me mis devant la table pour l'empêcher d'en approcher. Il me prit par le bras, & dans le moment je lui ſautai au viſage, lui déchirai ſon collet, & lui égratignai les joues de toute ma force, tandis que mon frere, monté ſur une chaiſe, ſe pendoit à ſes cheveux : je crois que nous l'aurions étranglé, ſi ma mere ne fût venue à ſon ſecours : elle ſe mit dans une violente colere contre nous, maltraita d'abord mon

frere, & me réserva à moi une longue punition, qui fut doublée à la lecture de la lettre en question : elle me condamna à jeuner quinze jours de suite au pain & à l'eau, & à recevoir trente coups d'étrivieres le matin en me levant & le soir à mon coucher, de la main de M. Blemur.

Ce supplice me parut terrible, & je jurai bien d'en empêcher l'exécution : il fallut pourtant que j'en souffrisse sur-le-champ le prélude : Blemur me frappa outrément d'une écourgée qui me déchira la peau.

Ce traitement, & l'idée de celui que je devois souffrir durant quinze jours, me jetterent dans un desespoir affreux : on me laissa seul ronger mon frein. Il est étonnant que ma mere, qui connoissoit mon naturel sensible & violent, ne prît aucune précaution contre les partis extrêmes que je pouvois prendre, & que je pris en effet : elle se contenta de m'enfermer dans ma chambre, & laissa la clef à la porte.

Dès que je me vis seul, je jettai les yeux sur mon fusil qu'on avoit

laiſſé à ſa place ordinaire, je le pris & le chargeai de deux balles, réſolu de ne le quitter qu'après l'avoir déchargé ſur le Précepteur : deſſein terrible pour un enfant de douze ans, & d'autant plus ferme, que ma jeuneſſe m'empêchoit de réfléchir ſur l'odieux d'un aſſaſſinat & les ſuites qui en devoient réſulter.

Tout-à-coup j'entendis ouvrir ma porte, je crus que c'étoit Blemur, je bandai mon fuſil & me tins prêt : c'étoit mon frere qui venoit me conſoler. Où eſt le bourreau, lui dis je, où eſt-il ? il eſt chez le Fermier, répondit-il, où il mange de la caillebote. Là-deſſus, je prends ma gibeciere, feignant d'aller à la chaſſe, & je vais droit chez le Fermier, dont la maiſon étoit écartée du village.

Je craignis que ſi Blemur me voyoit, il ne ſe cachât ou ne m'échappât, & qu'on ne m'ôtât tout moyen de lui nuire : c'eſt pourquoi je pris le parti d'approcher de la maiſon du Fermier, à la faveur des haies & des buiſſons. Un Payſan qui m'apperçut, crut que je voulois tirer ſur du gibier.

& me dit qu'il m'enſeigneroit où gîtoit un gros lievre, ſi je voulois le ſuivre : je lui fis ſigne de ſe retirer, & il paſſa outre.

Je m'étois poſté en face de la porte par où mon ennemi devoit ſortir : je l'attendois à l'affut derriere une haie à dix pas de cette porte : le cœur me battoit d'une façon terrible, mais c'étoit plus de colere que de crainte, & plus mon homme tardoit à paroître, plus je m'affermiſſois dans ma funeſte réſolution. Il parut enfin, j'étois prêt ; mais voyant le Fermier qui l'accompagnoit juſqu'à la porte, je me courbai pour n'être point apperçu : je vis que le Fermier s'en alloit, & que Blemur ſortoit pour reprendre le chemin du château : je me levai, & le couchant en joue : tiens, bourreau, lui dis je, voici la récompenſe de tes forfaits, des coups que tu m'as donnés, & de ceux que tu voudrois me donner encore ; & en diſant cela je lui lâche le coup à brûle-pourpoint au milieu du corps. Je l'entendis crier, miſéricorde ! je ſuis mort ! Il fit deux pas en avant, & tomba dans

un petit ruiſſeau qui étoit entre lui & moi.

Vous jugez bien qu'après l'avoir vu tomber, je ne demandai pas mon reſte : je pris la fuite ſans délai, & gagnai une montagne toute couverte de bois taillis où je pouvois me cacher.

Ce pays là n'eſt que montagnes & vallons fertiles. Les penchans des collines ſont couverts de vignobles & d'arbres fruitiers, & les hautes montagnes ſont ou bruyeres ou couvertes d'arbres de haute futaie.

Dès que je me vis hors de portée, je m'arrêtai & rechargeai mon fuſil : après quoi, je m'enfonçai dans les bois.

La crainte de tomber entre les mains de ma mere, me rendoit inſenſible à ma ſituation qui étoit aſſez triſte, n'ayant pas plus de cinq ſols dans ma poche, & pour toute proviſion un morceau de pain blanc, que je dévorai dans l'inſtant. Si ç'eût été alors la ſaiſon des fruits, j'aurois trouvé une ample nourriture dans les vallons ; mais nous étions au com-

mencement d'Avril, & il y avoit encore de la neige en divers endroits de ces montagnes. J'avois à craindre non-ſeulement la faim, mais les bêtes ſauvages, & ſurtout les loups qui ſont en grand nombre dans ces lieux-là, & néanmoins je n'oſois ſortir du bois, de peur d'être rencontré par les gens que je prévoyois qu'on auroit mis à mes trouſſes. J'étois réſolu de périr plutôt que de retourner chez ma mere, où je m'attendois à la plus violente perſécution. Je ſavois combien elle aimoit celui que j'avois tué, & le peu d'affection qu'elle avoit pour moi. Je connoiſſois ſon humeur implacable; je ne pouvois m'attendre à moins qu'à être enfermé pour toute ma vie dans quelque maiſon de force. Cette idée faiſoit une telle impreſſion ſur moi, que je me déterminai à mourir plutôt de faim dans ces deſerts, que de m'expoſer à un pareil ſort.

Je penſai que pour dérouter les gens qui me cherchoient, je devois reſter trois ou quatre jours dans ce bois: après quoi, je pourrois avec

plus de ſûreté me mettre en chemin pour gagner le Comtat d'Avignon & la Provence, où il m'étoit aiſé de me cacher en changeant de nom.

La difficulté étoit de ſubſiſter dans le bois pendant ces trois ou quatre jours : la providence y pourvut en m'inſpirant de tirer ſur les oiſeaux, qui paroiſſoient en grand nombre ſur les arbres. J'ôtai donc les balles que j'avois dans mon fuſil, & j'y mis de la dragée, & un moment après ayant apperçu une gélinote, je tâchai d'en approcher pour ne pas la manquer, mon fuſil étant trop petit pour atteindre à une certaine diſtance ; avec quelque précaution que je marchaſſe, la gélinote m'entendit & ſe mit hors de portée : je la ſuivis aſſez loin juſqu'au pied d'un gros chêne, d'où partit un gros liévre, qui s'embaraſſant dans des broſſailles, me donna le tems de l'ajuſter & de le tuer : il étoit ſi peſant, que j'eus de la peine de le porter juſqu'au pied d'un rocher où je me propoſois de me mettre à l'abri de la pluie, & de faire un peu de feu

pour cuire ma chasse & me chauffer un peu : car il faisoit froid.

Je ne pouvois guére mieux choisir pour ce dessein : le rocher avoit un grand trou où à peine je pouvois passer mon corps, quoique fort mince, & ce trou faisoit l'entrée d'une espèce de petite caverne où quatre personnes pouvoient tenir assez commodément : ce lieu me parut extrêmement propre pour passer la nuit en sûreté.

Je ne jugeai pourtant pas à propos d'y faire du feu, de peur d'y être étouffé par la fumée : je ramassai un peu de bois le plus sec que je pus trouver, & avec de la poudre & du papier, je vins à bout de l'allumer au pied du rocher : cependant, je pris un couteau que j'avois dans ma gibeciere, & j'écorchai mon liévre, comme je l'avois cent fois vu faire au Cuisinier de la maison, & je puis dire que je m'en acquittai assez bien. Je le dépeçai ensuite par quartiers, & j'embrochai tous ces morceaux à un petit couteau-de-chasse que je portois d'or-

dinaire, & que je poſai ſur deux bâtons fourchus que j'avois fichés en terre près du feu ; ce fut ainſi que je vins à bout de rôtir tout mon liévre en moins d'une heure & demie, en tournant le couteau-de-chaſſe tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Il étoit nuit cloſe quand j'eus fini ce travail.

Je tranſportai ma petite proviſion dans la caverne, & la ſerrai dans mon mouchoir ; après quoi, je raſſemblai quelques branches d'arbres que j'avois coupées, & j'en fis une maniere de paliſſade à l'entrée de la caverne pour la fermer aux loups, animaux dangereux dans la nuit, & ſurtout dans la ſaiſon où nous étions, qui eſt un tems de diſette pour eux ; car ne trouvant point de fruit dont ils puiſſent appaiſer leur faim, ils ſe jettent ſur les hommes qu'ils rencontrent, ou ſur les troupeaux qu'ils cherchent continuellement & avec avidité.

Je mangeai de grand appétit le rable de mon liévre, & je fis un aſſez bon repas quoique ſans pain ; mais la faim fait paſſer pardeſſus bien des choſes,

& rend délicieux ce qui hors de là nous paroîtroit fade & dégoûtant.

Je me couchai enſuite ſur la mouſſe dont le dedans de la caverne étoit tout couvert, & quoiqu'elle n'empêchât pas que je ne ſentiſſe la dureté du roc, je dormis auſſi tranquillement, que ſi j'euſſe couché dans un bon lit ſur du duvet, tant la fatigue & la laſſitude ont de pouvoir ſur nos ſens.

Il y avoit environ ſix heures que je dormois d'un profond ſommeil, quand tout-à-coup je fus éveillé par des hurlemens terribles ; je jugeai qu'il y avoit des loups près de moi ; je me levai, & me frottant les yeux, j'apperçus, à la faveur d'un beau clair de lune qu'il faiſoit, trois ou quatre de ces animaux qui aſſiégeoient ma paliſſade pour entrer dans la caverne : j'étois perdu ſans la précaution que j'avois priſe de l'embaraſſer de branches & de pieux.

Comme j'avois rechargé mon fuſil à balle après avoir tué le liévre, & que je l'avois poſé entre mes jambes en me couchant, je fus bientôt prêt à repouſſer les aſſaillans : je fis feu ſur eux,

eux, & j'en étendis un tout roide; les autres, épouvantés de cette exécution, prirent la fuite, & me laiſſerent en repos : je me couchai ſans pouvoir me rendormir, & le jour étant venu, je rechargeai mon fuſil & ſortis de la caverne : ce fut alors que je vis le loup que j'avois tué, il étoit roulé juſqu'au bas du rocher.

Je ſongeai à faire un peu de feu pour me réchauffer, & voulant épargner ma poudre, je cherchai un peu d'amadou, & j'en trouvai une aſſez bonne quantité dans un vieux arbre tout pourri.

Il y avoit vingt-quatre heures que je n'avois bu, je me mis à chercher une bonne ſource pour me déſaltérer : chemin faiſant je tirai ſur un ramier que je tuai, & à peine j'avois rechargé, qu'il ſe leva une becaſſe que j'abattis auſſi : content de ce ſurcroît de proviſion, je chargeai mon fuſil à balle.

A dix pas de-là j'apperçus une eau claire comme le cryſtal, je fus m'y déſaltérer : j'aurois bien voulu pouvoir emporter une petite proviſion de

cette eau dans mon gîte ; mais je n'avois point de vase où la mettre, heureusement la source n'étoit pas fort éloignée, & j'espérois même d'en trouver une plus proche.

Je reprenois tranquillement le chemin de ma caverne, lorsque je vis de loin un homme avec une longue barbe, un capuchon & une besace sur son dos : comme il étoit seul, je ne balançai pas à l'aborder, & à lui demander d'où il venoit & où il alloit. Je viens d'Orpierre, me dit-il, & je m'en retourne dans mon hermitage. Et où est-il cet hermitage ? Dans le Comtat d'Avignon. Ah ! Frere Hermite, repris-je, conduisez-moi dans ce pays-là, & sauvez-moi la vie ; il y a vingt-quatre heures que je suis dans ce desert, & j'y périrai infailliblement de faim & de misere, si vous n'avez pitié de moi. Très volontiers, mon fils, me répondit-il, je m'en vais coucher ce soir chez un de mes confreres près de Rosan, il m'attend ; vous n'avez qu'à me suivre, il vous hébergera volontiers, & la Providence pourvoira au reste ; mais ajou-

ta-t-il, je vois à votre air & à vos habits, que vous êtes un enfant de condition : eſt-ce l'ardeur de la chaſſe qui vous a fait égarer dans ces montagnes ?

Il eſt vrai, lui dis-je, que je ſuis né gentilhomme ; mais je n'en ſuis pas plus heureux pour cela, & la conduite d'une mere dénaturée m'a jetté dans des malheurs qui m'obligent à changer mon nom & le lieu de ma naiſſance : ne m'en demandez pas davantage, je vous dirai peut-être une autrefois, plus au long, par quel accident je me trouve ici ; ne ſongez maintenant qu'à me ſecourir & à me dérober à la pourſuite de cette marâtre. N'auriez-vous pas, ajoutai-je, quelque haillon dont je puiſſe me couvrir pour me déguiſer & me cacher aux recherches de ceux qui ont intérêt à me ramener au lieu d'où je ſuis échappé ? Ne vous mettez pas en peine, me répliqua-t-il, vous êtes armé, je le ſuis auſſi, je défie tous les Domeſtiques de Madame votre mere, de vous enlever malgré vous & moi. Tenez, ajouta-t-il, en ouvrant un peu ſon

manteau & me laiſſant voir une paire de piſtolets & un poignard à ſa ceinture, je ne marche jamais ſans cela quand je fais quelque long voyage : on ne ſait pas ce qui peut arriver.

Le ton réſolu dont il me parla, joint à ſa mine guerriere, m'inſpira une audace extraordinaire : voilà qui eſt fait, lui dis-je, je vous ſuivrai par tout ; Dieu merci, le courage ne me manque pas, & ſi j'avois de la force à proportion, je crois que j'en vaudrois bien un autre. Là-deſſus l'Hermite continua ſon chemin, & je le ſuivis hardiment, emportant avec moi le gibier que j'avois tué. Nous marchâmes tout le jour ſans nous arrêter, que pour manger un morceau & boire d'un bon vin que l'Hermite avoit dans une calebaſſe.

Quoique les chemins par où il me faiſoit paſſer, me fuſſent abſolument inconnus, n'étant jamais ſorti du village où j'avois été élevé, je ne comprenois pas que nous euſſions tant à marcher pour arriver à Roſan, que j'avois oüi dire n'être qu'à deux lieues de chez nous.

Nous marchâmes tout le jour & une bonne partie de la nuit par des chemins que l'Hermite seul connoissoit : nous passâmes quelques petites rivieres à gué, & enfin nous arrivâmes au pied du Montventoux, l'une des plus hautes montagnes qu'il y ait de ce côté-là des Alpes. Mon Hermite me dit que nous étions près d'un village appellé Brantes dans le Comtat Venaissin, & que nous avions fait huit lieues ; je n'avois pas de peine à le croire, me sentant une lassitude extrême, quoique je fusse accoutumé à ces sortes de fatigues : à l'instant le Frere donna un coup de sifflet, on y répondit par cinq coups pareils. Tout va bien, me dit-il alors, avançons vers cette maison où vous voyez de la lumiere au haut de la tour : c'est le clocher de mon hermitage. Vous serez mieux chez moi que chez l'Hermite de Rosan, & si vous êtes fatigué, vous vous reposerez tout à votre aise.

Nous fûmes bientôt à l'hermitage. La porte, qui en étoit ouverte, fut refermée sur nous avec beaucoup de

ſoin. L'Hermite me mena dans une cellule fort ſimplement meublée, mais propre; il y avoit deux chaiſes & un lit.

A peine m'étois je aſſis, qu'un jeune garçon à peu près de mon âge, vint avec un baquet plein d'eau, & ſe mit en devoir de me laver les pieds: je le laiſſai faire & m'en trouvai fort bien : je lui fis quelques queſtions auxquelles il ne fit aucune réponſe: je crus qu'il étoit ſourd : je lui parlai plus haut : point de réponſe. A la fin, il porta les doigts à ſa bouche, pour me faire entendre qu'il étoit muet, & me fit obſerver qu'il lui manquoit la moitié de la langue. En même-tems il frappoit ſur ſon bras en l'allongeant, comme s'il eût voulu me dire que quelqu'un étoit parti; mais la ſuite me fit comprendre qu'il me conſeilloit de m'enfuir. Il portoit ſon doigt à la bouche, geſticulant comme s'il eût voulu couper quelque choſe; & je comprenois qu'il vouloit me faire entendre qu'on lui avoit coupé la langue; ce que je croyois être arrivé à la ſuite de quelque maladie.

A peine le muet ſe fut retiré, que je vis entrer une jeune fille de dix-ſept à dix-huit ans qui m'apportoit à manger. Que diable eſt-ce que tout ceci, penſai-je en moi même ? Des femmes dans un hermitage ! mais voilà qui eſt ſingulier. Ma ſurpriſe augmenta davantage quand je vis cette jeune perſonne jolie comme l'amour, qui me faiſoit les mêmes ſignes que le muet, & qui avoit auſſi la langue coupée. Je demandai à parler à l'hermite : point de réponſe. La jeune perſonne m'exhortoit par ſigne à ne point faire de bruit, & portoit la pointe de ſon doigt à la gorge. Ne voyant point venir mon compagnon de voyage, je commençai à mal augurer de l'hermite & de l'hermitage. J'avois oui dire que le Comtat étoit un repaire de voleurs, de déſerteurs, de contrebandiers : que le Vicelégat les protegeoit moyennant un certain tribut (*a*) :

(*a*) Les Vicelégats ſont triennaux : eux & tous les Italiens qui gouvernent cette petite contrée, ne ſongent qu'à faire leur main, ſans ſe ſoucier de la ruine de ce pau-

qu'on y voyoit les premiers entrer armés dans les villes, y voler & y commettre des meurtres en plein-midi, ſans qu'il en fût autre choſe. Je ne doutai plus qu'il n'y eût quelque choſe d'extraordinaire dans ces muets que je venois de voir, & dans le profond ſilence qui régnoit dans la maiſon : mais j'étois ſur-tout ſcandaliſé d'y voir des femmes.

vre peuple. Tous les moyens leur ſont égaux pourvu qu'ils s'enrichiſſent pour parvenir enſuite au Cardinalat. Leur avarice, jointe à l'immunité des Egliſes, y avoient porté le déſordre & l'impunité ſi loin, que le Roi s'eſt vu forcé en 1734 à en venir à une eſpece de blocus pour contenir les contrebandiers & les voleurs de ce pays qui interrompoient le commerce des Provinces limitrophes. Enfin la Cour de Rome a conſenti formellement à ce que les Maréchauſſées de France puſſent entrer dans le Comtat, y ſaiſir les déſerteurs, les voleurs, & les contrebandiers, nonobſtant toute immunité, & traduire ceux, qui ſe trouveroient ſujets de ſa Majeſté, par devant les Tribunaux de France pour y être leur procès fait & parfait. Cet arrangement, ſans changer la face de ce pays, y a établi plus de Police & de ſureté.

Une foule d'idées lugubres se présenterent à mon esprit. Je commençai à frémir de tous mes membres, & je perdis tout d'un coup l'envie de manger & de dormir.

Cependant je pensois : supposé que ce soient de méchantes gens que l'hermite & ses domestiques, que peuvent-ils me faire, & que gagneroient-ils à me tuer ou à me mutiler ? Cette pensée fit luire un rayon d'espérance dans mon ame. Je ne laissai pourtant pas de songer aux moyens de me garantir des accidens que je craignois. La fuite eût été sans doute le meilleur parti. Mais comment fuir ? Il auroit fallu sauter par la fenêtre : & assurément c'étoit vouloir m'écraser contre les rochers, au milieu desquels l'hermitage étoit situé. Dans cette perpléxité je me souvins que j'avois un fusil & de la poudre : & là-dessus je résolus de barricader ma porte & de me défendre jusqu'à la derniere goutte de mon sang. Mais outre que je m'apperçus que le muet ou la muette m'avoit emporté mon fusil & ma gibeciere, je ne trouvois pas cet expé-

dient plus pratiquable que l'autre.

Tandis que je me livrois aux réflexions les plus triſtes, le muet entra, me fit ſigne de me coucher, & emporta la lampe qui m'éclairoit.

Je me jettai en effet ſur le lit; mais mes réflexions continuant toujours, il me fut impoſſible de fermer l'œil de plus de deux heures. A la fin pourtant la laſſitude & le travail du jour ſurmonterent les craintes & les inquiétudes auxquelles je me livrois.

J'avois à peine dormi quelques heures, que je fus éveillé par le bruit de quelques perſonnes qui marchoient dans ma chambre, & par la lumiere qu'on approcha de mes yeux. Jugez de mon étonnement, lorſqu'ouvrant mes paupieres, je vis mon muet avec un flambeau à la main, l'hermite aſſis dans un fauteuil, deux hommes debout à côté de lui, nuds en chemiſe, le bras retrouſſé, & un grand ſabre à la main : près du muet un raſoir avec des médicamens ſur une table.

L'hermite me voyant éveillé, m'appella à haut voix & me dit : puiſque

nous avons beſoin encore d'un muet pour le ſervice journalier de cette maiſon, & que le ſort t'a mis entre nos mains, c'eſt à toi de choiſir, ou la mort ou d'avoir la langue coupée.

Ce diſcours me fit treſſaillir d'horreur ; je faillis d'abord à me jetter aux pieds de l'Hermite pour lui demander grace : mais un moment de réflexion me retint & me fit prendre un parti qui ſauva ma langue du ſort qui la menaçoit. Je prévis que je m'avilirois à pure perte, & qu'il ne falloit pas me flatter de fléchir un homme de la trempe de ce déteſtable Hermite, qui à coup ſûr n'auroit compaſſion, ni de mes larmes ni de ma jeuneſſe. Je crus néanmoins que je pourrois gagner du tems, & dans cette vue, je lui parlai en ces termes, affectant beaucoup de fermeté & de ſang froid. Il me ſemble, lui dis-je, que l'alternative que vous me propoſez eſt d'une aſſez grande importance, pour mériter quelque réflexion ; je ne vous demande que vingt-quatre heures pour me déterminer. Il faut vous réſoudre ſur-le-champ,

me répliqua-t-il. Mais, repris-je, quel mal vous a fait ma langue ? Il ne s'agit pas du mal qu'elle nous a fait, mais de celui qu'elle pourroit nous faire : mais, continua-t-il, d'un ton aigre ; ſavez-vous ce que nous faiſons aux barguigneurs comme vous, qui nous amuſent par de vains diſcours ? Nous les menons dans une cave, où nous faiſons entrer quatre dogues qui rodent la nuit autour de notre Hermitage, & qui les dévorent en peu de tems. Si vous êtes curieux de ce genre de mort, vous n'avez qu'à parler ; ou bien, ſi nous avons beſoin d'eux, nous leur coupons la langue ſans attendre leur détermination.

Cela étant ainſi, lui dis-je, ne doutez pas que je ne préfere la mort à la mutilation. Tuez-moi & dépêchez : la ſeule grace que je vous demande, c'eſt de ne me pas faire languir.

Alors l'Hermite frappa du pied, & auſſitôt deux muets entrerent avec des cordes pour me lier. Cela n'eſt pas néceſſaire, m'écriai-je, & je recevrai le coup ſans branler. Permettez-moi

ſeulement de faire une courte priere, après quoi, frappez & délivrez-moi au plutôt d'une vie qui m'eſt à charge & que j'ai mérité de perdre, puiſque j'ai aſſaſſiné un Eccléſiaſtique, dont j'aurois dû reſpecter le caractere ; mais les jugemens de Dieu ſont juſtes. La providence m'a conduit parmi vous, pour y recevoir le châtiment dû à mon crime : en diſant ces mots, je relevai mes cheveux & me bandai les yeux, de mon mouchoir ; après quoi je me mis à genouil pour recevoir la mort.

Je fus un quart d'heure dans cette poſture : au bout de ce tems, mes bourreaux, au lieu de m'abattre la tête, me débanderent les yeux & me remirent dans le lit, où ils me forcerent à prendre quelques cordiaux pour rappeller mes eſprits preſque glacés par les approches de la mort.

L'Hermite avoit diſparu, & il fut ſuivi du reſte des aſſiſtans ; de ſorte que, me voyant ſeul, je ne ſavois que penſer de cette tragédie, & je doutois preſque ſi je veillois. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je me ren-

dormis, & que le matin, en me réveillant, le ſouvenir de toute cette ſcène lugubre me paroiſſoit un vain ſonge.

Je ne fus pas long tems dans cette erreur. Je vis entrer l'Hermite dans ma cellule ſur les neuf heures du matin : il s'aſſit ; je ne lui fis aucun reproche, je craignois trop la cataſtrophe de la tragédie du ſoir précédent. Après avoir gardé un moment le ſilence pour examiner ma contenance, il me tint à peu près ce diſcours : M. d'Uffai, votre courage a ſauvé votre langue ; ſi vous euſſiez préféré de la perdre pour conſerver vos jours, on vous l'auroit coupée, cela n'eſt point douteux, & vous ſeriez actuellement, dans la chambre des muets, employé à quelque vil office, au lieu qu'il ne tiendra qu'à vous d'avoir part aux actions d'éclat.

Pour vous faire comprendre ce que je vous dis-là, il faut que vous ſachiez que dans ma jeuneſſe, ayant deſerté des Troupes du Roi, & m'étant retiré à Cavaillon, lieu de ma naiſſance, je fis connoiſſance avec

l'Hermite de la montagne de S. Jacques, qui me donna du goût pour ſon état, par les confidences qu'il me fit de ſa maniere de vivre ; j'étois naturellement peu porté au travail, & fort enclin au libertinage, je n'ai jamais eu d'autre vocation : je commençai à faire le dévot, j'obtins par-là des certificats de notre Evêque, où il étoit parlé avantageuſement de ma prétendue dévotion, auſtérité, &c. Muni de ces témoignages, je partis pour chercher un Hermitage : j'appris en parcourant le pays, qu'il y en avoit un au pied du Montventoux, vacant par la mort d'un vieil Hermite, qui y avoit vécu trente ans.

Je me rendis ſur les lieux pour voir dequoi il s'agiſſoit : je vis un Hermitage aſſez vaſte, ſitué parmi des rochers & des précipices, & à une lieue du plus proche Village qui eſt Brantes.

Cette ſituation me parut extrêmement convenir à mes vues, en ce qu'elle me mettoit à même de cacher au public les petites douceurs dont je prétendois jouir en mon particulier ;

d'ailleurs cet Hermitage avoit un petit jardin bien cultivé, & une vigne ſur un côteau de ſa dépendance ; je réſolus de m'y fixer, & tout de ſuite je fus en demander l'agrément à l'Evêque de Vaiſon qui en eſt le Diocéſain, qui me l'accorda & m'en fit expédier les lettres néceſſaires, après avoir reçu mes vœux de pauvreté, chaſteté, &c.

Mon air hypocrite trompa le Prélat & bien d'autres perſonnes pieuſes : je ne vous dirai point comment je paſſai les premieres années de ma ſolitude : je viens à ce qui peut vous intéreſſer préſentement.

J'avois un frere cadet, charron de ſon métier, comme mon pere : las de travailler beaucoup & de gagner peu, il ſe mit à faire la contrebande ; il engagea quelques jeunes gens dans ſon entrepriſe, qui le choiſirent pour leur chef enſuite d'une rencontre qu'il eut avec des Employés (*), où il ſe

(*) On appelle ainſi une eſpece de milice que les Fermiers Généraux entretiennent pour empêcher la contrebande.

comporta avec beaucoup de valeur & de prudence.

Mon frere, trouvant que le métier de contrebandier enrichiſſoit trop lentement à ſon gré, en propoſa un autre à ſes gens qui paroiſſoit moins riſqueux & plus lucratif. Il leur repréſenta qu'en faiſant la contrebande, il falloit toujours ſe batailler avec les Employés, les Maréchauſſées, & quelquefois même les Troupes reglées, ce qui expoſoit à chaque inſtant leur vie & leur fortune ; que dans le parti qu'il leur propoſoit, il s'agiſſoit ſeulement de dreſſer des embuſcades aux Voyageurs, & de ſe défendre contre les Sbirres : que l'un étoit auſſi aiſé que l'autre.

Ce diſcours fit impreſſion ſur la plûpart de ſes gens : quelques-uns néanmoins refuſerent d'embraſſer ce parti & ſe retirerent ; ce qui n'empêcha pas que mon frere ne ſe vît à la tête de vingt drôles bien armés & déterminés à tout faire.

Leurs coups d'eſſais furent ſi heureux, que leur troupe groſſit bientôt juſqu'au nombre de cinquante : mon

frere ne souffroit point le meurtre que dans le cas d'une opiniâtre résistance. Par-là il s'étoit fait la réputation d'un honnête voleur. On ne l'appelloit que le Capitaine Granier. Le meurtre d'un Chanoine d'Avignon, que ses gens assassinerent près de Venasque, faillit à le brouiller sans retour avec le Vicelegar. Il lui en couta dix mille écus pour se racommoder avec ce Gouverneur, à qui il payoit d'ailleurs un tribut de cinq cens écus par mois.

Il mit à contribution tout le pays situé le long de la Durance. Quelquefois même il passoit cette riviere & alloit faire de bons coups en Provence; mais il ne s'y arrêtoit pas, de peur d'avoir quelque chose à démêler avec le Parlement de cette Province, qui n'est rien moins qu'endurant.

Instruit par la renommée des exploits du Capitaine Granier, je lui fis proposer de me venir trouver dans mon Hermitage; mais lui, qui me croyoit un saint, & qui s'imaginoit que je voulois le convertir, refusa de me donner cette satisfaction. Je fus

donc obligé de le chercher moi-même, & je l'eus bientôt trouvé; car il ne prenoit pas grand ſoin de ſe cacher, n'ayant preſque rien ou fort peu de choſe à craindre dans un pays qu'il faiſoit tout trembler.

Dès la premiere entrevue je me découvris à lui tel que j'étois en effet, & lui offris mon Hermitage pour azyle, en cas d'accident. Il y vint avec trois ou quatre de ſes gens, en admira la ſituation, & convint qu'elle étoit très convenable à ſa profeſſion.

Il fut décidé entre nous qu'il me fourniroit une ſomme d'argent pour y faire quelques augmentations, afin de le pouvoir loger lui & une partie de ſa troupe : que ce ſeroit leur magazin, leur place d'armes, & leur point de réunion : que j'aurois toujours dans l'Hermitage, quatre de ſes gens des plus braves & des plus affidés, qui m'obéiroient en tout ce que je leur ordonnerois : que je commanderois au-dedans, & lui au dehors, & que l'un de nous deux ſeroit toujours dans l'Hermitage : de ſorte que moi, je n'en pourrois ſortir que lorſqu'il y

ſeroit, ni lui que je ne fuſſe de retour. Nous convinmes auſſi qu'avant que d'admettre quelqu'un à nous ſervir dans l'Hermitage, nous lui couperions la langue, pour l'empêcher de racônter ce qui s'y paſſeroit ; mais dans la ſuite ayant fait réflexion, que nous nous privions par-là de bien de braves gens qui pouvoient avoir de la vocation pour ſervir en dehors, nous changeâmes cette diſpoſition, & nous convînmes que pour connoître les braves, nous leur laiſſerions le choix de la mort ou de la perte de la langue : ceux qui, comme vous, ſe déterminent réſolument à la mort, nous ne leur faiſons rien, nous leur propoſons ſeulement de l'emploi parmi nous. S'ils l'acceptent, il faut qu'ils ſervent un an au dehors avant que d'être admis aux ſecrets du dedans. Quand leur année d'épreuve eſt finie, la communauté s'aſſemble, & l'on prend les voix. Quelquefois il arrive que l'année d'épreuve eſt prolongée : quelquefois auſſi on l'abrege, ſelon que l'on eſt plus ou moins ſatisfait du candidat. Pendant que

l'épreuve dure, il n'a aucune part au butin; mais il peut compter ſur quelque gratification de la part du Capitaine, toutes les fois qu'il rend quelque ſervice tant ſoit peu important : au reſte, nous formons une eſpece de petite république. Nous avons quelques loix générales dont on vous inſtruira; le Capitaine les fait obſerver à la rigueur, & l'on n'eſt tenu de lui obéir que dans les cas portés par ces loix, hors de-là nul de la troupe n'a à répondre de ſes actions qu'à ſoi-même.

Nous avons des femmes, jamais plus de vingt, & jamais moins de douze. Nous leur coupons la langue à toutes ſans diſtinction, non-ſeulement pour les empêcher de raconter ce qui ſe paſſe parmi nous, au cas que quelqu'une vînt à s'échapper, ce qui eſt très-difficile; mais auſſi pour prévenir tout débat entr'elles, & toute altercation parmi nous : car la langue des femmes eſt ſouvent la ſource de la haine des hommes.

Nous ne connoiſſons point la jalouſie ni ſes funeſtes effets. Nos fem-

mes font autant à l'un qu'à l'autre. Le fort décide de celle que chacun aura. A cet égard le Capitaine même n'a pas plus de privilége que le dernier de la troupe. Nous tâchons d'en avoir d'un âge à peu près égal, & d'aussi jolies qu'il est possible; mais comme il feroit difficile qu'il n'y eût pas quelque différence entr'elles, celui que le fort a mal partagé un certain jour, se console dans l'espérance de l'être mieux une autre fois. L'impossibilité où nos femmes sont de parler, empêche beaucoup qu'on ne s'attache plus à l'une qu'à l'autre, & le privilége que nous avons tous de posséder la plus belle quand le fort nous favorise, fait que nous la voyons sans peine entre les bras d'un autre : car il faut vous dire que tous les trois jours nous tirons au fort. Voilà tout ce que je puis maintenant vous découvrir de notre façon de vivre : vous en faurez bientôt davantage, supposé que vous vous déterminiez à prendre parti parmi nous. Je dois encore vous avertir, que supposé que le contraire arrive, vous ne

trouverez pas mauvais que nous vous coupions la langue. Nous honorons le courage, mais nous ne gênons personne, & quiconque aime mieux servir dedans que dehors, peut avoir satisfaction ; mais il est juste que nous prenions nos précautions à l'égard de ceux qui témoignent de l'éloignement pour nous. Mais, si je ne me trompe, vous m'avez dit que vous aviez tué un Prêtre, ou du moins un Ecclésiastique : n'êtes-vous pas heureux de trouver un azyle parmi nous, après une action de cette nature ? Et quelle autre ressource vous reste-t-il ? Après que l'Hermite eut cessé de parler, je pris la parole à mon tour.

Frere, lui dis-je, il est vrai que j'ai tué un Ecclésiastique qui étoit mon Précepteur ; il est vrai aussi que je l'ai tué par derriere & de guet-à-pens ; mais cela n'a rien de deshonorant pour un gentilhomme, au lieu que le vol a quelque chose de si bas, qu'il laisse une tache ineffaçable, & qu'il mene d'ordinaire à un supplice infâme.

Vous êtes, repliqua l'Hermite,

dans une erreur pitoyable. Quoi ! vous croyez qu'il y a beaucoup moins de honte à ôter la vie à un homme, qu'à lui ôter quelques piſtoles ? Vous vous imaginez que vous ne dérogez point en l'égorgeant, & que vous vous dégraderiez en vous appropriant quelque portion de ſon bien ? Mais ne voyez-vous pas que le bien le plus précieux, c'eſt la vie ; que l'on peut réparer la perte de tous les autres, mais jamais celle de ce bien-là ? D'où il ſuit qu'un meurtrier, quel qu'il ſoit, eſt plus infâme qu'un voleur. Or, je vous l'ai déja dit, nous ne tuons perſonne, à moins qu'on ne nous y force ; & à l'égard des ſupplices dont vous parlez, croyez-moi, ils ne ſont que pour les lâches. Un brave voleur a toujours le privilége de mourir les armes à la main ; & d'ailleurs on fait les choſes de façon qu'on ne court que très-peu de riſque, & pour vous en dire un mot en paſſant, nous n'exploitons ſur les grands chemins que dans ce pays-ci, où nous ſommes à peu près tolérés du Gouvernement & redoutés de tous les Habitans,

tans, au point que nous entrons dans les villes huit ou dix enſemble armés & en plein midi, ſans que perſonne oſe nous rien dire. Quand nous exploitons hors de la Province, c'eſt toujours dans quelque maiſon de campagne ou quelque château dont j'ai bien examiné & reconnu auparavant tous les êtres, ſous prétexte de quête. C'eſt ce que je venois de faire lorſque je vous ai rencontré, & ce ſoir même le château de Bonneval ſera pillé ſur les inſtructions que j'ai données. Trente hommes y marchent par diverſes routes, & mon frere y ſera en perſonne.

Le nom de voleur, pourſuivit-il, ne doit pas non plus vous arrêter; il n'a rien en ſoi que d'illuſtre: j'avoue que le mot a quelque choſe de choquant; mais la choſe eſt d'une pratique générale parmi ceux que l'opinion commune révere le plus. Qu'étoient-ce que ces Conquérans, dont on parle avec tant d'admiration ? des voleurs. Et ſi mon frere prenoit le bien d'autrui avec cent mille hommes, il ſeroit un Conquérant; mais parce qu'il n'a

qu'une soixantaine d'hommes, c'est un voleur : mais qui est-ce qui ne l'est pas ? Celui qui vit au jour la journée ; tous les autres états de la vie civile, fourmillent de voleurs. L'avare, l'usurier, le financier, l'homme de guerre, l'homme d'église, tout vole, tout pille. Le valet grivèle, & son maître extorque le bien de ses sujets. Le soldat vole le manant ; & le commissaire, l'entrepreneur & autres, volent le soldat. La Société n'est donc, comme vous voyez, qu'un composé d'hommes dont le plus grand nombre sont des voleurs & ne different à cet égard entr'eux, que dans la maniere d'agir. Les uns volent sur mer, les autres sur terre : les uns emploient la force, les autres la ruse & la fourbe. Tous néanmoins visent au même but, qui est de s'enrichir aux dépens de qui il appartient. Pour nous, avec la portion de bon-sens que la nature nous a donnée, nous pensons qu'il n'est pas probable que Dieu ait destiné tous les biens de ce monde à un seul homme, ni ceux d'un million d'hommes à deux ou trois ; & ainsi

toujours en soustrayant, nous concluons que le dessein de Dieu est que chacun ait une part suffisante aux biens de ce monde ; que ceux qui ont seuls la portion de dix, de vingt, de trente, & ainsi du reste, vont directement contre les desseins de Dieu, d'où il suit que nous sommes suffisamment autorisés à prendre notre portion où nous la trouvons. Aussi ne dérobons-nous jamais rien qu'à ceux qui ont au-delà de ce qu'il leur faut pour vivre.

Voyez donc, ajouta l'Hermite, ce que vous voulez faire. Je vous donne deux heures à vous déterminer, & je puis vous assurer d'avance, que si vous prenez le parti que le bon sens vous dicte, vous n'aurez pas sujet de vous en repentir : vous y trouverez des agrémens infinis. Je ne nie pas qu'il n'ait aussi quelques désagrémens ; mais quel état n'a pas les siens ? On court quelque risque, je l'avoue ; mais ne voyons-nous pas tous les jours, de très illustres personnages s'exposer à perdre les bras, les jambes, la vie même dans une bataille,

un siége, un combat? N'en voyons-nous pas tous les jours d'autres braver les tempêtes, les écueils, la faim, la soif, la férocité des plus cruels animaux & des peuples les plus barbares qui mangent & dévorent leurs semblables : & tout cela pour faire fortune? Ne hazarderions-nous donc rien pour la nôtre? Je vous l'ai déja dit, nous ne courons pas même de si grands risques, & nous avons un azyle assuré dans cet Hermitage, d'où toutes les forces du Comtat ne nous chasseroient pas, bien loin de nous y forcer : vous en conviendrez vous-même quand vous en connoîtrez bien la situation, & que vous serez initié dans nos mysteres. Adieu, mon enfant, réflechissez bien à ce que je viens de vous dire. Je suis assuré que quand vous aurez une fois tâté de notre façon de vivre, vous serez le plus zelé de toute la bande. Adieu, je vous reviendrai voir dans deux heures. A ces mots il me laissa seul.

Les raisonnemens spécieux de cet hypocrite, firent impression sur mon esprit, mais ne dissiperent pas l'aver-

ſion naturelle que j'avois pour ce métier infâme. Le ſeul nom de voleur me révoltoit, & la ſeule idée de le devenir me faiſoit ſoulever le cœur.

J'étois encore moins diſpoſé à me laiſſer couper la langue. Tout bien conſideré, je pris le parti que chacun auroit pris à ma place, qui fut de feindre de vouloir m'enrôler ſous les enſeignes du Capitaine Granier, afin de pouvoir mieux m'échapper.

Dès que j'eus déclaré ma réſolution à l'Hermite, il me fit prêter une maniere de ferment, & me rendit mon fuſil, auquel il joignit deux piſtolets & une dague avec une petite proviſion de balles & de poudre.

Dèſlors je commençai à jouir d'un peu plus de liberté : il me fut ſeulement défendu d'entrer dans aucune autre chambre de l'Hermitage que dans la mienne, avant mon année d'épreuve, à peine de la vie ; & pour que je n'en prétendiſſe cauſe d'ignorance, l'Hermite me donna copie d'un long reglement, dont les principaux articles étoient, que je ne ſortirois jamais de l'Hermitage ſans or-

dre ou ſans ſa permiſſion ; que je lui obéirois ponctuellement & à ſon frere, en tout ce qui ſeroit du ſervice de la communauté : que je ne m'approprierois jamais une obole du butin, avant le partage qui en ſeroit fait, à peine d'être paſſé par les armes. Les autres articles rouloient ſur des choſes dont je vous ai déja parlé.

Quelque tems après, l'Hermite vint me dire que la nuit même je partirois avec dix hommes deſtinés à un coup de main qui demandoit de la réſolution, & qu'il eſperoit que j'y ferois bien mon devoir.

A neuf heures nous ſortimes de l'Hermitage, les dix voleurs & moi. Je m'apperçus qu'on m'obſervoit de près, je n'oſois m'écarter d'un pas du centre de la troupe.

Nous étions alors dans les plus grands jours de l'année, les nuits, à l'ardeur du Soleil près, étoient auſſi chaudes que les jours, & l'on pouvoit aiſément diſcerner les objets à la faveur de la Lune qui étoit en ſon plein, & avoit commencé à paroître dès les dix heures.

A la petite pointe du jour nous nous trouvâmes dans le bois de Gigondas, près de Carpentras, entre cette ville & Sorgues. Nous nous y cachâmes le reste du jour, & vecûmes de quelques provisions que nous portions chacun dans un petit bissac.

Vers le midi mes voleurs s'endormirent, à la réserve de deux qui s'éloignerent un peu pour faire le guet. Je feignis de m'endormir sous un arbre à côté du chef de l'escouade; mais regardant cette occasion comme propre à me tirer de cette mauvaise compagnie, je résolus d'en profiter pour m'échapper. J'attendis que mes gens fussent bien endormis; alors je me levai tout doucement, & prenant mon fusil, je fus tenté de les tuer tous à coups de dague; mais la crainte qu'ils ne s'éveillassent, ou que les deux sentinelles n'accourussent à leur secours, me fit renoncer à cette fantaisie. Le point le plus important, étoit de leur échapper sans être découvert par les deux voleurs qui faisoient le guet. Je n'étois pas bien sûr de quel côté ils étoient, & j'appre-

hendois de diriger mes pas vers le lieu même où l'un d'eux feroit en faction, & en ce cas j'étois fûr qu'il m'en coûteroit la langue au retour.

Ces confidérations ne firent qu'éfleurer mon imagination, & ne m'empêcherent pas d'exécuter mon projet à tout hazard. Je me gliffai entre les haliers, en me baiffant autant qu'il m'étoit poffible. A peine j'avois fait vingt pas en avant, que j'apperçus un homme couché fous un arbre, un fufil entre les jambes & des piftolets à la ceinture. Je me crus perdu, ne doutant pas que ce ne fût l'un des voleurs qui devoient faire le guet. Je m'arrêtai, ne fachant quel parti prendre, & fi je devois continuer mon chemin ou retourner à l'endroit d'où je venois. Peu s'en fallut que je ne priffe ce dernier parti; mais l'horreur que j'avois pour un auffi infâme métier que celui où l'on vouloit me forcer, me raffermit dans ma réfolution. Je me détournai un peu fur la droite, & continuai à marcher prefqu'en rampant fur le ventre. Mon voleur dormoit plus fort que je ne penfois; il

n'entendit ni ne vit rien. Je ſortis heureuſement du bois, qui n'eſt ni fort long ni fort large, & enfilai le grand chemin. A deux cens pas du bois je rencontrai un carroſſe où étoient un Gentilhomme, une Dame & un jeune enfant de cinq à ſix ans. Je criai au cocher d'arrêter; mais celui-là, me voyant armé juſqu'aux dents, preſſoit ſes chevaux de toute ſa force, & fit ſi bien que le carroſſe verſa. Le cocher m'avoit paru ſi troublé, que je ſoupçonnai d'abord la cauſe de ſa frayeur & de ſon trouble; ſur quoi je poſai mes armes aſſez loin, & abordai le Gentilhomme au moment qu'il ſortoit du carroſſe avec ſa famille. Je le priai d'excuſer la hardieſſe avec laquelle je l'abordois, que je n'y étois porté que par le motif de ſa conſervation; & tout de ſuite je l'exhortai à ne pas entrer dans le bois, parcequ'il y avoit une bande de voleurs qui certainement l'attendoient dans ce dangereux paſſage. J'ajoutai que je ne m'étois tiré de leurs mains que par un pur hazard, & que ſi je ne craignois qu'ils ne nous

ſurpriſſent, je lui en dirois davantage.

Ce Gentilhomme me remercia de l'avis & m'aſſura de ſa reconnoiſſance ; il ajouta qu'il voudroit bien pouvoir m'offrir une place dans ſon carroſſe, mais qu'ils étoient ſouvent obligés de coucher leur fils tout de ſon long ſur le couſſin de devant, ce qui ne lui permettoit pas de me faire une offre ſi naturelle ; que néanmoins il étoit juſte qu'il me marquât ſa reconnoiſſance, & en diſant cela, il me mit trois louis dans la main : je les acceptai, parceque je crus les mériter ; mais pénétrant très bien la raiſon du diſcours qu'il venoit de me tenir : Monſieur, lui dis-je, quand vous auriez dix places de reſte, je ne vous conſeillerois pas d'en offrir à des gens que vous ne connoîtriez point ; & à cet égard, Monſieur, je ne prétends pas que vous me traitiez ſur un autre pied : la ſeule grace que je vous demande, c'eſt de permettre que je remette mes armes à vos gens, & que je vous ſuive juſqu'à la premiere ville où je voudrois les vendre :

car elles ne font que m'embarraſſer. Si c'eſt-là votre deſſein, reprit-il, je vous les acheterai moi-même, & là-deſſus, mettant la main à ſa bourſe, il en tira vingt-cinq écus qu'il me remit en me demandant ſi j'étois content. Je lui témoignai que je l'étois au-delà de ce que je pouvois lui exprimer. Je lui remis mes armes, juſqu'à la dague dont les voleurs m'avoient muni, & il les diſtribua à ſes gens. Alors il me dit d'un air riant & ouvert, que ſi je n'avois pas de but décidé, & que je vouluſſe venir paſſer deux ou trois jours à ſa terre, je pouvois entrer dans ſon carroſſe, qu'il ſeroit bien aiſe de ſavoir par quel hazard je m'étois tiré des mains des voleurs, ou comment j'avois ſu qu'il y en avoit dans le bois.

Nous voilà tous quatre dans le carroſſe, qui retourna par le chemin d'où il étoit venu. M. de Puymeras, (c'eſt le nom de ce Gentilhomme,) me raconta qu'il avoit eu deſſein d'aller à Carpentras pour quelques affaires ; mais que l'avis que je venois de lui donner, l'obligeoit de retourner ſur

ſes pas, pour ne point tomber dans le même cas d'un Gentilhomme de ſa connoiſſance, qui avoit été dépouillé par des voleurs dans ce même bois de Gigondas, un mois auparavant.

Sur le ſoir nous arrivâmes à un beau château ſur le bord du Rhône.

Je racontai mes aventures à M. de Puymeras, en lui diſſimulant néanmoins ma naiſſance & le meurtre de mon Précepteur. Je lui témoignai que j'avois deſſein d'aller à Marſeille ou à Toulon, & de m'y embarquer pour les Indes. Il me repréſenta tous les dangers d'un pareil voyage pour un enfant de mon âge, m'exhorta à retourner chez mes parens, qui ſeroient bien-aiſes de me revoir, quelque mécontentement que je leur euſſe donné; mais me voyant ferme dans ma réſolution, il m'offrit une lettre de recommandation pour le Chevalier de Simiane ſon proche parent, commandant la frégate du Roi, l'Aſtrée. Je lui témoignai que j'en aurois toute ma vie une reconnoiſſance infinie.

Je partis avec cette lettre, & vins à

pied jusqu'à Château Renard où je passai la Durance, & d'où je me rendis à S. Remy. Là je trouvai des muletiers, qui pour trois ou quatre écus me porterent jusqu'à Marseille sur un joumart que l'un d'eux montoit.

De Marseille je me rendis à Toulon sur un cheval de louage. J'appris en arrivant, que le Chevalier de Simiane étoit parti depuis quinze jours avec sa frégate pour Brest, où il devoit joindre l'escadre du Roi.

Cette nouvelle me chagrina. Je revins à Marseille, où ayant appris qu'un vaisseau Espagnol qui étoit dans le port, devoit incessamment partir pour Cadix, je fus trouver le Capitaine de ce vaisseau, & convins avec lui pour le passage.

Je m'embarquai le 20 Octobre 1701. Le navire étoit marchand, & portoit vingt piéces de canon, & cinquante hommes d'équipage.

Nous eûmes un tems favorable jusqu'à la hauteur de l'Isle de Minorque, où il s'éleva un vent d'Occident très fort, lequel nous fit dériver de plus de cinquante lieues au Sud.

Je ne vous dirai point quel étoit mon étonnement de voir la manœuvre de nos gens pendant cette bourasque, & les efforts qu'ils faisoient pour se remettre en route & s'éloigner des côtes d'Afrique où le vent nous portoit.

Sur le soir tout parut tranquille, & la joie fut grande dans le vaisseau ; mais à peine il commençoit à faire jour, que j'entendis un grand bruit de voix confuses, qui crioient : *Vela, Vela, Vela Barbaresca ; toma a las armas*. En même-tems je vis tout l'équipage en mouvement pour mettre toutes les voiles à éviter ; mais le vent étoit si foible, & notre vaisseau alloit si pesamment, que nous n'avançâmes que très peu, & bientôt je vis la cause de tout ce remue-ménage. C'étoit un vaisseau Barbaresque, qui nous haussoit tellement, qu'il paroissoit au moins de cinquante piéces de canon. Ses gaillards étoient remplis de Soldats le sabre à la main pour sauter à l'abordage.

Le Capitaine Espagnol fit ce qu'il put pour l'éviter, & se défendit de

ſon mieux avec ſa foible artillerie; mais au bout d'une heure de canonnade, il fut accroché, & auſſitôt cent Soldats Turcs ſauterent à bord & maſſacrerent ſans quartier tout ce qui tomba ſous leur main. Notre Capitaine fut tué des premiers; alors le reſte ne fit preſque plus de réſiſtance.

Quand la premiere furie des Corſaires fut paſſée, ils ceſſerent de tuer, & ſe contenterent de lier les mains à ce qui reſtoit de nos gens, & de les jetter dans leur chaloupe, tandis que leur vaiſſeau ſe tenoit à une certaine diſtance, pour raccommoder quelques-unes de ſes manœuvres que notre canon avoit endommagées.

Pendant ce tems-là, un Turc m'apperçut du côté de poupe, & vint me ſaiſir par le bras, en diſant quelques mots que je n'entendis point, & me mena près de la chaloupe où je fus jetté comme les autres, mais ſans être lié : peut-être parcequ'on crut cette précaution inutile à cauſe de mon âge.

Nous étions vingt-huit priſon-

niers, dont six étoient passagers : tout le reste avoit été tué.

Nous passâmes à bord du Vaisseau Corsaire, & nous fûmes mis au fond de calle. Notre navire, que les Corsaires avoient amariné, coula à fond d'un coup de canon qu'il avoit reçu à fleur d'eau, & à quoi ils n'avoient apparemment pas pris garde ; trente Turcs qui étoient dessus, périrent en cette occasion, ou du moins il en échappa peu.

Mon sort étoit assez triste, je me trouvois dénué de tout, n'entendant ni les vaincus ni les vainqueurs, & tout ce que je comprenois, c'étoit que les uns se plaignoient & les autres se réjouissoient ; car la perte de leurs camarades ne diminuoit point la satisfaction que leur causoit la prise d'un vaisseau si richement chargé, dont ils avoient enlevé les principaux effets avant qu'il fût submergé.

Cependant, je faisois de tristes réflexions sur le crime que j'avois commis & sur la vengeance qu'il sembloit que la justice divine en prît au défaut de la justice humaine. Je ne voyois

qu'un trifte avenir devant moi, l'efclavage & la mifere. Tous les objets qui s'offroient à ma vue, augmentoient mon chagrin. Je voyois des malheureux liés deux à deux dans un lieu fombre & puant, des vainqueurs barbares, toujours prêts à leur faire fentir davantage le poids de leurs chaînes. Tout cela me plongea d'abord dans une profonde rêverie, dont un Turc vint me tirer en me prenant brufquement par la main, & me faifant monter à la chambre de poupe, où l'on me revêtit d'une méchante camifole de bure fort fale (car j'étois nud à ma chemife près) ; & auffitôt quelques petits poliçons me faifirent, me couperent les cheveux, à un long toupet près qu'ils me laifferent au fommet de la tête, & me mirent de grands hauts-de-chauffe, une ceinture autour du corps, un cangiar & un turban. Je les laiffai faire, n'ofant m'oppofer à cette violence ; mais je fus bien plus étonné, quand je vis qu'ils me menoient fur le gaillard pour m'apprendre à fervir les matelots dans la manœuvre. Ce fut alors

que je compris que j'étois devenu ce qui s'appelle mouſſe, & vous ne ſauriez croire combien j'en fus affligé. Je tâchai néanmoins de faire bonne mine à mauvais jeu, de peur des coups de fouet que je voyois diſtribuer aux autres mouſſes, lorſqu'ils ne s'acquittoient pas aſſez promptement ou aſſez adroitement de leur devoir. Je témoignois un zèle infatigable, & je ne manquois pas naturellement d'adreſſe. J'étois quelquefois tout épuiſé de travail, ce qui, joint à la mauvaiſe nourriture, m'auroit ſans doute crevé, ſi j'avois été délicaté dans la maiſon paternelle; mais la maniere dure dont on m'avoit élevé dans nos montagnes, m'avoit fortifié le tempérament à un tel point, que jamais je ne me ſuis mieux porté que pendant le peu de tems que dura mon eſclavage.

Notre Capitaine, nommé Mouſſa-Selim, content de la capture qu'il venoit de faire, ne jugea pas à propos d'être plus long-tems en mer, d'autant plus que la ſaiſon commençoit à être peu propre à la navigation.

Il fit donc route vers le port d'où il étoit parti, & le vaiſſeau y rentra au commencement de Novembre.

Me voilà donc à Alger, car notre Corſaire étoit de cette ville : nos priſonniers y furent vendus, & je ne les revis plus. Pour moi, je fus remis entre les mains d'un Molla qui parloit la langue franque, laquelle a beaucoup de rapport avec le patois de Provence & de Dauphiné; de ſorte que je l'entendois parfaitement. Je compris qu'il étoit chargé de m'inſtruire dans la Religion Mahometane; il n'eut pas de peine à me perſuader : à l'âge où j'étois, on ne tient guére à aucune Religion : on a des préjugés, ſi vous voulez, mais ces préjugés ne tiennent point contre des promeſſes brillantes, quand on eſt dans la miſere : en effet, les paſſions ſont alors ſi vivement excitées, qu'elles hebétent l'ame, & étouffent la voix de la conſcience.

On me donnoit de l'argent à pleine main, à moi, qui avant la rencontre de M. de Puymeras, n'avois jamais eu deux écus dans ma poche.

On m'offroit une place dans les Janiſſaires, qui ſont les Souverains de cette République barbareſque ; car ils font le Dey & le défont à leur gré ; & comme l'ancienneté eſt le ſeul titre par où l'on monte aux grades d'Officiers dans cette milice, je pouvois eſperer de m'y avancer avant que d'avoir l'âge où je ſuis. Enfin, on me propoſoit un autre parti, qui fut celui que j'acceptai ; c'étoit de faire, en qualité de volontaire, trois campagnes en mer, après quoi je ſerois fait Lieutenant de la Capitane.

Tout cela me tenta ; mais ce qui contribua le plus à mon apoſtaſie, ce fut la crainte de l'eſclavage. Etre mouſſe, matelot ou eſclave, dix ans, vingt ans, peut-être toute ſa vie : voilà qui eſt terrible. L'état où j'avois vu les eſclaves Chrétiens, la miſere, les mauvais traitemens qu'ils ſouffroient, m'avoient frappé à un point, que j'aurois préféré la mort à une pareille deſtinée. Bref, je fus circoncis & agrégé au nombreux corps des Muſulmans.

Le Clergé fit beaucoup de bruit de

ma prétendue converſion, comme cela arrive d'ordinaire. Il prétendit qu'elle étoit miraculeuſe; je ne vous dirai pas trop ſur quoi il fondoit cette prétention. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y avoit des gens qui me demandoient fort ſérieuſement s'il étoit vrai que je fuſſe déja Muſulman dans le cœur avant que de partir du pays des *Giaurs?* (c'eſt ainſi qu'ils appellent les Chrétiens, & ce mot ſignifie infidele: car ils nous font auſſi l'honneur de nous nommer comme nous les nommons). Je n'avois garde de dire que non. D'autres me demandoient ſi le Prophete du vrai Dieu vivant, avoit été revêtu de tous ſes attributs, lorſqu'il m'étoit apparu dans ma patrie, pour me préparer à recevoir la lumiere de l'Alcoran? Et ſi c'étoit en conſéquence de cette apparition, que je m'étois rangé au parti des vrais croyans? A tout cela je répondis comme je devois, & je jouai ſi bien mon rôle, que le Clergé en fut très ſatiſfait, comme il y parut par les bons traitemens que je reçus. Il n'y eut pas juſqu'au Dey qui ne me fit des pré-

ſens : il m'envoya deux caftans très-beaux & très riches avec deux eſclaves ; & l'on m'aſſigna une penſion ſur les deniers publics. Pluſieurs dévotes, frappées d'une converſion ſi merveilleuſe, m'envoyerent du fond de leur ſerail, des bourſes pleines de ſequins. Je n'étois pourtant rien moins que Muſulman dans le cœur, ou plutôt je n'étois rien du tout ; car à mon âge peut-on connoître la vérité ? Et ne la connoiſſant pas, peut-on la préférer aux commodités de la vie, & braver pour l'amour d'elle, des ſouffrances de toute eſpèce ? N'eſt-ce rien que l'amour de la liberté & du plaiſir ?

Mais ſi mon extrême jeuneſſe me rendoit incapable d'un attachement invincible pour la vérité, & oppoſoit la vivacité des paſſions à ſa lumiere, elle me rendoit auſſi incapable d'un certain endurciſſement dans la voie du menſonge. Les préjugés de l'enfance & de l'éducation ſe réveilloient de tems en tems, & excitoient en moi des remords plus ou moins vifs, ſelon le dégré de réflexion. Mais le

plaisir de me voir libre (car on cesse d'être esclave dès le moment qu'on se déclare Musulman), d'avoir des esclaves, de l'argent, une maison, des bains, de beaux habits, tout cela m'obligeoit à feindre un grand zèle pour l'Alcoran, une grande assiduité aux prieres qui se font dans les Mosquées; en un mot, de jouer le rôle d'un franc hypocrite.

Au mois de Mars de l'année suivante, la Capitane sortit du port, & je m'y rendis à bord pour faire la campagne en qualité de volontaire.

Nous ne fimes aucun exploit considerable, & ne prîmes que quelques tartanes Siciliennes & Genoises, avec lesquelles nous rentrâmes dans le port pour y désarmer.

L'année 1703, la Capitane fut armée de nouveau & remit en mer. C'étoit un vaisseau presque neuf de cinquante pieces de canon & de quatre cens soixante hommes d'équipage. Nous établîmes notre croisiere près du cap de Finistere, dans le dessein d'intercepter quelque vaisseau Espagnol venant des Indes Occidentales.

Mais après avoir attendu plus d'un mois inutilement, nous paſsâmes le détroit de Gibraltar, & courûmes toutes les côtes d'Italie, ſans rencontrer que quelques felouques, que nous pillâmes & coulâmes à fond. Enfin, nous faiſions route pour repaſſer le détroit, lorſque nous découvrîmes une voile à la hauteur de l'Iſle de Sardaigne. Auſſitôt nous mîmes toutes nos voiles à arriver, & nous nous apperçûmes avec ſurpriſe qu'elle faiſoit la même manœuvre : cela nous obligea à retenir le vent, craignant de nous engager mal à-propos Mais voyant que c'étoit un bâtiment fort inférieur au nôtre en force, nous rechangeâmes de manœuvre & continuâmes à porter ſur lui.

Bientôt nous fûmes à portée de juger de ſa véritable force, & nous vîmes en effet que c'étoit une frégate Maltoiſe d'environ trente pieces de canon.

Les Corſaires Barbareſques n'aiment pas à ſe jouer aux vaiſſeaux Maltois, quelqu'inégaux qu'ils ſoient en force. Ils ſavent qu'il n'y a que des

coups

coups à gagner, & que cette brave nobleſſe,qui s'y trouve, ſe bat juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang. C'eſt pourquoi notre Capitaine fit changer la barre du gouvernail, & porta à éviter. Mais la fregate, peu étonnée de la force de notre vaiſſeau, & attentive à notre manœuvre, jugeant que nous avions peur, fit force de voiles & nous joignit en moins d'une demie-heure. Elle eſſuya d'abord toute notre bordée ſans tirer un coup; & ſans nous donner le tems de revirer, elle nous lâcha la ſienne de ſi près, & fit un ſi grand feu de mouſqueterie, qu'elle nous tua plus de cinquante hommes ſur les gaillards de l'avant & de l'arriere, où nous nous étions baſtingués de notre mieux & fort à la hâte. En même-tems les Maltois jetterent leurs grapins; mais comme notre vaiſſeau étoit fort haut, ils manquerent l'abordage : ils y revinrent une ſeconde fois, & y réuſſirent mieux. Alors vingt Chevaliers & environ cent Soldats ſauterent à bord, le ſabre à la main.

J'étois, malgré moi, obligé de me

battre contre un ennemi que je souhaitois de voir victorieux. J'étois sûr que les Turcs me tueroient s'ils me voyoient mollir. Je ne saurois vous exprimer mon embarras. D'un côté je craignois qu'en faisant mon devoir de Turc, je ne fusse traité comme un renegat, si les Maltois étoient victorieux ; de l'autre, j'appréhendois en ne le faisant pas, que les Turcs ne me fîssent un mauvais parti, soit qu'ils fussent vaincus ou vainqueurs.

La bonne opinion que j'avois de la valeur des Chevaliers, fit que je n'attendis pas la fin du combat pour prendre mon parti. Je savois nager comme un canard : je crus que je devois profiter de la confusion du combat, pour me jetter à la mer & m'approcher en nageant de la frégate, comme un esclave Chrétien qui tâchoit d'échapper des mains des infideles. Un mouvement retrograde, que je vis faire aux Maltois accablés par le nombre, me retint un moment. Je les vis près d'abandonner notre bord, lorsqu'un renfort de cent hommes frais, que leur Commandant leur en-

voya, les remit en ordre, & dans le moment je vis les Turcs plier. J'exécutai alors mon dessein, qui me réussit au-delà de toute espérance. Ceux de la frégate, ne doutant pas que je ne fusse un esclave qui s'échapoit, me jetterent une corde & me tirerent à bord. Ils me firent toute sorte d'amitiés, me donnerent du linge, des habits, en un mot tout ce qui m'étoit nécessaire pour me couvrir décemment.

Il ne restoit que vingt-cinq hommes sur la frégate, tout le reste étoit aux prises avec l'ennemi, & le Chevalier de S. Pierre, qui la commandoit, étoit à la tête des Chrétiens.

Je montai sur le tillac pour voir la face du combat, & à peine j'y étois, que je vis baisser le pavillon de la Capitane par un Maltois même; car les Turcs s'étoient sauvés dans les entreponts où ils demandoient quartier. Il y en eut bien cent cinquante de tués ou blessés mortellement : tout le reste, au nombre de plus de trois cens, fut fait esclave, & de ce nom-

bre étoit le Capitaine, blessé de deux coups de pistolets.

Du côté des Chrétiens; cinq Chevaliers furent tués & sept blessés légérement, & environ soixante, tant Soldats qu'Officiers. Le Chevalier de S. Pierre, commandant la frégate Maltoise, eut un doigt coupé, dont il guérit en peu de tems. Ce brave Chevalier me fit mille politesses. Je ne lui cachai, ni mon nom, ni ma naissance, ni mes aventures, & ne lui déguisai que ma circoncision. Je me contentai de lui dire qu'ayant été pris à l'âge de quatorze ans par les Corsaires, sur un vaisseau Espagnol, ils m'avoient forcé à servir sur leur bord en qualité de Mousse & ensuite comme *Levanti.* Il m'assura que je trouverois à Malte quelques Gentilshommes Dauphinois, qui se feroient un vrai plaisir de me rendre service.

Après que le Chevalier se fut assuré de sa prise, & qu'il eut rétabli le désordre que l'artillerie Turque avoit causé dans ses manœuvres, il reprit la route de Malte, où nous arrivâ-

mes ſans aucun accident, avec la Capitane, dont la vue ne cauſa pas peu de joie au Grand-Maître & à toute la ville.

Je trouvai à Malte le Chevalier de Montmaur, Gentilhomme Dauphinois, de mes parens, qui me préſenta au Grand-Maître & à l'Evêque, qui me regarderent non comme une brebis égarée qui revenoit au bercail, mais comme un confeſſeur de la Foi. Ce dernier néanmoins changea d'idée à mon égard, lorſque lui ayant fait, ſous le ſceau de la confeſſion, l'aveu de mon apoſtaſie, il me dit qu'il pouvoit bien m'abſoudre de ce péché, parcequ'il en avoit les pouvoirs; mais non pas du ſacrilége que j'avois commis en aſſaſſinant un Diacre, ce qui étoit un cas réſervé au Pape : qu'il falloit que j'allaſſe à Rome : qu'il me donneroit des lettres pour le Grand Pénitencier.

Je ſuivis ſon conſeil, & partis peu de tems après, à bord d'une Tartane Napolitaine, pour Rome.

Arrivé dans cette Capitale, je fus rendre mes lettres; & pour couper

court, je reçus l'abſolution du ſacrilége & de l'apoſtaſie.

J'obtins quelque argent pour m'en retourner en France. Je partis de Rome en habit de Pelerin, ſeul & à pied. J'eſperois, à la faveur de ce déguiſement, de paſſer ſans accident à travers les armées qui inondoient le Milanez; mais je me trompai, & en ſortant de l'Etat Eccléſiaſtique, je tombai entre les mains de quelques Huſſards Impériaux, qui me volerent & me dépouillerent, ſans reſpect pour mon bourdon.

Me trouvant dénué de tout, je fus obligé, pour ſubſiſter & me couvrir, de chercher à m'enrôler. Dans cette vue, je fis connoiſſance avec un Soldat du Régiment des Vaiſſeaux, qui étoit en garniſon à Voghera.

Ce Soldat étoit Vivandier de ſon métier, & il avoit eu la permiſſion d'aller à Belgioſo, au-delà du Pô. Je venois de le rencontrer au ſortir de Belgioſo; & voyant qu'il étoit curieux de ſavoir qui j'étois, je lui dis que j'étois du Dauphiné, & que le deſir de faire un péletinage à Rome,

m'avoit fait quitter mes parens, & qu'à mon retour, j'avois eu le malheur d'être dépouillé par des Huſſards du côté de Cremone.

Le Soldat offrit de me préſenter à ſon Capitaine, qui étoit, diſoit-il, un galant homme, & qui me donneroit un bon engagement. J'acceptai ce parti, & nous paſsâmes le Pô pour nous rendre à Voghera ; mais un parti de l'armée de Savoye, qui s'étoit gliſſé le long de ce fleuve, près de Cervaſina, nous ſépara. Le Soldat, qui connoiſſoit mieux le pays que moi, s'enfuit & échappa. Pour moi, je fus pris & mené à Verceil, où le Duc de Savoye campoit avec toute ſon armée, forte de quinze à ſeize mille hommes.

Le même motif, qui m'avoit déterminé à prendre parti dans les troupes Françoiſes, m'engagea à la même démarche dans celles de Savoye. Je m'enrôlai comme Soldat dans le Régiment de Tarentaiſe. J'eus d'abord quelque peine à me battre contre mes compatriotes, & je fus cent fois tenté de déſerter ; mais la déſertion me pa-

roiſſoit quelque choſe de ſi bas, que j'aimai mieux me ſoumettre à ma deſtinée, que de tenter un pareil moyen.

Vous me diſpenſerez d'entrer dans le détail de trois campagnes que je fis dans les troupes de Savoye. Je fus témoin des ſuccès des François ſous le Duc de Vendôme. Je vis le Duc de Savoye dépouillé de tous ſes Etats, & aſſiégé dans ſa Capitale, dont il fut enfin contraint de ſortir pour aller chercher un aſyle dans les montagnes avec un petit corps d'armée d'environ quatre mille hommes. J'étois alors dans Turin même, le Régiment de Tarentaiſe faiſant partie de la garniſon de cette Ville. Jamais il n'y eut de place plus ſingulierement attaquée que celle là, ni plus inopinément ſauvée.

Notre Régiment fut employé l'année ſuivante dans l'entrepriſe que le Duc de Savoye & le Prince Eugene, formerent ſur Toulon, & nous entrâmes en Provence par le Col de Tende.

A la vue de ma patrie que des

étrangers alloient envahir, mes ſcrupules ſe diſſiperent, & nous eûmes à peine paſſé le Var, que je me jettai à droite dans les bois de Serenon à la faveur de la nuit, & je fis tant de diligence, que le matin je n'étois plus qu'à une lieue de Glandevez, lorſque j'entendis des cris lamentables qui paroiſſoient venir d'un vallon aſſez près du ſentier où je marchois. Je m'arrêtai & je diſtinguai une voix de femme, qui crioit; grand Dieu! n'y aura-t-il perſonne qui vienne me tirer du triſte état où je ſuis? Je grimpai ſur une colline, au bas de laquelle je vis un homme mort à côté d'une litiere renverſée, & deux mulets étendus ſans vie, l'un devant & l'autre derriere la litiere.

Le vallon formoit une eſpece de précipice où il n'étoit pas aiſé de deſcendre. Je m'y hazardai pourtant, entendant les mêmes cris ſortir de la litiere, & j'en vins heureuſement à bout. M'étant approché, je vis une Dame d'une beauté parfaite, quoique fort pâle, & près d'elle une autre

femme qui avoit le visage tout ensanglanté.

Je tâchai d'abord de relever la litiere pour faciliter à ces deux personnes le moyen d'en sortir, mais quelqu'effort que je fisse, jamais je n'en pus venir à bout. Je me déterminai à faire sauter l'impériale avec ma bayonnette, à quoi je réussis facilement ; & ensuite je tirai ces deux femmes dehors, l'une après l'autre. Celle qui paroissoit la plus apparente, me fit mille remercimens, & me dit mille fois qu'elle m'étoit redevable de la vie, & que jamais elle n'oublieroit le service important que je venois de lui rendre. Elle me pria en même-tems de lui procurer quelque chose à manger & à boire, qu'il y avoit deux jours qu'elle n'avoit rien pris, & qu'elle étoit d'une foiblesse extraordinaire.

Je lui représentai l'impossibilité où j'étois de la satisfaire à cet égard : que je n'étois qu'un pauvre déserteur des troupes de Savoye : que je n'avois rien mangé moi-même depuis vingt-quatre heures, & que je n'osois en-

rer dans les Villages, de peur d'y trouver de nos gens, ou de m'exposer à la fureur des Payſans. Hélas ! me dit-elle, voyez un peu ſi mon Laquais eſt mort, & s'il l'eſt, prenez ſa livrée & allez me chercher du ſecours : vous pouvez compter ſur une récompenſe proportionnée à vos peines. J'avois déja eu l'idée de m'affubler de l'habit de cet homme, & je fus charmé qu'elle m'en fît elle-même la propoſition. J'examinai donc s'il étoit mort, & l'ayant trouvé bien & duement trépaſſé, (car il avoit la tête écraſée), je le dépouillai & me revêtis de ſa livrée, & ſans perdre de tems j'allai au Caſtelet, village à une demi-lieue de-là, & j'engageai quelques Payſans à venir m'aider à tirer ces deux femmes du précipice.

Ils accoururent avec empreſſement, & amenerent quelques montures fort douces & fort communes dans ce pays-là, c'eſt-à-dire, quelques ânes, dont deux ſervirent à porter les deux femmes, & deux autres à tranſporter leurs hardes dans de grands paniers.

de jonc, nommés dans le pays *Enſaries.*

Les Payſans vouloient les conduire dans leur Village; mais je conſeillai à la Dame inconnue de ſe faire tranſporter tout de ſuite à Glandevez où elle trouveroit plus de commodités que dans un ſi petit lieu; & elle fut de mon ſentiment.

Arrivés à Glandevez, nous fûmes loger dans la meilleure auberge, où l'on fit venir un Chirurgien pour panſer les plaies de la Fille-de-chambre, qui fut bientôt guérie, n'ayant eu que quelques trous à la tête, peu dangereux.

Cependant on ſervit à manger à la jeune Dame, qui, voyant que je me mettois en état de la ſervir, me dit avec vivacité, mon ami, qui que vous ſoyez, je ne ſouffrirai pas qu'un homme à qui je dois la vie, joue le rôle de Domeſtique auprès de moi, tandis qu'il y a ici aſſez de gens pour me ſervir.

Il eſt vrai, lui dis-je, Madame, que je ne ſuis pas tout-à-fait né pour ce rôle; mais vis-à-vis de vous, Ma-

dame, il n'en eſt point pour moi de trop bas; & la récompenſe la plus flatteuſe que vous puiſſiez accorder au ſervice que je vous ai rendu, c'eſt de me permettre non-ſeulement de vous ſervir aujourd'hui, mais tout le reſte de mes jours. Oui, Madame, continuai-je, en me jettant à ſes genoux, agréez que je remplace dès aujourd'hui le malheureux qui a perdu la vie dans le précipice où je vous ai trouvée.

Mes paroles & mon action avoient quelque choſe de ſingulier que je ne comprenois pas moi-même. J'étois troublé, ému, agité, ſans que je ſuſſe pourquoi. Mais la Dame en queſtion ne s'y trompa pas, quoiqu'elle feignît de n'y rien appercevoir que de fort ſimple. Relevez-vous, me dit-elle : je vois bien que vous craignez de tomber dans la miſere dans un pays étranger, où vous n'avez, ni protecteurs, ni parens, ni amis, & d'être réduit à reprendre en France l'état que vous aviez en Savoye & que vous venez de quitter. Mais, raſſurez-vous, je ne ſouffrirai jamais que vous man-

quiez du néceſſaire, & peut-être parviendrai-je même, par le crédit de ma famille, à vous procurer un état ſolide & honorable, ſi vous daignez vous faire connoître à moi. Mais auparavant, il eſt juſte que je me faſſe moi-même connoître à vous.

Je ſuis fille du Marquis de Sabran, & il y a environ deux ans que je fus mariée à M. de Lopis, alors Capitaine & aujourd'hui Major dans les Troupes de la Marine à Toulon.

Nous avons paſſé enſemble un an & demi dans cette Ville; mais depuis quelques mois, mon mari, prévoyant que les ennemis pourroient bien tenter de ſe rendre maîtres de cette place, pour porter enſuite la guerre dans le cœur du Royaume, jugea à propos de m'envoyer à une terre que nous avons près d'Antibes, où il auroit la commodité de me venir voir de tems en tems, & où je ſerois à portée, au premier bruit de l'approche des ennemis, de me retirer à Siſteron, chez Madame de * * * ma tante, où je ſerois en ſureté, n'y ayant pas d'apparence que les ennemis fuſſent jamais

maîtres de cette Ville, quand même ils le seroient du reste de la Province.

Ayant donc appris il y a huit jours, que le Duc de Savoye étoit en marche pour entrer en Provence, je partis après quelques préparatifs & arrangemens indispensables, & je ne pris avec moi que ma fille de chambre & un vieux domestique qui savoit le chemin, & qui néanmoins s'est égaré dans la nuit, au point qu'il s'est précipité & nous aussi dans un abîme, où nous aurions infailliblement péri, si vous ne nous aviez secourues. Il est vrai qu'il y a eu un peu de ma faute; car ne pouvant supporter dans ma litiere la chaleur excessive du jour, j'avois décidé que nous n'irions que la nuit, & c'est peut-être ce qui a causé en partie notre malheur. Quoi qu'il en soit, c'est une chose étonnante que j'aie fait une pareille chûte sans me briser en mille piéces, & qu'enfin vous soyez venu justement à propos, pour conserver la vie à deux personnes qui n'en jouissoient que par une espece de prodige.

Je ne fis pas difficulté de confier à Madame de Lopis ma naiſſance & mes aventures, perſuadé que le tems auroit appaiſé ma mere, & que je pourrois rentrer dans ſes bonnes graces. Madame de Lopis s'offrit de ménager elle-même mon accommodement, quand elle ſeroit arrivée à Siſteron, où j'eus l'honneur de l'accompagner. Elle écrivit en effet à ma mere, & j'écrivis auſſi de la maniere la plus propre à l'attendrir envers un fils coupable à la vérité, mais qui avoit bien expié ſon crime.

Tout cela ne produiſit rien, ma mere ne daigna pas me faire réponſe, & dans celle qu'elle fit à Madame de Lopis, elle lui marquoit qu'elle étoit bien informée que ſon fils aîné étoit mort, & que celui qui uſurpoit ſon nom, ne pouvoit être qu'un impoſteur, qui tout au plus l'auroit connu quelque part : qu'en ſuppoſant même qu'il étoit véritablement ſon fils, il n'en étoit pas moins pour cela indigne d'en porter le nom, puiſqu'il avoit toujours mené une vie ſi peu conforme à ſa naiſſance & aux ſentimens

qu'elle avoit tâché de lui inspirer, ayant dix fois mérité la corde, & que s'il étoit assez hardi pour paroître devant ses yeux, elle seroit la premiere à le livrer entre les mains de la Justice, & à l'accompagner au supplice dû à ses crimes. Elle finissoit en exhortant Madame de Lopis à ne pas s'intéresser davantage pour un scélérat qui ne méritoit pas de respirer, & qui tôt ou tard lui causeroit les plus cruels chagrins par ses excès criminels.

Bien m'en prit de n'avoir rien déguisé à Madame de Lopis, cette lettre l'auroit sans doute tout-à-fait changée à mon égard, si elle n'avoit été prévenue ; mais sachant déja dequoi il s'agissoit, elle n'y fit que médiocrement attention, & se contenta de me dire : il faut avouer que vous avez donné de grands sujets de chagrin à Madame votre mere, & son courroux me surprend peu ; mais il faut espérer qu'elle ne sera pas toujours inexorable, & que peu à peu, elle s'accoutumera à entendre parler de vous & à vous voir : mais en atten-

dant, voyez ce qui pourroit vous convenir, je vous aiderai volontiers de tout mon pouvoir.

Je remerciai Madame de Lopis de l'intérêt qu'elle vouloit bien prendre à ma fortune, & l'assurai que je songerois incessamment à prendre un parti. Celui qui m'auroit plû davantage, eût été de passer mes jours auprès d'elle, & je crois que je m'y serois borné à l'emploi que je paroissois y avoir; car je continuois à porter sa livrée. Je sentois tous les jours augmenter ma passion pour cette Dame, qui avoit à peine vingt ans, & dont le mari, à ce que j'avois appris, en avoit plus de cinquante-cinq.

Je fondois, sur cette disproportion d'âge & sur l'absence du mari, les plus belles espérances du monde, & ces espérances étoient soutenues de l'idée de mon propre mérite, sur lequel je comptois pour le moins autant que sur la reconnoissance de Madame de Lopis. Je me comportois néanmoins avec beaucoup de respect à son égard; mais mes yeux, & ce respect même, lui disoient assez ce qui se passoit dans

mon ame. Elle feignoit néanmoins de ne point s'en appercevoir, & travailloit, ſans me rien dire, à me procurer un emploi qui m'éloignât d'elle, & qui ſatisfît en même tems à ſa reconnoiſſance.

Quelque tems après la levée du ſiége de Toulon, Madame de Lopis me fit appeller : M. d'Uſſai, me dit-elle, je pars cette ſemaine pour rejoindre mon mari à Toulon : je vous ai procuré une Compagnie dans les Troupes que le Pape fait lever dans le Comtat ; en voilà le brevet & une petite ſomme dont je vous fais préſent pour vous mettre en équipage. Faites vos adieux & partez pour Avignon.

Je me jettai à ſes pieds pour la remercier : je voulus parler ; mais j'étois ſi éperdu, que je ne pus proférer une ſeule parole. Levez-vous, me dit-elle ; ce que je fais pour vous n'eſt point pour exciter votre reconnoiſſance, mais pour ſatisfaire à la mienne : ſi néanmoins vous voulez m'obliger, partez dès ce ſoir même & ſans répliquer.

Un ordre si précis me mit au désespoir. Je crus pourtant devoir obéir, & je partis en effet après avoir pris congé de Madame de Lopis, & de quelques autres personnes de ma connoissance.

En arrivant à Avignon, je trouvai le pays le plus pacifique de la terre, animé d'un esprit militaire que je n'aurois jamais soupçonné. Tout, jusqu'aux Prêtres & aux Moines, paroissoit disposé à voler au secours du S. Pere, attaqué par l'Empereur en Italie. On levoit du monde dans toutes les Villes & les Villages de cette petite contrée, qui eut bientôt mis trois mille hommes sur pied, tous jeunes gens de bonne mine, commandés par des Officiers, dont la plûpart avoient servi. Ces trois mille hommes furent divisés en six bataillons, formant trois Régimens d'infanterie bien équipés & bien armés, plus chargés néanmoins d'indulgences & de pardons que d'argent.

Le Régiment d'Avignon fut le premier complet : c'étoit dans ce Régiment que j'avois ma compagnie, qui

étoit, j'oſe le dire, une des plus leſtes, par le ſoin que je pris pendant deux mois de l'exercer au maniement des armes, & d'en bien retaper les Soldats.

Les ordres de partir étant arrivés, le premier bataillon ſe mit en marche, & les autres devoient ſuivre inceſſamment.

Nous traversâmes la Provence & fûmes logés par billets, comme les Troupes du Roi. Jugez de ma joie, lorſque j'appris que l'embarquement devoit ſe faire à Toulon & à Hieres: je me flattai de voir Madame de Lopis; mais mon eſpérance ſe trouva vaine. J'appris qu'elle étoit à ſa terre près d'Antibes: je demandai à mon Colonel la permiſſion de m'abſenter pour vingt-quatre heures; il me la refuſa, ce qui me mortifia beaucoup, & peu s'en fallut que je n'y allaſſe malgré lui. Mais toute réflexion faite, je ne jugeai pas à propos de débuter par une déſobéiſſance: je me contentai d'écrire à Madame de Lopis, que j'étois au déſeſpoir de ne l'avoir pas trouvée à Toulon, & de ce

qu'on me refuſoit la permiſſion de ſortir, pour vingt-quatre heures, de cette Ville.

J'envoyai cette lettre par un exprès qui revint le lendemain & m'apporta un petit billet en réponſe. Madame de Lopis me mandoit, qu'elle étoit depuis huit jours à ſa terre avec ſon mari qui s'y trouvoit fort incommodé des ſuites d'une bleſſure qu'il avoit reçue durant le ſiége de Toulon, à l'attaque des retranchemens de la Montagne de Sainte-Catherine; qu'elle auroit fort ſouhaité de me voir, mais qu'il falloit préférer mon devoir à tout, & qu'au ſurplus je pouvois compter ſur ſon amitié.

Cette réponſe me combla de joie, quoiqu'elle fût aſſez générale & en termes bien différens de ceux que j'aurois ſouhaités.

Toutes nos Troupes, étant arrivées aux environs de Toulon & d'Hieres, commencerent à défiler à bord des bâtimens qui devoient les tranſporter. Notre premier bataillon fut le premier embarqué & le ſeul qui aborda en Italie. Les autres furent remerciés

en mer, & revinrent aux Ports d'où ils étoient partis, pour ſe retirer chacun chez ſoi.

Pour nous, nous débarquâmes à Civita-Vecchia, qui n'eſt qu'à treize ou quatorze lieues de Rome, & nous nous diſpoſions à aller joindre le reſte des Troupes Papales que le Comte de Marſigli, nommé Généraliſſime, raſſembloit dans le Bolonnois; lorſque nous eûmes avis que le S. Pere avoit fait la paix, & qu'il nous remercioit avec deux cens *Scudis* de gratification à chaque Capitaine, & la liberté à tout le monde de ſe retirer où bon lui ſembleroit.

Cette nouvelle & la modicité des gratifications, nous mit de fort mauvaiſe humeur.

Le bataillon fut rembarqué & tranſporté en Provence ſans eſcorte, parceque la frégate du Roi, la Flore, qui nous avoit eſcortés avec les Galeres du Pape, avoit ordre de paſſer le détroit, & de ſe rendre à la Rochelle, pour prendre ſous ſon convoi quelques Vaiſſeaux marchands deſtinés pour la Martinique.

J'avois fait connoissance avec M. de Valbelle Capitaine de cette frégate : c'étoit un très aimable Gentilhomme ; & comme je prévoyois que j'allois faire encore une triste figure en France, je résolus de passer en Amérique, où je croyois qu'il étoit aisé de faire fortune.

J'avois gagné deux cens sequins au jeu, presqu'en arrivant à Civita-Vecchia : j'en employai une partie à faire une pacotille que M. de Valbelle me permit de prendre à bord.

Nous mîmes à la voile de Civita-Vecchia, & après quinze jours de navigation, nous vînmes mouiller à la vue de la Rochelle.

Quatre vaisseaux marchands & une flutte du Roi, de vingt piéces de canon, vinrent se ranger près de nous : c'étoient ceux que nous devions convoyer. Ils étoient chargés & en état de partir : ainsi nous profitâmes du premier bon vent, & sortîmes du port le 3 d'Août. Le 10 du même mois, nous trouvant à la hauteur de l'Isle des Sauvages, nous essuyâmes une tempête qui nous dispersa, &

nous

nous ne nous rassemblâmes que deux jours après, au delà des Isles Canaries.

Je n'ai jamais rien vu de pareil à cette tourmente. Les houlles étoient si fortes & si impétueuses, que nous pensions à tout moment d'être submergés : enfin, nous en fûmes quittes pour la peur, & nous nous rejoignîmes tous sans aucun dommage considérable.

Le 24 d'Août nous eûmes connoissance des Isles Bermudes ; notre Capitaine fit tirer deux coups de canon, & les Capitaines des autres vaisseaux eurent ordre de passer à son bord.

Là on convint des réjouissances qu'on feroit le lendemain, qui étoit le jour de S. Louis ; mais ces réjouissances n'eurent lieu que le 27, par un accident imprévu.

Dans le tems qu'on étoit occupé aux préparatifs de cette fête, nous découvrîmes deux voiles à une lieue au vent de notre petite flotte, & bientôt nous les vîmes porter sur nous. Ce mouvement nous fit croire que c'étoient des Corsaires qui en vouloient à nos marchands, & nous nous

préparâmes à les bien recevoir.

Nous reconnûmes, lorſque nous fûmes à portée, que c'étoient deux vaiſſeaux Anglois, dont le plus gros paroiſſoit être au moins de ſoixante piéces de canon, à en juger par la hauteur de ſes œuvres-mortes. L'autre avoit tout l'air d'une barque armée en courſe.

Ils s'avancerent pour nous reconnoître, & ſe tinrent en panne comme pour délibérer. Notre Commandant fit ſignal aux Vaiſſeaux marchands de naviguer plus près de lui, & la flute eut ordre de ne point les quitter en cas de combat.

La nuit vint ſans que l'ennemi fît autre choſe que de nous conſerver de loin. Mais à peine le jour commençoit à poindre, que j'entendis crier *branle-bas*, & chacun commença à s'armer.

Le gros Vaiſſeau ennemi n'étoit qu'à la portée du mouſquet de nous. Il nous héla, & nous ne répondîmes que par un cri de vive le Roi.

Notre frégate étoit percée pour quarante piéces de canons, & n'en

portoit que trente : néanmoins M. de Valbelle ne paroiſſoit pas craindre beaucoup ce gros vaiſſeau. Nos gens étoient de la meilleure volonté du monde ; nos Canoniers étoient prêts, & nous avions cent Soldats montés ſur les haubans, le ſabre à la main, pour ſauter dans le Vaiſſeau ennemi ; car le deſſein de M. de Valbelle étoit d'en venir d'abord à l'abordage, ſans s'amuſer à ſe faire écraſer par la nombreuſe artillerie de ce gros vaiſſeau.

Le Capitaine Anglois, voyant que loin de fuir nous l'attendions de pied ferme, s'aviſa de parlementer, & nous demanda, d'où eſt le navire ? On lui répondit, vaiſſeau du Roi. De quel Roi ? De France. Amene, dit-il, pour la Reine d'Angleterre. On lui répondit par un coup de canon de la poupe, qui fut ſuivi d'une bordée à la portée du piſtolet, qui le fit culer. Il nous ripoſta, ſans nous faire d'autre mal que de nous tuer un caporal dans la dunette.

Comme il vit que nous avions deſſein de l'aborder, & que nous manœuvrions en conſéquence, il mit

tout en œuvre pour nous éviter, nous écartant par ſon canon, qui étoit extrêmement ſupérieur & bien ſervi.

Pendant ce tems là, la barque armée qu'il avoit à ſa ſuite, s'approcha de nos Marchands pour en enlever quelqu'un; mais notre flute attentive à ſes mouvemens, l'attaqua, & la ſoumit en moins d'une demi-heure. Alors le Vaiſſeau de guerre, craignant d'être mis entre deux feux, prit chaſſe: nous le ſuivîmes & le canonnâmes quelque tems dans la hanche, tandis que la flute tâchoit de gagner le vent pourle mettre entre deux feux; car elle alloit beaucoup mieux que ce gros Vaiſſeau, dont les voiles étoient criblées de coups de canon & de notre mouſqueterie. Mais M. de Valbelle ne voulut pas trop s'écarter de nos Marchands, & fit ſignal à la flûte de revenir à ſon poſte.

Nous fîmes auſſi vent arriere, & travaillâmes à racommoder le dommage que nous avions reçu.

Bientôt nous perdîmes l'ennemi de vue. Deux heures après, nous le vîmes reparoître, qui portoit ſur nous

à pleines voiles. On ſe prépara de nouveau à lui faire une réception dont il pût ſe contenter une fois pour toutes ; mais il ſe contenta de crier *houzei*, & de nous offrir *bon quartier*. Comme on vit qu'il faiſoit le cérémonieux, on délibéra ſi l'on iroit à lui ; mais on jugea qu'il valloit mieux continuer notre route, & mener nos Vaiſſeaux marchands à leur deſtination, que de faire les guerriers à contre-tems. Nous le laiſsâmes donc faire le fanfaron tant qu'il voulut, & nous nous bornâmes à lui tirer un coup de canon à balle, pour marquer le cas que nous faiſions de lui, & le laiſsâmes-là.

La nuit ſurvint : nous crûmes qu'il profiteroit des ténebres pour nous venir attaquer de nouveau ; mais il ne parut plus, & nous n'en entendîmes plus parler.

Le 27, nous célébrâmes la Fête de S. Louis avec beaucoup de pompe. Le Capitaine commandant la petite flotte, régala tous les Officiers & les Paſſagers : le vin d'Eſpagne & de France fut bû en profuſion, & les ſan-

tés du Roi & de la famille Royale, au bruit de toute l'artillerie & de la mousqueterie.

Enfin nous passâmes le tropique du Cancer, & le premier de Septembre nous abordâmes à la Martinique & donnâmes fond au Cul-de-Sac Robert.

Je remerciai M. de Valbelle de toutes les politesses dont il m'avoit comblé; & j'allai à terre avec ma pacotille, sans trop savoir ce que je deviendrois, & sans connoître qui que ce fût dans cette Isle.

Deux Négres portoient ma pacotille, qui consistoit en une caisse de rossoli de Turin & de saucissons de Boulogne, avec quelques colifichets d'Italie. Je vendis le tout au Bourg avec gros profit. Je louai deux chevaux, & je pris un guide pour me mener au Cul-de-Sac Royal, qui est le centre de cette puissante Colonie, & où se trouve la principale forteresse de l'Isle.

Là, je fis connoissance avec le sieur Lambert, Capitaine de Flibustiers, & l'un des plus braves Corsaires des

Antilles. Jugeant à ma mine que j'étois un aventurier qui cherchoit de l'emploi, il me proposa d'entrer dans le fameux corps des Flibustiers : il m'expliqua leurs Loix, leurs Usages, & m'en fit un portrait qui me charma : je topai à la proposition, & me voilà enrôlé dans la Flibuste.

Le Capitaine Lambert étoit occupé à faire carener une petite frégate de dix piéces de canon, nommée la Mutine, avec laquelle il alloit en course contre les Anglois. Il avoit cinquante Flibustiers, tous braves & déterminés, avec lesquels je fis connoissance. Ils avoient tous de l'argent, & faisoient rouler les piastres que c'étoit un plaisir. La plûpart aimoient le jeu; & comme la fortune m'avoit favorisé en Italie, je tentai de nouveau ses faveurs; mais j'éprouvai son inconstance, je perdis tout le produit de ma pacotille. Le Capitaine, l'ayant sçu & me voyant triste, me dit : mon pauvre Baron, (c'est ainsi qu'il m'appelloit par dérision, depuis que je lui avois dit que j'étois bon Gentilhomme) il ne faut pas que cela vous cha-

grine : avec du courage on répare tout cela. La coutume des Flibuſtiers, c'eſt de ſe voir aujourd'hui riches comme des Créſus, & demain de n'avoir pas le ſol : il accompagna ce diſcours d'un préſent de quatre piſtoles, avec défenſe de les jouer ; mais je fis peu de cas de cette défenſe, & l'eſpérance de réparer ma perte me rentraîna au jeu.

Ce preſſentiment ſe vérifia au-delà de mon attente : je gagnai quatre cens piſtoles, ce qui étoit la moitié plus que je n'avois perdu : je courus chez le Capitaine pour lui annoncer cette bonne nouvelle, & lui rendre ſes quatre piſtoles. Je vous félicite, M. le Baron, me dit-il ; mais je ne vous pardonne pas de croire que je reprendrai les quatre piſtoles dont je vous ai fait préſent. Allez, allez, mon Gentilhomme, ce que j'ai donné eſt donné : je vous vois en train de devenir un Flibuſtier parfait. Tenez-vous prêt cependant à partir dans trois jours.

Cet avis m'obligea à mettre mon argent en ſûreté : je le confiai à un

riche habitant de la Cabeſtere, nommé Lallois, qui avoit pris quelque amitié pour moi.

La frégate ſe trouvant prête, tous les Flibuſtiers du Capitaine Lambert furent à bord. Nous étions cinquante homme choiſis. Preſque tous mes camarades étoient Chaſſeurs ſi adroits, que je les ai vus prendre les hommes coup pour coup au milieu du front.

Nous appareillâmes, & ſortîmes du Cul-de-Sac Royal par un vent favorable, qui ne nous quitta point juſqu'à la hauteur de l'Iſle de S. Martin, que nous dépaſsâmes pour courir la Mer du Nord.

Un jour, nous trouvant par le travers de la Jamaïque, nous apperçûmes deux voiles, & vous auriez dû entendre les cris de joie de nos Flibuſtiers, qui commençoient à s'impatienter de n'avoir encore rien rencontré. Nous portâmes ſur ces deux vaiſſeaux; mais en nous approchant, nous nous apperçûmes que c'étoient deux navires de guerre, & comme la partie n'étoit pas égale, & que d'ailleurs il n'y avoit pas grand butin à

faire, nous orientâmes toutes nos voiles, & tournâmes d'un autre côté. Ils n'eurent garde de nous ſuivre ; car ils y auroient perdu leurs peines. Nôtre frégate carenée de frais alloit comme un oiſeau.

Tout en fuyant, nous tombâmes ſur un vaiſſeau Hollandois chargé de planches & d'agrets que nous enlevâmes. Nous en prîmes un autre chargé de tabac, & nous conduisîmes ces deux priſes au Cap François, dans l'Iſle de S. Domingue où nous les vendîmes, & le produit fut partagé entre nous, ſelon les ſtatuts de la Flibuſte.

Enfin cette premiere campagne fut heureuſe, & à la fin, chaque Flibuſtier eut au moins trois cens piaſtres de profit clair & net, & nous n'eûmes que deux hommes de bleſſés.

Nous paſsâmes l'hyver dans l'Iſle de S. Chriſtofle, où le Capitaine Lambert avoit une habitation fort jolie & d'un bon revenu : il avoit amaſſé des richeſſes conſidérables, & ſe faiſoit honneur de ſon bien : il régaloit ſouvent, & toujours magnifiquement.

Le jeu me fut encore favorable dans l'Isle de S. Chistofle : je gagnai plus de deux cens pistoles à mes camarades.

La misere où j'avois vécu jusques-là, m'avoit rendu économe : je ne jouois qu'avec précaution : je tentois fortune, & dès que je voyois que la chance n'étoit pas pour moi, je me retirois. De cette maniere, dans quatre années que je passai en Amérique, j'avois amassé plus de quatre mille pistoles, que je confiai au sieur Lallois, dont j'ai encore les reconnoissances sur moi, & j'espere d'en être payé tôt ou tard.

Il est vrai que j'ai couru de grands dangers, néanmoins je n'ai guére eu d'autre mal qu'un coup de pistolet dans la machoire dont vous voyez encore la cicatrice.

Mais le plus grand péril que j'aie couru, fut celui où m'exposerent les Flibustiers mêmes, pour me punir d'une faute que l'avarice me fit commettre contre les Loix de la Flibuste.

Nous nous étions rendus maîtres,

après un combat ſanglant, d'un vaiſſeau Anglois armé en guerre & en marchandiſes. Cinq Flibuſtiers avoient été tués & dix bleſſés : j'avois moi-même reçu un coup de piſtolet dans la machoire en abordant ce vaiſſeau. Cependant, malgré ma bleſſure, je n'avois pas été des derniers à piller : j'avois trouvé par hazard dans un coffret un rouleau de guinées que j'avois mis de côté. Quelqu'un de mes camarades s'en apperçut, & comme ils ne m'aimoient pas, parceque je leur gagnois leur argent au jeu, ils comploterent de me perdre, au cas que je cachaſſe ce rouleau dans le partage générale du butin. Pour m'y engager, ils feignirent d'en uſer eux-mêmes ainſi dans l'occaſion, & qu'on n'y regardoit pas de ſi près, vu qu'on ſe rendoit mutuellement le ſervice de ne pas ſe décéler.

Cela fut dit ſi indifféremment & ſi à propos, que je mordis à l'hameçon, me flattant, ou que mes camarades ignoroient le butin que j'avois fait, ou que s'ils le ſavoient, ils n'en diroient pas un mot.

Nous croisâmes encore quelque tems ſans rien faire ; après quoi, nous vînmes mouiller au Port de Paix, où notre priſe fut vendue avec ſa cargaiſon : j'étois alors à peu près guéri de ma bleſſure, & comme on parloit de finir la campagne par une deſcente dans l'Iſle de Nièves, j'affectois de paroître entierement guéri, de peur qu'on ne me laiſsât à bord pendant qu'on deſcendoit dans l'Iſle ; mais avant que d'entreprendre cette expédition, le Capitaine voulut procéder au partage du butin, c'eſt-à-dire, des ſommes qu'on avoit retirées de la vente des effets du vaiſſeau ennemi ; & pour cet effet, il nous aſſembla tous à bord, notre vaiſſeau étant encore mouillé au Port de Paix.

Là il nous fit un diſcours pathétique à la gloire des anciens Flibuſtiers, & nous exhorta à ne pas dégénérer. Je fus tenté de lui remettre ſur le champ le rouleau de guinées ; mais l'eſpérance d'en profiter ſeul, & l'idée où j'étois qu'il n'en ſauroit jamais rien, me ſéduiſirent, & m'engagerent à ne rien dire. Je me trompois pourtant,

le Capitaine étoit déja inſtruit de tout ; il aſſembla le conſeil, & à la pluralité des voix, il fut réſolu que je ſerois arrêté & fouillé.

Je crus d'abord que ce n'étoit qu'un ſoupçon : je niai : on fouilla ma petite malle, & l'on y trouva un rouleau de quatre vingts guinées : alors je fus convaincu & condamné à la peine ordinaire. Le Capitaine me prononça lui-même ma ſentence, en me diſant que, puiſqu'étant inſtruit des Loix inviolables des Flibuſtiers, je n'avois pas laiſſé d'y contrevenir en m'appropriant un bien qui appartenoit à la maſſe générale, le conſeil me condamnoit à être dégradé, c'eſt-à-dire, à être abandonné dans la premiere Iſle déſerte qu'on rencontreroit, avec une livre de poudre, un fuſil pour me défendre contre les bêtes féroces, & trois livres de pain pour vivre tant qu'il plairoit à Dieu.

En conſéquence de cet arrêt, notre bâtiment ayant paſſé au travers des Iſles Grenatilles, pour s'approcher de celles qu'on appelle Sous-le-vent, je

ſus mis à terre dans un Iſlot nommé l'Iſle des Oiſeaux, preſqu'au milieu de la Mer du Nord.

Jugez quel fut mon étonnement & mon déſeſpoir de me voir ainſi ſequeſtré de tout le monde, à plus de mille lieues de ma patrie, ſans apparence d'y pouvoir jamais retourner.

Mais comme l'eſpérance reprend toujours le deſſus dans le cœur de l'homme, & ſuccéde d'ordinaire aux réfléxions les plus affligeantes, je revins bientôt de l'accablement où j'étois.

Je me flattai que l'Iſle pourroit bien être habitée ; mais en même-tems je craignois qu'elle ne le fût que de Caraïbes, ſorte de Sauvages qui ne font point de quartier aux Européens : enfin, toujours flottant entre l'eſpoir & la crainte, je réſolus de parcourir cette terre & de m'abandonner à la Providence.

Dans moins de ſix heures j'eus fait le tour de l'Iſle, ſans découvrir aucune trace d'habitation. Je remarquai ſeulement qu'il y avoit beaucoup de ſerpens de la même eſpèce que j'en

avois vu à la Martinique, dont quelques-uns ſont gros comme la cuiſſe & longs de ſeize à dix-ſept pieds.

La crainte d'être dévoré par ces monſtres, m'empêcha de dormir la premiere nuit : je ſoupai d'un peu de pain & de quelques tourlouroux que j'avois pris ſur le bord de la Mer.

En général je remarquai que je ne manquerois, ni de crabes, ni de tourlouroux, ni de tortues, pour ma nourriture, & qu'il y avoit abondance de tout cela ſur le rivage de cette Iſle, ſans compter les oiſeaux dont il y a une ſi grande quantité, qu'elle en a pris le nom.

Dès que le jour parut, je m'enfonçai au milieu de ce déſert, pour chercher un endroit commode à me ſervir de retraite & où je puſſe dormir à l'abri des ſerpens & des autres eſpèces d'animaux qu'il pouvoit y avoir. J'entrai dans un bois qui me parut fort propre à mon deſſein : ce bois étoit formé de diverſes ſortes d'arbres les plus utiles en Amérique, de mangliers, de cacaoiers, de cocotiers & de calebaſſiers. En avançant vers le

milieu, je fus ſurpris d'entendre un cri perçant comme celui d'une perſonne en grand danger : je crus que c'étoit la voix de quelque animal qui imitoit celle de l'homme, & cependant je me tins ſur mes gardes de peur d'accident, réſolu de vendre cherement ma vie aux Caraïbes, s'il y en avoit dans le bois.

Je fis, par curioſité, quelques pas en avant, du côté où je croyois avoir oüi crier. Quelle fut ma ſurpriſe de voir une fille d'environ vingt ans, courant à toutes jambes pour éviter un gros ſerpent qui la pourſuivoit, & qui l'auroit peut-être dévorée ſi je n'étois venu à ſon ſecours, & ſi d'un coup de fuſil je n'avois écraſé la tête à ce monſtre, le plus gros de cette eſpèce que j'euſſe encore vu.

Celle que je venois de ſauver me regarda alors avec quelque étonnement. Elle voulut parler, mais la frayeur l'avoit ſi fort ſaiſie, qu'elle ne put articuler un mot, & elle tomba évanouie, en ſe baiſſant, comme pour me remercier du ſervice que je venois de lui rendre.

Par bonheur j'avois ſur moi un flacon de liqueur forte qu'on ne m'avoit point ôté, je m'en ſervis avec ſuccès pour la faire revenir : ce fut alors que je connus combien elle méritoit de vivre. Figurez vous les plûs beaux yeux du monde, un teint de lys, une bouche qui ſembloit être le ſiége des graces, une gorge, Dieu ſait, une taille des mieux priſes, jeune avec cela, & paroiſſant avoir à peine ſeize ans. Ciel! m'écriai-je tranſporté d'admiration : ce déſert n'eſt donc point un lieu de ſupplice pour moi, puiſqu'il s'y trouve une ſi divine perſonne; c'eſt plutôt le ſéjour des Anges. Ah! Monſieur, me dit-elle en très bon François, le ſerpent dont vous venez de me ſauver, doit vous prouver le contraire.

Nouveau ſujet d'étonnement pour moi de l'entendre parler ma langue : c'eſt peu de choſe que la beauté ſi elle eſt muette, ou ſi elle ne parle qu'une langue inconnue. Les actions font naître l'eſtime, mais la parole eſt le lien des cœurs. On peut juger que la premiere queſtion que je fis à cette

Dame (car je ne doutois pas, malgré la ſimplicité de ſes habits, que ce ne fût une perſonne de diſtinction) fut par quel haſard, & comment elle ſe trouvoit dans un lieu ſi ſauvage & ſi iſolé ? Si elle étoit ſeule ou accompagnée ? Depuis quand elle y étoit, & de quelle maniere elle y ſubſiſtoit ?

Elle pouſſa un profond ſoupir, ſes beaux yeux s'emplirent de larmes : elle les eſſuya, me regarda fixément, & ſe mit tout d'un coup à grincer des dents & à faire des contorſions comme une poſſédée, de ſorte que loin de me croire alors au ſéjour des Anges, je commencai d'appréhender d'avoir rencontré un diable.

Ces mouvemens convulſifs furent accompagnés de cris affreux. Ah ! pere cruel, barbare, rendez moi mon époux. Méritoit-il la mort pour avoir ſu me plaire ? Pourquoi l'avez-vous fait périr ? Un moment après elle parut moins agitée, mais guére moins extravagante ; elle me prit les mains & me les baiſa cent fois malgré moi, ſe mit à genoux, en me diſant : non ;

mon cher pere, non, vous n'avez point fait aſſaſſiner mon époux : vous êtes trop généreux pour employer des moyens ſi indignes qui vous couvriroient d'un opprobre éternel. Vous l'avez ſeulement fait enlever, vous le cachez à mes yeux : vous vous flattez que ne le voyant plus, je l'oublierai ; mais vous vous abuſez, & jamais il ne ſortira de ma mémoire.

J'avois beau lui crier, Madame, prenez garde à ce que vous faites ; je ne ſuis point votre pere, & n'ai, Dieu merci, ni aſſaſſiné ni enlevé votre époux ; tout étoit inutile, & elle continua à extravaguer pendant une groſſe demi-heure. Enfin, peu-à-peu elle ſe calma & revint en ſon bonſens.

Alors je lui contai naturellement toutes les folies qu'elle avoit faites & dites dans le court accès de frénéſie qu'elle avoit eu. Elle me demanda mille fois pardon, & parut ſi honteuſe, que je craignis qu'elle ne prît quelque funeſte réſolution. Madame, lui dis-je, je ſuis trop malheureux moi-même, pour oſer aſpirer à adou-

cir vos maux, qui doivent être extrêmes, puiſqu'ils cauſent des effets ſi triſtes dans votre eſprit ; mais ſi le récit de vos malheurs peut en alléger le poids, daignez m'apprendre, par quel revers de fortune vous vous trouvez dans cette Iſle inhabitée. Peut-être la Providence m'inſpirera quelque expédient pour vous en tirer & moi en même-tems.

Je ne vous connois pas aſſez, me répondit-elle, pour vous confier des ſecrets dont vous pouvez abuſer. Il eſt vrai que vous m'avez donné des marques de généroſité en me délivrant du ſerpent qui me pourſuivoit ; mais cela ne ſuffit pas pour me donner la confiance néceſſaire pour vous faire le récit de mes infortunes.

Je lui proteſtai, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que jamais rien au monde ne me feroit manquer au reſpect & à la diſcrétion que tout honnête-homme devoit avoir pour ſon ſexe. Eh bien, dit elle, je veux bien vous raconter mes malheurs, & mes foibleſſes qui les ont produits ; mais je vous déclare que ſi vous étiez aſſez

indigne pour vouloir abuser de cet aveu, & vous prévaloir de ma situation, vous me réduiriez à me jetter dans la Mer, & à exécuter ce que j'ai déja cent fois projetté. Suivez-moi, ajouta-t-elle, je vais vous mener dans ma demeure. En disant ces mots, elle entra dans le plus épais du bois, par un petit sentier que je n'avois point apperçu, & me conduisit dans une cabane faite de pieux fichés en terre, entrelassés de branches d'arbres, & terrassés à hauteur d'appui. Le comble étoit formé d'autres branches d'arbres unies fortement avec des lianes, sorte d'arbrisseau aussi souple & plus durable que la meilleure corde, & le tout étoit couvert de feuilles de dattier & de latanier.

Autour de la cabanne il y avoit encore une palissade de mangles ou mangliers, autre espèce d'arbrisseau qui se multiplie en peu de tems, & si près-à-près, qu'il forme un retranchement impénétrable.

Le dedans de la cabane n'avoit aucun autre ornement qu'une petite statue de la Sainte Vierge, avec quel-

ques meubles de cuiſine à la Caraïbe, c'eſt-à-dire, quelques taſſes de noix de cocos polies, avec une écaille de moule, quelques couis de calebaſſe polis de même, qui ſervent de marmite & de caſſerole; car étant pleins d'eau, ils réſiſtent au feu, quoiqu'ils ne ſoient que de bois. J'admirai ſurtout une écumoire de la même matiere, percée apparemment avec quelques groſſes épingles ou avec la pointe d'un couteau. Il y avoit à terre des eſpèces de petits ſiéges de liane, & des paniers d'une ſorte d'oſiers fort ſouple, qui croiſſoient ſur les bords d'un ruiſſeau à l'extrêmité occidentale de l'Iſle.

La belle ſolitaire s'aſſit, & me pria de faire de même; après quoi, elle me raconta ſon hiſtoire, que je m'en vais vous abréger autant qu'il me ſera poſſible.

Je ſuis fille d'un des plus riches marchands de la Vera-Cruz. Mon ayeul paternel ſe nommoit Landron, natif de Dole en Franche-Comté. Il quitta ſa Province fort jeune, & dans le tems qu'elle étoit encore ſous la do-

mination Eſpagnole. Etant venu à Madrid, il entra au ſervice d'un Grand, qui fut nommé à la Viceroyauté du Méxique. Comme il étoit fort adroit, & qu'étant fils d'un Chirurgien, il ſavoit ſaigner, raſer, & dans le beſoin ordonner des remedes & faire une opération, ſon maître lui propoſa de le ſuivre en Amérique, & lui fit de ſi belles offres, qu'il ſe l'attacha entierement.

Arrivé au Mexique, il comprit que le commerce étoit un moyen preſqu'infaillible pour s'enrichir dans ce pays-là ; & à l'abri de l'autorité de ſon maître, il en fit un ſi lucratif, que nonobſtant les revers qu'il eut, il ſe trouva vis à-vis d'un gros bien lorſque ſon maître fut rappellé. Celui-ci voulut le ramener en Eſpagne ; mais il le pria de l'en diſpenſer, & il obtint ſon congé avec une récompenſe conſidérable de ſes ſervices.

Après le départ du Viceroi, mon ayeul ſe maria avec la fille du Corregidor de Tlaſcala, dont il eut trois fils & une fille qui mourut Religieuſe de Sainte Claire. Des trois fils, mon

pere

pere qui étoit l'aîné, ſuivit la profeſſion de Marchand, & vint s'établir à la Vera-Cruz; les deux autres entrerent dans les Charges; ils furent, à la mort de leur pere, héritiers par égales portions, & eurent chacun près de cent mille écus de bien.

Domingo Landrone, (c'eſt le nom eſpagnoliſé de mon pere) ſe maria à la Vera-Cruz avec la fille unique d'un riche Négociant de cette Ville, qui lui apporta une dot conſidérable : il n'en a eu qu'une fille, & c'eſt la malheureuſe perſonne que vous voyez devant vos yeux. Je n'avois que trois ans quand ma mere mourut, & après ſix ans de veuvage, mon pere jugea à propos de ſe remarier, & épouſa la fille d'un Courtier, belle à la vérité, mais ſans bien : il en a eu deux filles & un fils, ce qui n'empêchoit pas que je ne fuſſe regardée comme un très riche parti, non-ſeulement à cauſe des biens de mon pere, qui ſont très conſidérables; mais principalement à cauſe de la dot de ma mere & des biens de mon grand-pere.

Ma belle-mere a un frere nommé Don Juan Pennandez, & c'eſt ce frere qui eſt la cauſe de tous mes malheurs. J'étois à peine dans ma dixieme année, que mon pere, que cette habile femme gouverne comme il lui plaît, vint un jour me déclarer que ſon intention étoit que je regardaſſe Don Pennandez comme devant être dans peu mon époux. Je répondis que je ſerois toujours diſpoſée à ſuivre les ordres de mon pere. Ce Pennandez néanmoins me déplaiſoit fort; il avoit près de trente ans; il étoit d'ailleurs mauſſade, mal-bâti, & d'une humeur fiere & bruſque. A force de me traiter comme un petit enfant, & de faire le maître avec moi, il m'inſpira une ſi forte averſion pour lui, que je ne pouvois le ſouffrir; il s'en plaignit à ſa ſœur, qui me maltraita au point que j'en portai des plaintes à mon ayeùl maternel. Celui-ci en parla vivement à mon pere, qui me témoigna à ſon tour, combien il trouvoit mauvais la démarche que j'avois faite, & tout cela ne faiſoit qu'accroître l'horreur que j'avois pour Pennandez,

Dans ce tems-là, Don Diégo Salinas, qui avoit toujours vécu à la campagne, prit maiſon dans la Ville, & vint ſe loger dans notre voiſinage : c'étoit un vieux Hidalgo ou Gentilhomme deſcendu d'un des Conquérans du Mexique, Soldat dans l'armée de Cortez.

Ce Gentilhomme n'étoit pas riche ; mais c'étoit un homme généralement eſtimé, & il avoit un fils de quinze à ſeize ans, parfaitement bien fait & bien élevé. Ce jeune homme ſe nommoit Diégo Salinas comme ſon pere ; il étoit ſouvent chez nous ; il y prit de l'inclination pour moi, tandis que ma belle-mere ſe prenoit d'une forte paſſion pour lui.

Les femmes vivent aux Indes Eſpagnoles avec plus de liberté qu'en Eſpagne. Le jeune Salinas ne manqua ni d'occaſions ni d'attentions à me faire connoître ſes ſentimens.

Il s'y prit avec tant de politeſſe, de circonſpection & de reſpect, qu'il m'inſpira une forte eſtime pour lui, & cette eſtime ſe changea peu-à-peu en une vive tendreſſe.

Ma belle-mere ne ſe fut pas plutôt apperçue de notre amour (car nous n'étions pas aſſez ruſés pour le cacher) que ſa jalouſie fit ſoupçonner au jeune Salinas une partie de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Elle éclata en reproches, l'appella ingrat; mais enſuite, ſe radouciſſant tout d'un coup, elle lui tint des diſcours qui ne pouvoient partir que d'un cœur vivement bleſſé. Elle lui exagera des défauts que je n'avois peut-être point, lui déclara que j'étois deſtinée à ſon frere, & finit par lui dire que c'étoit à elle & non à moi qu'il devoit s'attacher.

Quelque jeune que fût Salinas, il ne laiſſa pas de pénétrer le ſens de ces paroles: il en fut indigné, mais n'en témoigna rien; & ce n'a été que long tems après, qu'il m'a fait connoître le double motif de la colere de ma belle-mere contre moi.

Quoique celle-ci vît bien que les fréquentes viſites de Salinas étoient un obſtacle au mariage qu'elle projettoit entre ſon frere & moi, elle aimoit trop néanmoins ce cavalier pour lui défendre la maiſon; mais

pour accorder ces divers intérêts ensemble, elle prenoit des mesures si justes, qu'elle l'empêchoit de me voir, & elle profitoit de ces occasions pour s'entretenir avec mon amant : mais celui ci lui faisoit sentir par son impatience combien elle l'ennuyoit & lui étoit à charge.

Sur ces entrefaites, mon pere eut une longue maladie, dont il faillit à mourir : ce fut alors que ma belle-mere parla plus clairement au jeune Salinas : elle lui offrit sa main sans détour, & lui fit envisager une fortune brillante en l'épousant, lui faisant entendre que mon pere avoit fait un testament où elle étoit extrêmement avantagée, sans compter qu'elle étoit encore d'un âge & d'une figure à être recherchée par les cavaliers les plus distingués du pays. Mais tout cela ne toucha point Salinas, & il lui répondit froidement qu'elle vendoit la peau de l'ours avant qu'il fût mort.

Cette réponse la piqua vivement ; & peu-à-peu son amour se changea en une haine déclarée envers Salinas, & une persécution ouverte à mon égard.

Enfin, laſſe d'être maltraitée, je me jettai aux pieds de mon pere, & le ſuppliai de mettre fin à mes ſouffrances. Hélas ! oüi, me dit-il, d'un air ironique : j'y penſois déja depuis quelques jours, & je prétends dès ce ſoir vous racommoder avec votre mere, de maniere à ne jamais vous brouiller.

Ce ſoir-là même, mon pere donna un grand repas où tous les Pennandez furent invités avec quelques amis de cette famille.

Après le repas, mon pere me dit : ma fille, vous touchez tantôt à votre quatorzieme année. Je veux vous établir, & je ne crois pas pouvoir le faire plus avantageuſement pour vous, qu'en vous accordant à Don Juan Pennandez mon beau-frere que voilà, qui eſt un homme fait, raiſonnable, intelligent dans le commerce, & qui ne peut manquer de faire une groſſe maiſon avec les ſecours qu'il aura de moi, & le bien de votre défunte mere. Allons, ajouta-t-il, le contract eſt tout prêt : ne voulez-vous pas ſigner ?

Je faillis à m'évanouir à ce discours, quoique je dusse m'y attendre à l'aspect de cette assemblée. Cependant, m'étant un peu remise, je répondis modestement à mon pere, que j'étois fort sensible aux marques de son affection pour moi; mais que je le priois de me pardonner, si dans une affaire de si grande conséquence, je ne faisois rien sans l'aveu de mon ayeul.

Il n'y a ayeul qui tienne, me dit sévérement mon pere, & vous ne dépendez que de moi. Signez. C'est moi qui vous l'ordonne, & je prends le reste sur moi. Je m'en défendis avec tant de respect, alléguant toujours l'absence de mon grand-pere, que les moins intéressés de la compagnie convinrent que j'avois raison, & qu'on ne pouvoit sans injustice négliger le consentement d'une personne qui me touchoit de si près. Mon pere eut beau faire, il ne put jamais obtenir autre chose de moi, & il n'osa pousser la violence plus loin.

Les Pennandez, prévoyant que mon grand-pere ne consentiroit ja-

mais à ce mariage, résolurent d'attendre sa mort pour consommer leur projet. Cette mort arriva environ un an après, & à l'ouverture du testament on vit que j'étois héritiere universelle, à la charge de quelques legs spécifiés dans le testament, & Don Diégo Salinas, pere de mon amant, étoit désigné expressément pour mon tuteur jusqu'à ce que je fusse sous le pouvoir d'un mari. Cette disposition mit mon pere de fort mauvaise humeur contre D. Diégo Salinas; il prétendit qu'il étoit mon tuteur naturel, & que le défunt n'avoit pû le dépouiller des droits que sa qualité de pere lui donnoit; mais ce qui le piquoit davantage, c'est qu'il y avoit une clause, portant que je ne pourrois me marier sans le consentement de mon tuteur : au défaut dequoi j'étois déchue de la succession, & le défunt nommoit un fils de sa sœur pour son légataire universel.

Il y eut là-dessus un grand procès. La cause fut portée à l'audience du Mexique, & mon pere la gagna avec dépens. Ce fut alors qu'il me traita

avec une tyrannie ſans exemple, pouſſé & inſtigué par ſa femme qui vouloit ſe vanger de moi & de mon amant.

Mais de notre côté, nos meſures étoient priſes, & voici ce que nous avions fait pour prévenir les ſuites que la perte de ce malheureux procès pouvoit avoir.

Il faut vous dire qu'il y a un certain tems de l'année où l'air eſt ſi mauvais à la Vera-Cruz, que tout ce qui eſt un peu diſtingué, abandonne la Ville & ſe retire à deux ou trois lieues dans les terres en de jolies maiſons de campagne appellées *Haziendas*. Nous en avions une très-belle, peu éloignée d'une habitation qui appartenoit à D. Diégo Salinas.

J'avois pour fille de chambre une mulatreſſe intéreſſée, qui pour de l'argent faiſoit la main à mon amant, & l'introduiſit pluſieurs nuits de ſuite dans ma chambre, pendant que mon pere étoit à Mexique pour ſolliciter ſon procès. Ce fut dans ces viſites nocturnes, que nous nous fîmes des promeſſes mutuelles par écrit, ſignées

de notre ſang, & que nous regardant comme mariés, à quelques cérémonies près, nous agîmes en conſéquence de ce faux principe.

J'étois trop jeune pour comprendre toute la honte où cette erreur m'alloit expoſer, & mon amant avoit eu l'adreſſe de me la déguiſer, & de me faire croire que c'étoit le ſeul moyen de me conſerver à lui & de me ſouſtraire à Pennandez, que je haïſſois plus que l'infâmie & que la mort même.

Cependant mon pere revint triomphant de Mexique, & me déclara qu'il ne me donnoit que trois jours pour me réſoudre à épouſer Pennandez, ou à éprouver les plus terribles effets de ſa colere : qu'il me laiſſoit l'option, & que je pouvois compter qu'après ce terme expiré, ſi je faiſois la moindre difficulté, il me rendroit la plus malheureuſe créature qu'il y eût ſous le ciel ; mais que ſi au contraire, je me rangeois à mon devoir, & que j'euſſe pour ſes intentions la déférence d'une fille bien née, il me feroit un ſort digne d'envie.

Hélas ! quand je n'aurois pas eu pour Pennandez toute l'averſion que j'avois, il ne m'étoit plus poſſible d'obéir à mon pere, j'étois engagée trop avant avec le ſeul homme au monde que j'aimaſſe & que je trouvaſſe aimable.

Je feignis néanmoins de remercier mon pere du délai qu'il m'accordoit, & je lui fis eſperer une détermination favorable ; mais ce n'étoit que pour gagner du tems, & dès le ſoir même j'écrivis à mon amant tout ce qui ce paſſoit, le danger où j'étois, & la réſolution que j'avois priſe de plutôt mourir mille fois que d'épouſer Pennandez. Je finiſſois en le priant de me tirer des mains de mes perſécuteurs ; & j'ajoutois que j'étois à lui, & qu'après lui avoir ſacrifié mon honneur, je ne balancerois pas à le ſuivre juſqu'au bout du monde.

Je remis cette lettre à ma mulatreſſe ; mais cette malheureuſe, qui juſques-là m'avoit donné des preuves d'une grande fidélité, ſe rendit coupable de la plus noire trahiſon ; & ſoit qu'elle eût été gagnée par les pro-

messes ou les menaces de ma belle-mere, qui apparemment la soupçonnoit de servir mes amours, elle remit la lettre à mon pere, qui en fit aussitôt part à ma belle-mere. Celle-ci, connoissant son tempérament bouillant, l'anima si bien contre moi & contre mon amant, qu'elle lui fit prendre la résolution de nous perdre tous les deux.

Dans cette vue il recacheta ma lettre le mieux qu'il put, & l'envoya au jeune Salinas par ma messagere. Ce tendre amant, trompé comme moi, me répondit sur le champ, qu'il avoit appris qu'il y avoit dans le Port un Corsaire Espagnol, qui devoit partir dans deux jours, qu'il l'engageroit à nous prendre sur son bord, & à nous mettre à terre dans quelque Colonie Françoise ou Espagnole, d'où nous pourrions passer en Espagne pour porter nos plaintes au Conseil des Indes, & demander sûreté contre mes persécuteurs, & main-levée des biens qui m'étoient dévolus par la mort de mon grand-pere. Il ajoutoit qu'il se pourvoiroit de l'argent nécessaire pour le

voyage, & qu'il suffisoit que je fisse un paquet de mes hardes les plus nécessaires & de mes pierreries ordinaires.

Cette lettre, après avoir passé par les mains de mon pere, me fut rendue, comme si de rien n'étoit. Je me tins prête à tout évenement.

Le lendemain j'envoyai chez mon amant pour savoir des nouvelles du projet. Il m'écrivit un petit billet, pour me marquer que tout alloit à souhait; que le Corsaire s'étoit engagé à nous débarquer dans l'Isle de Cuba ou dans celle de S. Domingue, avant qu'il fût un mois, & que je n'avois qu'à me tenir prête pour le lendemain à minuit : qu'il remettoit à ce tems là à me dire de bouche d'autres mesures qu'il avoit prises conjointement avec son pere pour réussir au Conseil des Indes, lorsque nous serions arrivés en Espagne.

Ce billet fut sans doute encore lu de mon pere & de ma belle-mere.

Le lendemain à minuit, mon amant fut introduit dans ma chambre par la perfide Mulatresse. Nous sortî-

mes ſans aucun obſtacle. Deux Négres robuſtes me mirent dans un hamac ſuſpendu à un long & fort bâton dont ils mirent chacun un bout ſur l'épaule, & je fus portée de cette maniere, tandis qu'un autre Négre ſe chargea de mes hardes, & remit à mon amant un cheval qu'il tenoit par la bride, & ſur lequel celui-ci monta.

Nous marchâmes ainſi en grand ſilence vers le port, & nous n'en étions plus qu'à un quart de lieue, lorſque ſix hommes armés ſortirent tout-à-coup d'un chemin creux, & l'un d'eux ſauta à la bride du cheval de mon amant, qui avoit déja le piſtolet à la main, dont il caſſa la cervelle à ce téméraire, & pouſſa en même-tems ſon cheval contre les autres, qui n'ayant apparemment pas ordre de le tuer, le ménagerent & firent feu ſur le cheval & le tuerent. Alors, ils ſe jetterent ſur mon amant, qui n'eut pas le tems de ſe relever, & ſe rendirent maîtres de ſa perſonne.

Pendant que cela ſe paſſoit, mes Négres s'enfuirent, & je reſtai évanouie dans le hamac.

Quand je revins à moi, je fus fort ſurpriſe de me voir à bord d'un vaiſſeau, & d'entendre les cris de l'équipage qui appareilloit pour ſortir du port. Je crus que tout ce qui s'étoit paſſé, étoit un ſonge, & que le projet de notre évaſion avoit réuſſi. J'étois pourtant un peu étonnée de ne pas voir Don Diégo auprès de moi. J'appellois de toute ma force, & perſonne ne me répondoit.

Enfin, un homme vint, qui, ſe diſant Capitaine du Vaiſſeau, me raconta froidement, qu'il avoit promis à mon pere, pour une certaine ſomme, de me laiſſer dans quelqu'Iſle déſerte, afin qu'il n'entendît jamais plus parler de moi : qu'après les chagrins que j'avois donnés à ma famille, je devois avouer qu'on me traitoit encore bien doucement : qu'il auroit ſoin de me faire rendre mes hardes telles qu'elles étoient ; & que quant à mon amant, il ſeroit traité comme il le méritoit ; c'eſt-à-dire, comme un infâme raviſſeur.

L'indignation que ce diſcours me cauſa, m'ôta la parole ; je pouſſai des

ſanglots interrompus par des cris douloureux, capables de toucher les cœurs de tout autres que des Corſaires.

Je réſolus dèſlors de me laiſſer mourir de faim. Dieu néanmoins eut pitié de mon ame, & minſpira une parfaite ſoumiſſion à ſa volonté, avec le courage de ſupporter la vie auſſi long-tems qu'il lui plairoit de me la laiſſer; & c'eſt ce qui a ſauvé le fruit de mes amours, qui dort actuellement dans un de ces grands paniers que vous voyez. (En diſant cela, elle ouvrit le panier & me fit voir un beau garçon de quinze jours à trois ſemaines).

Le Corſaire, continua Mademoiſelle Landron, après avoir traverſé le Golfe du Mexique, paſſa le détroit de Bahama, parcourut les côtes de l'Iſle de Cuba, & ſe rabatit ſur celles de la Jamaïque, près de laquelle il croiſa quelque tems, ſans rien trouver qu'une groſſe frégate, qui lui donna la chaſſe & l'obligea de prendre le large. Enfin, il vint aborder ici, & me fit mettre à terre ſans

vouloir ni me voir ni me parler ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il me fit remettre mes hardes dans le même état où je les avois arrangées moi-même, ſans qu'il y manquât la moindre choſe, dans la crainte ſans doute, que ſi par hazard j'échappois à la mort, qui ſembloit m'attendre en ce déſert, je ne le fiſſe punir un jour comme un voleur.

J'étois déja ſi accoutumée aux infortunes, que celle de me voir dans cette ſolitude, ne me toucha pas autant que vous pourriez penſer. Toute ma vie n'avoit été juſques-là qu'une ſuite de traverſes & de tribulations; & mon état préſent ne différoit du paſſé que par le plus ou le moins d'adverſité. D'ailleurs j'avois eu tout le tems de faire des réflexions ſur le vaiſſeau Corſaire. J'en avois auſſi fait de ſolides, & elles m'avoient conduite à une réſignation entiere aux ordres de la Providence.

Ce fut dans cette diſpoſition d'eſprit, que je pris, ſans me plaindre, mon paquet de hardes, & que je vins chercher dans ce bois un aſyle contre

l'ardeur du ſoleil & l'inclémence de l'air. Dieu permit que je trouvaſſe cette cabane toute dreſſée, j'y entrai, j'en pris poſſeſſion comme d'un bien que ſa providence m'offroit, ſans appréhender la colere du propriétaire: car après tout je ne craignois perſonne, puiſque je n'appréhendois pas la mort. Je comprenois bien que cette cahutte, & les uſtenſiles que j'y voyois, étoient l'ouvrage de quelque Caraïbe; car je n'étois pas ſi fanatique, que de croire que Dieu eût fait un miracle en ma faveur: d'ailleurs, je me rendois juſtice, & je ſavois bien que je méritois plutôt des châtimens que des bienfaits de ſa main. Mais je penſois que l'Architecte de cette baraque étoit peut-être mort, ou s'étoit peut-être allé établir ailleurs.

La ſuite m'a confirmée dans cette opinion; car depuis trois mois que je ſuis ici, vous êtes la ſeule créature humaine que j'y aie vue.

Durant ce tems-là j'ai vécu de crabes, de tourlouroux, d'œufs de tortues; j'ai même quelquefois mangé du poiſſon, & pour cet effet j'ai trouvé

moyen de me fabriquer une ligne, avec quoi j'ai quelquefois pris de petites bonites : en un mot, j'ai paſſé mes jours aſſez doucement juſqu'au moment où je vous ai vu. Alors tous mes chagrins ſe ſont préſentés à mon eſprit, comme ſi vous y aviez eu quelque part, & ce ſouvenir m'a frappée au point que j'en ai perdu la raiſon : c'eſt du moins à cela que j'attribue toutes les extravagances que vous dites que j'ai faites.

J'admirai le courage de Mademoiſelle Landron, & ſon hiſtoire me parut extraordinaire. Je lui dis qu'après ce qu'elle venoit de me raconter, j'aurois mauvaiſe grace de me plaindre de la rigueur de mon ſort.

Je l'aſſurai fort que mon arrivée dans l'Iſle, n'avoit rien de ſiniſtre pour elle : que quoique je n'euſſe pas toujours vécu avec de fort honnêtes gens, je ne laiſſois pas de me piquer de probité, que je mourrois plutôt que de lui cauſer le moindre chagrin ; que je la défendrois au péril de ma vie : que loin de jamais faire aucune démarche qui pût lui être déſagréable,

je m'eſtimerois heureux de pouvoir contribuer à ſa ſatisfaction.

Après les remercimens ordinaires, elle me pria de me loger à quelque diſtance de ſa hutte, & s'offrit de m'aider à me bâtir une cabane.

Je réſolus de la conſtruire près de la Mer, afin d'être à portée de profiter du premier Vaiſſeau qui aborderoit; & là-deſſus je me mis à couper des branches d'arbres avec un grand couteau de boucanier qu'on m'avoit laiſſé, & à faire des pieux pour ſoutenir la ramée: nous employâmes tout le jour à ce travail.

Je me fis un lit de feuilles fraîches, & je roulai une groſſe pierre devant la porte, ou plutôt, le trou de ma cabane; car je n'y avois laiſſé qu'une ouverture fort baſſe & fort étroite, où je ne pouvois entrer qu'en rampant.

Si j'avois eu de la poudre & du plomb en une certaine quantité, j'aurois pu de tems en tems tuer quelque gibier: l'Iſle étoit pleine de ramiers, de flamands, de pintades & d'autres oiſeaux; mais je n'avois qu'u-

ne livre de poudre pour ma défense dans le besoin.

Pour suppléer à ce défaut, j'imaginai des piéges avec deux bâtons & une de mes jarretieres, & j'y mis pour appas quelques noix de coco ; mais cela ne me réussit point.

Nous ne manquions pourtant de rien, excepté de pain ; nous trouvions quelquefois des tortues, dont une seule suffisoit pour nous faire subsister huit jours ; nous avions des dattes, des noix de cocos & autres fruits excellens ; & avec mon couteau, j'avois trouvé le moyen de faire du vin de palmier, par une incision dans l'arbre, d'où il couloit une séve assez semblable au poiré, mais qui s'aigrissoit dès le troisieme jour.

Mademoiselle Landron n'étoit plus occupée que du soin de se conserver & d'alaiter son enfant ; du reste je lui fournissois tout ce qui étoit nécessaire à sa nourriture, & tout ce que je pouvois trouver de plus délicat. Je grimpois sur les arbres pour enlever les œufs des oiseaux qui y faisoient leurs nids. Elle en faisoit des omelettes

avec de la graiſſe de tortue : en un mot, nous nous nourriſſions aſſez bien pour l'état où nous étions.

Mademoiſelle Landron avoit remarqué que je manquois de linge, & comme elle en avoit de reſte, elle m'accommoda trois de ſes chemiſes à ma portée ; & elle avoit la bonté de les laver quand elles étoient ſales.

Ma conduite, toute pleine d'égard, de reſpect & de diſcrétion, l'attention que j'avois de pourvoir à ſa ſubſiſtance, & de la ſoulager en tout ce qui dépendoit de moi, m'avoient entierement acquis ſon eſtime & ſon amitié. Je découvrois tous les jours quelque nouveau mérite en elle : beaucoup de douceur, de fermeté, de patience, un courage au-deſſus de ſon ſexe, une piété ſolide. Je la trouvois ſouvent en priéres, & elle m'avoit préſque converti par ſon exemple, par ſes réflexions toutes Chrétiennes ſur la vanité des choſes de ce monde, ſur la certitude de la mort, & l'incertitude de l'heure où elle arrivera. Quelquefois elle me faiſoit remarquer & admirer la puiſſance du

Créateur dans un infinité d'objets que la terre, la mer & le Ciel offroient à nos yeux. Elle les analysoit avec une patience & une pénétration infinie, & toujours avec édification.

Mais quoiqu'elle jettât par-là dans mon ame des semences de piété, qui sans doute germeront tôt ou tard; quoiqu'elle m'inspirât la crainte & l'amour du Créateur, je ne me sentois pas encore bien disposé à renoncer à l'amour des créatures, & quelquefois j'étois diablement tenté d'aimer cette aimable personne, & de lui inspirer les mêmes sentimens pour moi, que je me sentois près d'avoir pour elle. Nous sommes seuls ici, me disois je quelquefois à moi-même; ne diroit-on pas que la Providence nous y ait fait rencontrer comme Adam & Eve, pour dissiper les ennuis l'un de l'autre? Elle est aimable, charmante; mais le fût-elle beaucoup moins, elle ne laisseroit pas d'inspirer de l'amour à l'homme le moins sensible, qui se trouveroit, comme moi, privé de tout autre objet, & sequestré du reste du monde. Sa beauté,

ſes belles qualités, & la profonde ſolitude où nous vivons tous les deux, excuſeroient les entrepriſes les plus téméraires, & les propoſitions les plus hardies. Tout m'autoriſe à l'aimer, à le lui dire, & à lui propoſer une union encore plus étroite que celle de la ſimple amitié. Qui ſait ſi elle ne m'accuſe pas elle-même de froideur? Qui ſait ſi elle ne penſe pas dans ſon ame, qu'il faut que je ſois un grand benêt de paroître inſenſible dans un lieu ſi propre au myſtere?

Mais bientôt je revenois à des ſentimens plus généreux. Quoi! diſois-je, j'aurois la lâcheté d'abuſer du malheur d'une perſonne ſi digne de tout mon reſpect? Quoi! je ſerois aſſez ſcélérat que de vouloir ſéduire la vertu même! Ne ma'-t-elle pas dit cent fois que ſes malheurs étoient une ſuite de ſes foibleſſes, & le châtiment dû à ſon crime? Qu'il n'y a de vrai bonheur que dans la pratique de la vertu? Que le trouble & l'inquiétude eſt pour celui qui fait le mal, & que rien ne l'empêcheroit d'être heureuſe, ſi elle avoit encore ſon innocence?

Ne

Ne m'a-t-elle pas dit cela cent fois ? Eſt-ce à moi de mépriſer des ſentimens que je dois adorer ? Ai-je donc moi-même renoncé à tout ſentiment d'honneur, de probité, de généroſité ? Et ſans parler de la Religion, l'honneur ſeul me défend de concevoir un projet qui peut-être ne ſerviroit qu'à me couvrir de honte & de confuſion, & à perdre une perſonne ſi digne de vivre & de vivre heureuſe.

Ces réflexions n'empêchoient pas la tentation de revenir : je la combattois de toute ma force; mais enfin, las d'être attaqué & de me défendre, je pris la réſolution d'expoſer mes plus ſecrettes penſées à Mademoiſelle Landron, perſuadé qu'elle ſeule pouvoit me guérir radicalement du trouble qui m'agitoit.

Elle m'écouta avec beaucoup de patience, & quand j'eus fini de parler, voici ce qu'elle me répondit avec une douceur & une bonté qui augmenterent encore le reſpect que j'avois déja pour elle.

Votre procédé, me dit-elle, eſt des plus honnêtes, & vous concilie tout-

à-fait ma confiance. Il ne ſe peut rien de plus généreux que votre façon de penſer & d'agir, & je paierai de la plus grande franchiſe la ſincérité que vous me témoignez en cette occaſion. Vous êtes dans un âge où les paſſions ſont violentes, & où l'on appelle amour ce qui n'eſt que libertinage. L'expérience m'a enſeigné cette diſtinction importante; mais ſoit amour, ſoit volupté, le pas n'en eſt pas moins gliſſant, & l'un & l'autre entraînent également dans le précipice. Je vous le répete encore, je ne connois pas de plus grand bonheur que celui de n'avoir rien à ſe reprocher. Le témoignage d'une bonne conſcience eſt de toutes les voluptés la plus délicieuſe & la moins traverſée; que dis-je? elle eſt inaltérable. Il eſt fâcheux pour moi de n'avoir ſenti cette vérité qu'après la perte de mon innocence, & au ſein du malheur même, rien ne m'empêche d'être heureuſe que ce triſte ſouvenir, ce remords qui me ronge. N'attendez pas que je comble la meſure, & que je me prépare de nouveaux ſupplices. Je ſuis tombée dans

le précipice, je veux tâcher d'en sortir, & non m'y enfoncer davantage. Dieu m'aime, sans doute, puisqu'il me met en situation d'expier mon crime : cette idée me console & m'empêche de finir ma honte avec ma vie. Je vous l'ai déja dit au commencement : la mort ne me fait point peur : je la regarde comme une derniere ressource, que je ne dois employer que dans le cas où je ne pourrois autrement conserver ma pudeur. Dans l'état où je suis, je ne dois exciter que votre compassion : tout autre sentiment est indigne de vous, & me réduiroit au désespoir. N'achevez pas de perdre une malheureuse qu'il semble que le Ciel ait proscrite. Je regarde Don Diégo Salinas, comme mon époux. S'il vit, je lui conserverai un cœur pur de toute affection étrangere. S'il est mort, je n'ai plus rien à esperer ni à craindre : tout me devient indifférent, & ma plus grande ambition est de vivre & de mourir dans cette solitude, ou dans quelque autre lieu que ce soit, pourvu que je vive & que je meure loin du monde,

& qu'une profonde retraite cache ma honte & mes regrets. Après cela, j'espere que, loin de songer à m'aimer & que je puisse jamais vous aimer, vous me plaindrez d'avoir une fois en ma vie écouté une passion si dangereuse, qui n'attire que des malheurs, qui trouble le repos de l'ame, & qui est un obstacle invincible au bonheur le plus parfait.

Non, Madame, non, repartis-je: je ne songerai plus à vous aimer, mais à vous admirer, & à profiter de vos sages leçons. Comptez, Mademoiselle, que rien au monde ne me fera écarter des égards que je vous dois.

Depuis ce jour-là, elle vécut avec moi avec plus de réserve, sans cesser de me témoigner de la confiance & un desir extrême de reconnoître un jour les services que je lui rendois en toute occasion, & l'empressement avec lequel je prévenois ses besoins.

Il y avoit déja six semaines que j'étois dans ce désert, lorsqu'un soir, m'étant couché de meilleure heure qu'à mon ordinaire, accablé de fatigue & de travail, j'entendis un grand

bruit de canon & de mousqueterie, à la distance d'une demi-lieue en mer. Je me levai & courus sur le rivage, pour voir ce que c'étoit; mais il me fut impossible de discerner les objets, quoiqu'il fît clair de lune; seulement il me sembloit que le bruit s'approchoit toujours davantage, & je jugeai que c'étoient deux vaisseaux qui se battoient.

Ce fracas dura jusqu'à la petite pointe du jour, qu'il se leva un vent furieux, qui probablement sépara les combattans. Vers les dix heures, le vent étant diminué, un assez gros Vaisseau s'approcha de l'Isle comme pour la reconnoître, & jetta l'ancre dans une espece de baie d'assez mauvaise tenue, vis-à-vis de ma cabane.

Je courus aussitôt avertir Mademoiselle Landron de ce qui se passoit, & prendre ses avis. Elle jugea avec beaucoup de raison que ce Vaisseau, tel que je le lui dépeignis, étoit un galion Espagnol, qui avoit été attaqué dans sa route, par quelqu'Armateur Anglois ou Hollandois, & qu'il cherchoit apparemment un lieu où il pût se rac-

commoder & faire panſer ſes bleſſés : elle ajouta, que ſans rien dire d'elle, je m'informaſſe de toutes les particularités qui pouvoient nous intéreſſer, & que cependant, elle ſe cacheroit avec ſoin, juſqu'à ce qu'elle jugeât ſur mon raport, ſi elle pouvoit ſe montrer avec ſûreté.

Conformément à ſes intentions, je repris le chemin de ma cabane : quelle fut ma ſurpriſe de la trouver pleine de bleſſés, & de voir qu'on en dreſſoit une autre avec de vieilles voiles près de celle-là pour la même raiſon.

Je m'approchai du Chirurgien, qui ſe trouva par un heureux haſard, être François de la Province de Guienne. Il fut ſurpris de me voir dans ce déſert avec un habit tout déchiré. Je lui comptai mon aventure en peu de mots, & le priai de me dire, ſi je pouvois eſpérer que leur arrivée dans cette Iſle, ſeroit l'époque de ma liberté. Pourquoi non, me dit-il, ſi vous avez dequoi payer votre paſſage juſqu'en Eſpagne ? Si vous avez peu, vous ſerez bien ou mal à proportion,

Si vous n'avez rien, vous paſſerez par charité, j'en fais mon affaire.

Charmé de la franchiſe de ce galant-homme, je lui demandai de quelle Nation étoit le navire? Il me répondit que le Capitaine & tout l'équipage étoient Bayonnois; mais que le Vaiſſeau étoit freté pour le compte des Marchands de Cadix: qu'il portoit vingt piéces de canon, ſoixante & dix hommes d'équipage, non compris les paſſagers, & une dixaine de Volontaires de la Marine; & que ſa cargaiſon conſiſtoit en cochenille, indigo, & un demi-million de piaſtres; qu'il y avoit deux jours qu'ils étoient partis de Carthagene; & que la nuit derniere ils avoient été attaqués à la hauteur de Sainte Lucie, par deux petits Armateurs de la Jamaïque, contre leſquels ils s'étoient battus toute la nuit; & qu'un grand vent d'Oueſt, qui s'étoit levé vers les trois heures après minuit, les avoit ſéparés; qu'ils avoient eu ſur leur bord cinq hommes tués, & une quinzaine de bleſſés; mais qu'il croyoit que les ennemis avoient été plus mal-

traités ; & qu'il doutoit fort qu'ils eussent pu gagner la Barbade.

Je le priai de me présenter au Capitaine. Je n'en ai pas le tems, me répondit-il ; mais voilà M. l'Aumônier, vous pouvez vous adresser à lui. Cet Aumônier étoit un Ecclésiastique d'une phisionomie prévenante, qui reçut bien mon compliment, & y répondit avec politesse. Il me fit diverses questions, auxquelles je satisfis. Il fut parler au Capitaine qui venoit de descendre à terre, & il me présenta à lui. M. Gendron, (s'est le nom du Capitaine) me fit à peu près les mêmes questions que l'Aumônier. Quand il sçut que j'avois été Flibustier, il m'en estima davantage, & m'assura qu'il me prendroit volontiers sur son bord, sans rien exiger pour mon passage.

Le voyant si bien disposé, je saisis cette occasion de lui parler de Mademoiselle Landron, dont je lui fis l'histoire en peu de mots. Il témoigna beaucoup d'impatience de la voir ; m'assurant qu'il connoissoit fort son pere, ayant fait deux ou trois voya-

ges à la Vera-Cruz, pour des affaires où il avoit bonne part.

Je courus auſſitôt apprendre cette bonne nouvelle à Mademoiſelle Landron. Elle y parut fort ſenſible, & prenant ſon enfant entre les bras, elle ſe hâta de me ſuivre vers le bord de la Mer. Le Capitaine la reçut fort bien; & elle lui confia pour plus de vingt-cinq mille écus de pierreries, que le Corſaire lui avoit laiſſées parmis ſes hardes, comme je l'ai déja dit.

Le Capitaine avoit fait faire une baraque pour lui; il ordonna qu'on en fit encore deux, l'une pour moi, & l'autre pour Mademoiſelle Landron.

Nous reſtâmes ainſi l'eſpace de ſix jours, pendant leſquels, deux bleſſés moururent, & les autres guérirent, ou du moins ſe trouverent hors de danger, & en état de ſupporter la Mer. Le dommage que l'ennemi avoit fait au corps du vaiſſeau, étoit entiérement réparé; nous avions de l'eau fraîche plus qu'il ne nous en falloit, & des vivres en quantité: de ſorte que rien ne nous arrêtant déſormais,

tout le monde fut à bord. On leva les ancres, & l'on porta ſur S. Jago. Enfin, après un mois & trois jours de navigation, nous entrâmes dans la baye de Cadix ſans aucun accident.

Mademoiſelle Landron, en débarquant dans cette Ville, vendit quelques menues pierreries, & paya ſon paſſage & le mien au Capitaine Gendron, qui nous avoit fort bien traité durant la traverſée; & elle me fit préſent de cent écus, dont je la remerciai fort, & lui ſouhaitai toute ſorte de proſpérité.

Nous apprîmes à Cadix que la paix étoit faite, & que Barcelonne étoit aſſiégé; ſur quoi Mademoiſelle Landron prit la route de Madrid, & moi celle de Barcelonne, où je ſuis arrivé depuis deux jours, n'ayant que peu d'argent & ne ſachant guere que devenir.

J'oubliois de vous dire, qu'avant ſon départ de Cadix, Mademoiſelle Landron, avoit fait baptiſer ſon enfant ſolemnellement, & qu'elle m'avoit prié pour parrein. Nous lui avons donné le nom de Diégo, qui eſt celui

de ſon pere. Il ſe portoit bien quand je ſuis parti, & ne paroiſſoit point avoir été incommodé de la Mer.

Voilà, ajouta d'Uſſai, l'hiſtoire de mes aventures depuis l'âge de douze ans. J'ai ômis bien de petites circonſtances pour abréger; mais ce que j'ai dit ſuffira pour vous prouver juſqu'à quel point j'ai été le jouet de la fortune. J'avoue que j'ai commis un grand crime en aſſaſſinant mon Précepteur, un Eccléſiaſtique qui étoit dans les Ordres Sacrés; mais vous conviendrez que j'en ai été bien puni, & qu'il ſeroit tantôt tems que le Ciel s'appaisât, ainſi que ma mere, ſi elle vit encore.

Fin de la troiſieme Partie.

LE
SOLDAT PARVENU.

TOME II. SECONDE PARTIE.

LE
SOLDAT PARVENU,
OU
MEMOIRES ET AVANTURES DE M. DE VERVAL,
DIT BELLEROSE.

PAR MONSIEUR DE M * * *

TOME SECOND,

SECONDE PARTIE.

A DRESDE,
Chez GEORGE CONRAD WALTHER.

M. DCC. LXI.

LE SOLDAT PARVENU.

QUATRIEME PARTIE.

Les aventures du Comte d'Uffai, me parurent tout-à-fait singulieres. J'admirai qu'un jeune homme de condition eût essuyé tant de revers & de fatigues, & se fût jetté dans la plus grande misere par sa faute, par une étourderie & une violence à peine concevable dans un enfant de douze ans. L'état où je le voyois me faisoit pitié : sa candeur, sa sincérité m'intéressoient à son sort.

Monsieur, lui dis je, il est encore tems de redresser la fausse démarche que je vous ai fait faire. Je m'en vais

plois les plus diſtingués ne ſont que très rarement la récompenſe de la vertu. Je ne me trouve donc pas moins noble pour être ſimple Soldat ; & ſi je ſavois faire quelqu'autre choſe, je le ferois plutôt que d'être à charge à perſonne, & de traîner une vie oiſive & fainéante. Mais je ne ſais rien, & voilà mon plus fort argument.

Des ſentimens comme ceux-là, étoient trop conformes aux miens, pour que je ne les approuvaſſe pas. J'inſtalai M. d'Uſſai à ma place, & pris la liberté de le recommander au Vicomte de la Verne, comme un jeune homme de mérite qu'une ſuite de malheurs réduiſoit à ſe faire Soldat.

Deux jours après je partis avec des lettres de recommendation pour le Comte de Tyndale, fils du Maréchal de Berwik, que ſon pere avoit dépêché à Madrid, pour préſenter au Roi les drapeaux pris ſur les Barcelonnois.

Quelque diligence que ce Seigneur fît, je fus aſſez heureux pour le joindre à Calatajud. Je lui préſentai les

lettres que le Comte de Dillon m'avoit données pour lui. Il me reçut fort bien,& me permit de l'accompagner à Madrid.

Nous traversâmes avec beaucoup de difficulté cette chaîne de montagnes qui ſépare la nouvelle Caſtille de l'Arragon. En général, on voyage déſagréablement en Eſpagne. Outre qu'on n'y a point l'uſage des poſtes, les chemins y ſont ſi mal entretenus & ſi déteſtables, qu'on n'avance qu'avec beaucoup de peine & de lenteur. Ajoutez à cela que les auberges y ſont à l'avenant des chemins. On n'y trouve jamais rien à manger, & à peine vous fournit-on une table éclopée, & quelques bancelles pour vous aſſeoir : du reſte point de lit : & il faut que vous alliez vous-même acheter tout ce qui vous eſt néceſſaire. Sur ce pied-là, on peut croire que j'étois fort impatient d'arriver à Madrid ; car pour être à la ſuite de M. le Comte de Tyndale, je n'en étois pas mieux, & je puis dire que, quoique j'euſſe le gouſſet bien garni, je n'ai jamais fait plus maigr chere.

Enfin, nous arrivâmes dans la Capitale de la Monarchie Espagnole, qui me parut une grande & belle Ville, mais fort sale. M. le Comte fut loger chez le Marquis de Montemar ; & pour moi, je fus adressé à un Tailleur de la Reine, François de nation, qui occupoit une assez jolie maison, dans la rue nommée *Calle d'Atocha*, l'une des plus belles de Madrid.

Ce Tailleur se nommoit Simon, & faisoit sonner bien haut son titre de *Sartore de la Reyna*. Il étoit Normand & s'affichoit pour protecteur de tous les François qui venoient à Madrid. On m'avoit dit qu'il louoit des chambres garnies à la maniere de Paris. Je lui témoignai que je souhaiterois loger chez lui ; mais il me répondit si froidement que je crus m'être trompé. N'êtes-vous pas, lui dis-je, maître Simon, Tailleur de la Reine ? A vous servir. Je ne me trompe donc pas, repris-je : on m'a assuré que vous aviez des chambres à louer. Cela est vrai, me répondit il ; mais je les crois un peu trop cheres pour vous. Je compris sa pensée ; & je de-

vinai, que me voyant ſans Domeſtique, & avec une petite valiſe que je portois moi-même ſous le bras, il n'eſpéroit pas faire grand profit avec moi.

Cette idée me choqua. Voyons donc, repartis-je, en tirant bruſquement une bourſe dont l'embonpoint lui fit ouvrir de grands yeux, voyons ſi nous avons dequoi vous payer le loyer d'avance. Eh! bon Dieu, dit-il, mon cher Monſieur, ce n'eſt pas dequoi il s'agit. Toute ma maiſon eſt à votre ſervice. Venez, j'aime ma nation, & votre phiſionomie m'a charmé dès que je vous ai vu. J'aimerois mieux me retirer au grenier, que de ſouffrir que vous logiez ailleurs que chez moi; mais Dieu merci, nous avons aſſez de place. Allons, Franciſca, montrez la chambre verte à Monſieur.

Cette Franciſca étoit la Servante de M. Simon, & en même-tems la Gouvernante d'une fille unique que le bon homme avoit, comme je le dirai en ſon lieu.

La chambre verte me plut, elle

étoit assez proprement meublée, & accompagnée d'une jolie alcove avec un bon lit à l'Espagnole.

Je demandai à M. Simon combien il souhaitoit de loyer pour ce petit appartement. Il commença par m'en faire une description aussi détaillée que si je ne l'eusse pas vu de mes propres yeux. Enfin, il m'en demanda un prix excessif, en me protestant toujours qu'il aimoit sa nation, & qu'il se contentoit de peu en faveur de ma phisionomie.

Je faillis à le traiter comme il méritoit, nonobstant son titre. Mais je pris le parti de dissimuler. Je marchandai, & enfin nous convînmes d'un prix assez honnête. Je fis plus; car je me mis tout à fait en pension chez lui, afin de n'avoir pas l'embarras de sortir pour aller chercher à dîner.

Je me mis d'abord un peu en équipage, & je fus faire ma cour au Prince de Popoli, au Marquis de Montemar & au Comte de Fuensalida, à qui le Comte de Tyndale avoit eu la bonté de me recommander.

Tous ces Seigneurs me promirent de me procurer de l'emploi ; cependant je fus plus de ſix mois à battre le pavé de Madrid, ſans rien obtenir. Il eſt vrai que je refuſai une place de Garde du Corps du Roi, que M. de Buſca m'offrit. Ce M. de Buſca étoit Major des Gardes-du Corps du Roi Louis le Grand, & Philippe V. l'avoit demandé & obtenu pour lui former une garde à cheval ſur le même pied que les Gardes-du-Corps de France. C'étoit un excellent Officier, qui s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion.

J'avois des vues toutes différentes. J'avois été témoin de l'ignorance des Eſpagnols en fait de génie & d'artillerie, & j'avois lieu de croire que je me pouſſerois plutôt comme Ingénieur que comme Garde-du-Corps. Mais je voyois bien auſſi que dans un pays où la lenteur & la gravité paſſent pour des vertus, il falloit s'armer de patience.

Enfin, après ſix mois d'attente, le Prince de Popoli eut la bonté de me remettre un brevet de Capitaine Ingénieur, avec cinq cens écus d'ap-

pointement, & ordre de retourner à Barcelonne, pour y reſter juſqu'à ce qu'il plût à Sa Majeſté de m'employer ailleurs.

Deux jours après cet heureux événement, je reçus une lettre de ma ſœur, dont je rapporterai le contenu après que j'aurai fait part au Lecteur de deux aventures conſidérables que j'eus pendant mon ſéjour à Madrid.

Je me promenois un ſoir au *Prado viejo*, près du *Buen Retiro*, lorſqu'une femme, qui marchoit un peu avant moi, me dit en ſe retournant, *Adelenta Vueſtra Merced; no es mas lexos de aqui*. C'eſt-à-dire, avancez, Monſieur, nous n'avons plus que fort peu de chemin à faire. Je ſuivis cette femme ſans lui répondre. J'avois lu que Madrid étoit une Ville féconde en aventures amoureuſes : que les Dames y étoient auſſi galantes que les maris jaloux. L'un ne va guere ſans l'autre, & l'on remarque que dans les pays chauds, la galanterie & la jalouſie ſont le caractere dominant des deux ſexes. Les femmes y ont plus de tempérament; & les maris y ſont moins commodes;

que dans les pays froids, où ils n'ont pas les mêmes inconvéniens à craindre.

Quoi qu'il en ſoit, je n'eus pas fait deux cens pas que la bonne Dame tira une petite clef de ſa poche, & ouvrit une porte où elle me preſſa d'entrer. Je balançai un moment; mais l'idée d'une bonne fortune, idée toujours flatteuſe pour un jeune homme, m'entraîna. Je paſſai, non pas de plein ſaut, mais comme un homme qui craint de faire une fauſſe démarche; d'abord je paſſai la tête, & regardai à droite & à gauche, enſuite les épaules, & enfin tout le corps. Auſſitôt la porte fut fermée ſur moi, & je ne vis plus ma conductrice. Après un moment de réflexion, il me parut que j'étois trop avancé pour reculer; & naturellement peu ſuſceptible de crainte, j'avançai dans ce lieu, qui me parut le jardin de quelqu'un de diſtinction, autant que j'en pouvois juger à travers l'obſcurité.

J'enfilai une longue allée, au bout de laquelle j'apperçus un petit pavillon. Je m'en approchai, & regardant à travers les fentes des contrevents,

qui étoient fermés, je vis un ambigu servi sur une table très proprement couverte; mais ce fut tout ce que je pus découvrir. J'entendois bien parler, mais c'étoit si bas que je ne pouvois rien comprendre. Il me sembloit seulement que c'étoit des voix de femmes. Enfin, je vins à la porte du pavillon où je heurtai tout doucement, & aussitôt elle s'ouvrit, & quelqu'un me prenant par le bras, me tira en dedans, en me disant, que je me faisois bien attendre. Je regardai la personne qui me parloit, & je vis que c'étoit une Moresque, que je jugeai appartenir à deux Dames que j'apperçus sur un canapé, dans un négligé des plus lestés.

Je saluai ces deux Dames, & leur fis un compliment en aussi bon Espagnol qu'il me fut possible.

Elles se regarderent d'abord avec étonnement, comme si elles avoient voulu se demander l'une à l'autre: qui est cet homme-là? Enfin, l'une des deux fit un grand éclat de rire, tandis que l'autre m'examinant depuis les pieds jusqu'à la tête, s'écria,

Por cierto

Por cierto, es lindo Moço! Ce qui ſignifie ; en vérité il eſt beau garçon !

Ces paroles augmenterent conſidérablement ma hardieſſe naturelle. Je m'approchai de la Dame qui venoit de les prononcer, & imitant la galanterie Caſtillane, je mis un genouil à terre, & lui baiſai reſpectueuſement la main, en lui diſant : *En verdad, no ay en el mundo mas dichado hombre que yo, por que tengo la dicha de acercar me a dos tan hermoſas Damas.*

Ce compliment, qui ſignifie : en vérité, je ſuis le plus heureux homme du monde, puiſque j'ai le bonheur d'approcher de deux ſi belles Dames, leur plut. Celle, à qui je venois de parler, jugeant à mon accent, à ma mine & à mes habits, que j'étois François, me répondit : *Señor Francez, eſtais muy cortez, y habla vueſtra merced muy bueno Caſtellano. Pero ſentamos nos à la menſa.* C'eſt-à dire, Monſieur le François, vous êtes bien poli, & vous parlez bon Eſpagnol ; mais mettons-nous à table.

En achevant ces mots, elle ſe leva, & ſe mit à table, ainſi que ſa compagne qui rioit toujours de tout ſon cœur. L'une s'aſſit au haut-bout, l'autre au bas-bout, & je me mis entre elles deux.

Ces Dames étoient à peu près du même âge, c'eſt-à-dire, de vingt-cinq à vingt-ſix ans. Elles étoient toutes deux fort jolies, excepté que l'une avoit la peau un peu brode; mais à cela près, elle étoit charmante, faite au tour : c'étoit celle qui avoit tant ri. L'autre avoit la peau d'une blancheur éblouiſſante, & tous les traits fort beaux; mais elle étoit un peu ragotte, & avoit plus d'embonpoint que les Eſpagnoles n'en ont d'ordinaire. Comme je n'ai jamais ſu leur nom, je les diſtinguerai par les épithetes de grande & de petite. La premiere étoit plus vive, avoit plus d'enjouement, & peut-être plus d'eſprit. L'autre étoit plus poſée, & paroiſſoit avoir plus de délicateſſe, plus d'uſage du monde, & même plus de jugement. Elles ne laiſſoient pourtant pas de ſympathiſer par un goût égal pour le plaiſir.

La petite, observant que j'avois l'air un peu embarrassé & défiant, me parla en ces termes: nous sommes deux amies intimes, Madame & moi, & n'avons rien de secret l'une pour l'autre. Mariées depuis une dixaine d'années à des hommes jaloux & maussades, riches à la vérité, mais d'une défiance outrée, nous passons avec eux des jours tristes & désagréables. Obligés de s'absenter deux fois par an pour leurs affaires domestiques, ils prennent en partant des précautions que nous savons tromper: & nous profitons de leur absence pour nous divertir.

Dans cette vue nous avons loué ce jardin du propriétaire, ou plûtôt nous l'avons fait louer par cette femme qui vous a mené ici. Elle nous a prêté son nom. Nous y passons toutes les soirées des Lundis & des Samedis du Printems & de l'Automne; mais nous n'osons y venir en Eté, parceque nos maris sont de retour dès la mi-May, & passent tout l'Eté & l'Hyver à Madrid.

Persuadées que le plaisir entre per-

ſonnes du même ſexe eſt inſipide, nous avons admis un Cavalier dans notre ſociété. Il étoit étranger comme vous; & avant que de partager nos plaiſirs avec lui, nous lui fîmes jurer que jamais il ne chercheroit à nous connoître, qu'il ne s'informeroit jamais ni de nos noms, ni de notre demeure, & qu'il ſeroit ſur toutes choſes d'une diſcrétion à l'épreuve de la curioſité de l'amour-propre. Il le jura & nous tint parole. Notre commerce a duré plus de ſix ans ſur ce pied-là, & n'a été interrompu par aucun accident. Tous les Lundis & les Samedis à neuf heures du ſoir, il ſe rendoit à la porte du jardin qu'on lui ouvroit à un certain ſignal; & avant que de nous ſéparer, nous convenions toujours d'un nouveau ſignal pour l'entrevue ſuivante. Afin d'éviter tout ſujet de jalouſie & de diviſion entre ma compagne & moi, nous nous étions arrangées de maniere, que chacune avoit ſa ſemaine; c'eſt-à dire, que l'une de nous ſe rendoit ici alternativement.

Il y a environ un an que ce Gen-

tilhomme a disparu ; & enfin nous avons résolu de lui donner un successeur aux mêmes conditions. La Duegne, que nous avons chargée de ce choix, a parfaitement bien réussi, & n'auroit jamais pu en faire un qui fût plus à mon goût ; *en efeto, no igualava à mis ojos la persona del otro Cavallero à la sobrada hermosura y gracia de vuestra merced :* ce qui signifie : que la figure de mon prédécesseur n'égaloit pas à ses yeux la beauté & la bonne grace de la mienne.

Je répondis à ce compliment, le plus galamment qu'il me fut possible, & leur témoignai à toutes deux que j'étois prêt à jurer l'observance des conditions qu'elles voudroient m'imposer, trop heureux de pouvoir jouir des bonnes graces de deux si aimables Dames. Je leur protestai donc par tout ce qu'il y avoit de plus sacré, que jamais je ne m'informerois ni de leur nom, ni de leur demeure, & qu'à tous égards je serois d'une discrétion & d'une circonspection dont elles auroient lieu d'être satisfaites.

Cela étant, dit la petite, revenez Lundi à neuf heures à la porte du jardin, & vous direz trois fois à demi-voix, *Abrid, yo ſoy el gato.* Auſſi-tôt la Moreſque, qui vous entendra, ouvrira la porte.

Cependant nous achevâmes de ſouper : après quoi nous fîmes une petite promenade au jardin où il ne fut queſtion que de la pluie & du beau temps. Enfin nous rentrâmes dans le pavillon, où l'on nous préſenta la limonnade ; en même-tems la grande Dame prit une guitarre, dont elle joua un air fort tendre, qu'elle accompagna de ſa voix qui me parut parfaitement belle.

Minuit ayant ſonné, les deux Dames ſe retirerent, ſans vouloir que je leur donnaſſe la main. Je pris congé d'elles & m'en allai de mon côté, non ſans impatience de voir arriver le Lundi. Je me couchai ; mais je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avois l'eſprit rempli de mon aventure. Quelquefois il me venoit des ſoupçons qui m'inquiétoient. Qui ſait, me diſois-je à moi-même, ſi

ces deux femmes ne sont pas de celles qui font trafic de leurs charmes, & qui cherchent des dupes ? Il est vrai qu'elles ont l'air de personnes de condition : mais il ne faut pas se fier à l'apparence. Après tout, qu'est-ce que je risque ? il n'y a qu'à aller bride en main, & les mettre à épreuve. Il n'est pas impossible que deux femmes de condition soient d'accord pour se divertir. Elles ont cela de commun qu'elles sont malheureuses dans leur ménage : elles peuvent bien s'entendre sur le dessein & les moyens de se procurer quelques douceurs, qui les dédommagent des chagrins domestiques.

La chose me parut plus que vraisemblable, quand je vins à faire réflexion sur le tempéramment des Habitans du pays, sur les qualités du climat & sur la facilité qu'il y a dans une Ville comme Madrid, de satisfaire & de cacher certains petits écarts. De-là je conclus que je ne risquois rien à me trouver au rendez-vous.

Enfin le jour & l'heure arrivent.

Je pars ; & pour plus de précaution, je me munis de deux piſtolets de poche chargés à double charge, & je pars à l'entrée de la nuit.

Je traverſe le *Prado Viejo* : & après avoir fait à peu près autant de chemin que la premiere fois, j'examine ſi je reconnoitrois la porte du jardin en queſtion ; mais quoique je l'euſſe bien remarquée, j'étois dans le doute, parceque je voyois pluſieurs jardins qui ſe reſſembloient. Enfin, je m'approche de celui qui me parut être le même que je cherchois. J'approche mon nez de la porte, je dis à demi voix, *Abrid, yo ſoy el gato* : mais perſonne n'ouvre. Je prononce les mêmes paroles un peu plus haut : point de nouvelles. Je hauſſe encore davantage la voix : tout auſſi inutilement. J'étois au déſeſpoir ; & craignant quelque qui-pro-quo funeſte, j'allois me retirer, lorſque la Duegne de la premiere fois s'approcha de moi, & me tirant par la manche : *Venga Vueſtra Merced con migo ; yo conduxere mejor uſted* ; c'eſt à-dire : venez avec moi, je vous menerai mieux.

En effet elle me mena à une porte où je n'eus pas plutôt prononcé trois fois les paroles en queſtion, que la porte fut ouverte; & je ſus bon gré à la Dame qui m'attendoit d'avoir eu la précaution de poſter ſa Duegne ſur mes traces. Sans elle je m'en ſerois à coup ſûr retourné, & j'aurois manqué la plus délicieuſe nuit que j'aie paſſée de ma vie. On me diſpenſera d'en faire le détail. Ces ſortes de tableaux ne plaiſent pas à tout le monde; & je ſuis maintenant dans un âge à ne devoir me rappeller les folies de ma jeuneſſe, que pour les déplorer, & en gémir devant Dieu qui m'a fait tant de grace, & envers qui j'ai été ſi ingrat.

Ce commerce ne dura que quinze jours: il fut interrompu par une aventure bizarre.

Le Cavalier, qui m'avoit précédé dans la bonne fortune dont j'étois en poſſeſſion, revint à Madrid après une année d'abſence. Comme il ſavoit que c'étoit la ſaiſon où nos deux Dames paſſoient deux ſoirs de la ſemaine au jardin, il ſe rendit à la porte avant

moi : mais comme il ne ſavoit pas le mot du guet, il n'eſpéroit pas de pouvoir ſe la faire ouvrir. Cependant il s'aviſa, à tout hazard, de prononcer un des anciens mots du guet qu'elles lui avoient donné autrefois; & ce mot là, qui étoit *Tengo el coraçon tierno*, ſe trouva préciſément le même que celui que j'avois reçu pour ce jour-là, & écrit ſur mes tablettes; car je ne manquois jamais à cette précaution, de peur d'oublier dans quatre ou cinq jours ce mot important.

A la faveur de cet heureux hazard, le Cavalier en queſtion entra; & l'on peut s'imaginer aiſément quel fut l'étonnement de la Dame, de voir un homme qu'elle croyoit ne revoir jamais. Elle le reçut froidement, & j'oſe dire que j'avois quelque part à cet accueil, ſi j'en dois croire encore ce qu'elles m'avoient dit cent fois, que mon prédéceſſeur m'étoit inférieur à tout égard.

Mais quoi qu'il en ſoit, celui-ci ſe plaignit de la froideur avec laquelle on le recevoit. La Dame étoit de trop

mauvaiſe humeur pour le ménager. Elle lui dit effrontément qu'elle ne le connoiſſoit point, & qu'elle le trouvoit bien hardi de ſe gliſſer furtivement dans un lieu où il n'étoit, ni attendu, ni deſiré, ni même connu. Ces paroles furent un coup de foudre pour notre homme ; & comme il étoit violent & emporté, il éclata en menaces, & pouſſa enfin l'inſolence juſqu'à caſſer les glaces du ſallon & quelques figures de porcelaine qui étoient ſur la cheminée.

Il en étoit-là, lorſque j'arrivai à la porte du jardin. Je fus ſurpris de la voir s'ouvrir avant que j'euſſe prononcé le mot du guet ; mais je fus bien plus étonné, quand je vis la Moreſque toute éperdue, qui me diſoit : *Señor, Señor, ſomos todos perdidos :* Monſieur, Monſieur, nous ſommes tous perdus. Le ton & les paroles de cette créature, me firent juger qu'il étoit arrivé quelques fâcheux contre-tems. Je la priai de me dire dequoi il s'agiſſoit. Elle eut bien de la peine à articuler quelques paroles ; & tout ce que je pus comprendre,

c'étoit qu'on aſſaſſinoit ſa maîtreſſe.
La frayeur lui rendoit la voix ſi rauque & ſi entrecoupée, que ce fut tout ce que j'en pus tirer. Mais ce peu de mots me ſuffiſoit pour me faire voler au ſecours de cette Dame. J'imaginois que quelque voleur s'étoit introduit furtivement dans le jardin ; & j'étois bien réſolu de lui faire un mauvais parti. J'avois toujours mes deux piſtolets de poche bien chargés, & j'avois ſoin de les amorcer de frais toutes les fois que je devois venir au rendez-vous.

J'entre dans le ſallon, le piſtolet à la main. J'entendis deux perſonnes qui ſe querelloient. C'étoit le Cavalier & la Dame. Celui-là traitoit celle-ci d'infidelle & de perfide ; & celle-ci le traitoit d'inſolent & de téméraire.

Ces épithetes me firent juger que je m'étois trompé, & que cet homme n'étoit point un voleur, mais que c'étoit un rival malheureux, & cela lui ſauva la vie pour cette fois. Toutefois, à la vue du déſordre qu'il avoit fait, la bile me monta à la tête, & lui appuyant le piſtolet ſur la poitrine,

je lui commandai de demander pardon de ſes excès à la Dame qu'il venoit d'inſulter ſi groſſierement, le menaçant de lui mettre la bourre dans le ventre, s'il ne lui donnoit cette ſatisfaction. Il en fit d'abord quelque difficulté ; mais il s'y détermina, lorſque l'ayant fortement ſecoué par le bras, il comprit que j'étois homme à le mettre à genouil malgré lui. Il prit donc le parti de ſe ſoumettre ; & feignant d'être véritablement honteux de ſes extravagances, il demanda pardon à la Dame avec une apparence de ſincérité dont je fus la dupe, & qui m'engagea à le prendre avec lui ſur un ton plus doux. Je lui propoſai un accommodement. Croyez-moi, lui dis-je, renouez avec ces Dames, & choiſiſſez à laquelle vous voulez faire la cour. Je conſens que vous l'ayiez pour vous ſeul, & de me borner à l'autre. Il parut approuver cet arrangement, & promit de ſe mieux conduire à l'avenir. Nous convînmes même que la ſemaine ſuivante ſeroit pour lui.

Après cet accord, il ſe retira, & je

restai jusqu'à deux heures du matin. Alors je pris congé de la Dame & m'en allai ; mais à peine je mettois le pied sur le seuil de la porte du jardin, que trois épées nues fondirent sur moi, & m'auroient percé, si j'avois fait un pas de plus en avant. Je n'eus que le tems de me rejetter dans le jardin, de pousser la porte sur moi, & de la verrouiller.

La Moresque, qui m'avoit ouvert, s'étoit enfuie à la vue des épées ; & sa maîtresse étoit sortie avec elle par une porte dérobée, dont elles avoient emporté la clef : de sorte que je me trouvois seul dans le jardin, sans pouvoir en sortir que par la porte où étoient mes assassins.

Je balançai si je n'irois pas les braver le pistolet à la main. Mais le plus sûr me parut de rester dans le jardin, & d'y attendre le jour qui ne pouvoit plus guére tarder.

A six heures je sortis du pavillon, où je m'étois retiré ; je fus ouvrir la porte du jardin, & n'ayant trouvé personne, je la fermai & jettai la clef par-dessus les murailles, près de la porte.

Je ſortis tranquillement, ayant mon épée ſous le bras, & regardant à droite & à gauche, s'il n'y avoit pas quelque embuſcade; effectivement je vis deux hommes qui venoient à moi du bout de la prairie, & j'en apperçus un autre qui faiſoit un détour pour me prendre par derriere & m'envelopper. Je mis l'épée à la main, & courant à celui qui étoit le plus près de moi, je le fis reculer plus de vingt pas. Cependant les deux autres commençoient à me ſerrer de près. Je leur épargnai une partie du chemin, & allant à eux l'épée dans une main & le piſtolet dans l'autre. *Vellacos*, leur dis-je, vous n'aurez pas ſi bon marché de moi, que vous penſez. Je reconnus, en m'approchant, mon prétendu rival. Il paroiſſoit le plus animé. Pour les autres, ils s'enfuirent à la vue des armes à feu; & leur chef, ſe voyant abandonné, ne tarda pas à les ſuivre.

Je fus charmé d'en être délivré à ſi peu de fais, & je pris une ferme réſolution de ne plus retourner dans le jardin en queſtion. Je fus exact à tenir parole, & depuis ce tems-là, je n'en-

tendis plus parler de ces deux amies ; mais quant à mon rival, il ne renonça pas au plaisir de se vanger, & il le paya cher, comme on le verra dans la suite.

Je reviens aux nouvelles que je reçus de ma sœur, presqu'en même-tems que j'eus obtenu le brevet de Capitaine & d'ingénieur Ordinaire de Sa Majesté Catholique. Elle me mandoit que M. de Salincourt le pere étoit mort. Qu'ayant jugé qu'il n'en reviendroit pas, il avoit déclaré que j'étois innocent de l'assassinat de Madame de Verval, ci-devant Marquise de Crémy. Que le coupable étoit un Peintre nommé Alain, qui furieux contre moi de me voir marié à une personne sur qui il prétendoit avoir des droits, avoit voulu se venger en m'assassinant, mais que malheureusement il s'étoit trompé & avoit assassiné mon épouse. Que cet homme, au moyen des fausses clefs qu'il avoit conservées, avoit pu entrer par toute la maison, & refermer sans difficulté. Qu'après cette horrible action, il étoit venu à lui Salincourt, & lui avoit tout

conté : que là-deſſus il avoit formé le deſſein de me perdre en faiſant tomber les ſoupçons ſur moi, & que pour cet effet, il avoit favoriſé l'évaſion du Peintre : que ce qu'il diſoit, étoit la pure vérité, & qu'il ſouhaitoit que je fuſſe juſtifié, comme il prioit Dieu de lui pardonner la perſécution qu'il m'avoit ſuſcitée.

Ma ſœur ajoutoit qu'on cherchoit actuellement le Peintre, & que tout le monde me conſeilloit de venir inceſſamment à Paris pour y demander la réviſion de mon procès ; qu'au reſte je n'avois rien à craindre, puiſque la déclaration de M. de Salincourt me mettoit à couvert de toute préſomption, & me juſtifioit aſſez de celles que ma fuite pouvoit avoir autoriſées.

Madame de Malzonvillers m'écrivit ſur le même ton, & m'envoya le ſentiment d'un habile Avocat ſur la queſtion, ſi je pouvois revenir en France avec ſûreté après la Sentence rendue ſur la contumace. Mais ce qui me détermina le plus à faire cette démarche, fut un ſauf-conduit que j'ob-

tins, & la nouvelle que le Peintre avoit été pris dans un couvent où M. de Salincourt l'avoit recommandé au Supérieur, en attendant qu'il pût trouver une occaſion de paſſer en Italie. Heureuſement une fiévre opiniâtre, qui ſurvint à ce ſcélérat, le retint plus long-tems qu'il n'auroit fallu pour ſon ſalut; & dans ces entrefaites, M. de Salincourt vint à mourir, & quoiqu'il refusât de découvrir le lieu de la retraite du Peintre, qu'on préſumoit qu'il ſavoit, il en dit aſſez pour mettre la Juſtice ſur les voies.

Les choſes étant ainſi, je crus devoir ſolliciter un congé du Roi Catholique pour me rendre en France, & travailler à ma juſtification & à la punition de l'aſſaſſin d'une épouſe à qui je devois tout ce que j'étois.

J'obtins aiſément un congé de ſix mois, à condition toutefois qu'auparavant j'irois à Barcelonne me préſenter au Gouverneur de cette place, & me faire inſtaler dans l'exercice de mon emploi.

Après avoir exécuté cet ordre, je

partis pour Paris, où j'arrivai à la fin de l'année 1715, peu après la mort du Roi Louis le Grand, de glorieuse mémoire.

Je débutai par une Requête en cassation de l'Arrêt du Présidial de Beauvais, & demandai d'être admis à prouver mon innocence. Mon Avocat représenta que ma fuite n'étoit qu'un mouvement naturel à un accusé, qui craint non pas la justice, mais la prévention, mais l'erreur des Juges, & le crédit d'un persécuteur intéressé à ma perte. Pour ne pas ennuyer le lecteur par le détail d'un procès qui fut assez long, puisqu'il dura neuf semaines, je dirai en peu de mots, que je fus pleinement justifié, que j'obtins main-levée des biens à moi légués par feue mon Epouse, & que le Peintre fût roué en place de Grève.

Cet Arrêt, qui ne pouvoit guére m'être ni plus ni moins favorable, effaça tout d'un coup les mauvaises impressions que pouvoit avoir données l'Arrêt produit par ma contumace; & je me trouvai en même-tems justifié,

& riche de plus de cent cinquante mille livres.

Un changement de fortune si peu attendu, ne changea rien à ma façon de vivre; toujours simple, mais propre sur moi; méprisant les ajustemens, quoique dans un âge où l'esprit est aisément séduit par la parure.

Je ne pris qu'un seul Domestique, que je choisis brave, fidele & adroit. Je continuai à marcher à pied dans toutes les rues de Paris, & tout au plus j'allois quelquefois en fiacre quand il faisoit trop mauvais.

Madame Cottiby étoit à Paris depuis environ un an. Je fréquentois beaucoup chez elle, sous prétexte de voir ma sœur, qui n'étoit plus chez cette Dame que sur le pied de Demoiselle de compagnie : mais j'avois un motif plus particulier; c'est que je me sentois pour cette Dame une inclination très forte, que je commençois à laisser appercevoir depuis le changement avantageux arrivé à mes affaires.

Ma sœur fut la premiere à pénétrer

mes ſentimens. Un jour qu'elle m'en demandoit l'aveu avec inſtance, je ne pus lui en faire plus long-tems myſtere. Eh! bien, me dit-elle, votre ſincérité mérite que je vous faſſe auſſi une confidence. Dès votre premier voyage à Paris, je m'apperçus que votre figure, votre caractere & votre eſprit, avoient fait impreſſion ſur le cœur de Madame Cottiby; elle me parloit ſouvent de vous. Ce jeune homme, me diſoit-elle, fera fortune un jour. Il n'eſt pas poſſible qu'avec autant de courage & d'intelligence qu'il en a, il ne ſe pouſſe dans l'état qu'il a embraſſé; mais je ſerois encore plus trompée, ſi ſa figure ne lui procuroit un jour quelque parti avantageux. Il eſt vrai qu'en France, on regarde beaucoup à la naiſſance & au rang; mais en Angleterre, ma prédiction ſeroit infaillible. C'eſt-là qu'on fait gloire de ſatisfaire ſon goût ſans aucun égard pour les préjugés communs, pour les uſages reçus, & pour la pratique générale.

Ces diſcours, & pluſieurs autres ſemblables qu'elle me tenoit ſouvent

ſur votre ſujet, m'avoient donné des ſoupçons dont je voulois vous faire part lors de votre querelle avec Villebrais, qui m'empêcha de m'expliquer avec vous. J'aurois pu le faire à Toulouſe, lorſque je vous y vis ; mais il ne me parut pas que les circonſtances fuſſent propres à vous rendre cette confidence utile, & je ne voulus point augmenter vos chagrins par l'impoſſibilité où vous étiez de profiter d'une pareille découverte.

Voilà, ajouta-t-elle, les véritables motifs du myſtere que je vous ai fait juſqu'ici des ſentimens que Madame Cottiby m'a paru avoir pour vous. Aujourd'hui que toutes ces raiſons n'ont pas lieu, & que cette confidence peut vous être utile, je vous la fais volontiers, & je finis par vous dire que je crois que vous avez beaucoup de part au changement que cette Dame a mis dans ſon plan, qui étoit de ſe retirer dans un Couvent. Maintenant je vous avertis qu'avec le penchant qu'elle a pour vous, vous n'aurez pas de peine à lui plaire ; mais pour jouer à jeu ſûr, je n'ai qu'un

avis à vous donner : c'eſt de ne la contredire ſur rien, & de faire tout ce qu'elle voudra, quelque fantaiſie qu'elle ait. Par-là vous pouvez compter que vous gagnerez ſes bonnes graces à un point qu'il n'y a pas d'homme au monde qu'elle vous préférât, à moins qu'il ne fût la complaiſance même.

Cet avis me fut ſi utile, & je le ſuivis ſi exactement, que je m'apperçus à vue d'œil que je faiſois de grands progrès dans les bonnes graces de l'objet de ma tendreſſe. C'eſt dommage, me diſoit-elle quelquefois en me fixant tendrement, que je ſois ſi âgée, ou que vous ſoyez ſi jeune.

Quoi, Madame, lui répondois-je : appellez vous âgée une perſonne comme vous ? On n'eſt pas âgée à vingt-cinq ou vingt-ſix ans : & quant à moi, je me corrige tous les jours du défaut d'être trop jeune.

Enfin je vins à bout de vaincre toutes les difficultés qui pouvoient arrêter Madame Cottiby. Nous convinmes que je demanderois une prolongation de congé pour une année entiére, &

que pendant ce tems-là nous diſpoſerions toutes choſes pour notre mariage : que je commençerois par écrire à Meſſieurs Okirn, freres de Madame de Cottiby, pour les preſſentir ſur cette affaire. L'un de ces Meſſieurs étoit actuellement Capitaine de Grenadiers dans le Régiment d'Obrien, & l'autre étoit Enſeigne d'un des vaiſſeaux du Roi à Rochefort. Mes lettres à ces Meſſieurs furent des plus civiles; mais je n'eus pas ſujet d'être content de leurs réponſes, qui ſembloient avoir été faites de concert. Ils me marquoient qu'ils ne ſouffriroient jamais que leur ſœur ſe mariât à un homme condamné deux fois à la mort, que je pouvois compter que ce mariage ſeroit la fin de mes aventures : & que ſi j'avois échappé au glaive de la juſtice, je n'échapperois pas à leur épée.

Je trouvai ce ſtyle ſi miſérable, que peu s'en fallut que je ne leur témoignaſſe le mépris qu'il m'inſpiroit pour leur perſonne. Je pris néanmoins le parti de diſſimuler & de les ramener à des idées plus raiſonnables. Dans

cette

cette vue je leur écrivis, qu'à la vérité j'avois été accusé & condamné : mais que je ne croyois pas en être moins galant-homme, puisqu'il y avoit une différence infinie entre accusé & convaincu, entre condamné & coupable : que tout le monde savoit que dans la premiere affaire que j'avois eue, je n'avois fait que défendre ma vie, attaquée si indignement, que mon ennemi en avoit été chassé du corps où il avoit l'honneur de servir : preuve que les Officiers de cet illustre corps ne croyoient pas qu'il eût agi à mon égard avec quelque espece de raison, & qu'il eût suivi les voies de l'honneur : que dans la seconde affaire, où il étoit question de la mort de mon épouse, le Public n'ignoroit point que j'avois été la victime du crédit d'un persécuteur intéressé à ma perte ; que son repentir, l'Arrêt du Parlement, la main-levée des biens à moi légués par feu mon épouse, & les dommages & intérêts que la Cour m'avoit accordés sur les biens de mon persécuteur, étoient des monumens incontestables de mon innocen-

ce : que, si ces preuves ne suffisoient pas, j'étois prêt d'en donner telle autre qu'on souhaiteroit ; & qu'au surplus je ne craignois personne & encore moins ceux qui me menaçoient : que les menaces, loin de m'intimider & de me détourner d'un dessein, ne faisoient que m'encourager & me rendre plus opiniâtre : que la reconnoissance & le respect que je devois à Madame leur sœur, me feroit toujours éviter tout ce qui pourroit leur déplaire, & rechercher leur amitié : mais que ce respect & cette reconnoissance avoient leurs bornes, au-delà desquelles je ne connoissois plus qui que ce fût.

Ces Messieurs ne jugerent pas à propos de répondre à cette lettre ; & je crus qu'ils avoient honte de leur procédé. J'aurois bien voulu cacher ce petit démêlé à Madame Cottiby, mais il ne me fut pas possible, & il fallut lui montrer la réponse que ces Messieurs avoient faite à ma lettre. Elle en fut indignée. Quoi, dit-elle, ces godelureaux prétendent me mener à leur fantaisie ? Ah ! je leur ferai

bien voir que je ſuis maîtreſſe de mes actions. Je leur retranche dès aujourd'hui la penſion que je leur faiſois : & je ſaurai bien les mettre à la raiſon, ſans que vous vous en mêliez. Je vous prie, laiſſez-moi faire, ne vous en mêlez pas ; je veux les mâter, au point qu'ils ſoient trop heureux d'en être quittes pour vous demander votre amitié : j'ai entre les mains dequoi les humilier. En diſant cela, elle ouvrit un bureau d'où elle tira quelques papiers. Voilà, reprit-elle, les obligations des ſommes que je leur ai prêtées. Je les leur aurois rendues, s'ils euſſent été ſages ; mais puiſqu'ils font les impertinens avec moi, je veux être payée : & qui plus eſt, je n'ai qu'à dire un mot pour leur faire retenir leurs appointemens.

Je ſuppliai Madame Cottiby de n'en point venir à des expédiens de cette nature. C'eſt par des politeſſes, lui dis-je, & par des actes de généroſité, que je veux gagner l'affection de Meſſieurs vos freres. Les moyens que vous propoſez, les aliéneroient

pour toujours : au lieu que le tems & de bonnes manieres les rameneront infailliblement.

Madame de Cottiby, bonne & généreuse naturellement, revint bientôt à mon opinion ; & nous ne songeâmes plus qu'aux moyens d'exécuter ce nouveau plan.

Je me croyois déja assuré de posséder incessamment Madame Cottiby, lorsque je reçus une lettre du Bureau de la guerre, contenant un ordre exprès de me rendre incessamment à Barcelonne, où j'apprendrois ma destination ultérieure.

Je balançai si je ne quitterois pas entiérement le service ; mais les bruits de guerre qui couroient alors, m'en empêcherent. Il me parut honteux de me retirer au commencement d'une guerre, & de ne rien faire qui pût justifier l'emploi dont Sa Majesté Catholique m'avoit révêtu dans un tems où il n'y avoit aucune apparence de guerre. Je résolus donc d'obéir sans délai, & je fis agréer mon départ à Madame Cottiby, l'assurant que j'étois à elle pour toujours, & que

dès-que j'aurois satisfait à mon devoir & aux loix de l'honneur, je reviendrois me jetter à ses pieds, & la prier d'achever mon bonheur. Je la suppliai en même-tems de vouloir bien se charger de l'administration de mon bien conjointement avec ma sœur; & comme j'avois vendu tous les fonds pour en faire passer plus aisément la valeur en Espagne, où j'étois résolu de me fixer, je les leur remis en argent comptant, sans en ôter que quatre mille francs pour les frais de mon voyage, & pour me mettre en équipage en cas qu'il fallût faire campagne.

Je passe sous silence les regrets de Madame Cottiby & de ma sœur, & la tendresse de nos adieux. Nous nous fîmes mutuellement des présens: mais Madame Cottiby m'en fit un qui me fut extrêmement agréable: c'étoit une tabatiere d'or très bien travaillée, avec son portrait en miniature.

Enfin je partis dans un vis-à-vis très-leste, que j'avois fait faire à Paris: & Roussel, mon valet de chambre,

courut à franc étrier à côté de ma chaise jusqu'à Perpignan.

Je vis, en passant par Orléans, la bonne Madame de Malzonvillers à qui j'avois tant d'obligations. Elle me reçut très bien, & me promit que je la trouverois toujours disposée à me rendre service.

J'arrivai enfin à Barcelonne sans aucun accident : & je ne fus pas long tems à m'appercevoir qu'on y faisoit des préparatifs qui annonçoient des desseins de la derniere importance.

Tout l'Hyver de 1716, se passa à faire des amas de munitions de guerre & de bouche, à completter les Troupes, & à préparer une prodigieuse quantité d'artillerie.

Au commencement du Printems 1717, plus de vingt Vaisseaux de ligne se trouverent assemblés dans la Rade de Barcelonne. On embarqua neuf ou dix mille hommes de Troupes reglées, qui avoient eu leurs quartiers aux environs de Barcelonne. On y joignoit autant d'Ingénieurs & de Gens d'Artillerie qu'on put en assem-

bler : & le 20 de Juillet de la même année, cette puiſſante Eſcadre, commandée par Don Antonio Caſtañeta, mit à la voile, & cingla vers l'Iſle de Sardaigne.

J'étois avec ſix autres Ingénieurs, à bord du S. Louis, Vaiſſeau de guerre de ſoixante canons, commandé par le Contre-Amiral Guevara.

Le Marquis de Léede, qui commandoit l'Armée de Terre, n'eut pas plutôt mis pied à terre devant Cagliari, Capitale de la Sardaigne, que cette Ville ſe rendit. Le reſte de l'Iſle fut conquis avec une égale facilité.

De-là, la flotte fit voile vers la Sicile, ayant été jointe auparavant par un nouveau convoi, eſcorté de pluſieurs Vaiſſeaux & Frégates. La Sicile étoit alors fort mal-gardée : le Duc de Savoye, à qui elle avoit été cédée, n'y tenoit que fort peu de Troupes : de ſorte que Palerme, que nous aſſiégeâmes d'abord, ſe rendit après une courte réſiſtance.

Le Comte de Thaun ou Daun, Viceroi de Naples pour l'Empereur,

fit paſſer autant de Troupes qu'il put en Sicile pour la défendre ; mais il ne put empêcher les Eſpagnols d'hyverner autour de Palerme, & de ſe poſter de maniere à pouvoir aſſiéger Meſſine, dès qu'ils auroient reçu les renforts qu'on préparoit en Catalogne.

Ces renforts arrivés, le Marquis de Léede ſe trouva à la tête de près de trente mille hommes. Au Printems de l'année 1718, ce Général ſe mit en marche pour venir inveſtir Meſſine, dont la perte entraînoit probablement celle de tout le reſte de l'Iſle, Syracuſe, Trapani & Melazzo n'étant pas des places à faire une longue réſiſtance.

Le Marquis Maffei, Viceroi de Sicile pour le Duc de Savoye, s'étoit jetté dans Meſſine pour la défendre, & le Marquis d'Adorno commandoit dans la Citadelle.

Les Anglois, qui avec des forces très ſupérieures venoient de détruire la Flotte Eſpagnole, tranſporterent deux mille Allemands, de Naples à Meſſine : ce qui augmenta fort la garniſon, ſans la mettre toutefois en

état de défendre avec ſuccès une ſi grande Ville.

Je tombai malade d'une fiévre chaude, dès le commencement du ſiége de cette Place. J'aurois péri ſans doute, ſi on ne m'eût tranſporté à quelques diſtance du Camp ; le mauvais air auroit rendu ma maladie incurable. Je fus huit jours en délire, & ſans Rouſſel, mon fidele Domeſtique, qui ne me quitta pas d'un inſtant, je me ſerois ſans doute tué moi-même. Enfin, à force de ſoins, & grace à mon tempérammment, j'en revins ; mais ma convaleſcence fut longue. Je perdis mes cheveux, que je regrettai infiniment, & tout mon corps ſe pela comme celui d'un ſerpent qui mue.

Après la priſe de Meſſine, je me vis en état de rejoindre l'Armée que le Général avoit fait approcher de Melazzo, pour en faire le ſiége, dès que les Troupes auroient pris le repos néceſſaire.

La priſe de Melazzo devoit décider du ſort de la Sicile. Cette Iſle venoit d'être cédée à l'Empereur par la qua-

druple alliance, & ce Monarque se mettoit en devoir d'en rechasser les Espagnols, & faisoit filer beaucoup de Troupes vers Genes & le Royaume de Naples, d'où l'Escadre Angloise devoit les transporter en Sicile. Mais après la perte de Palerme & de Messine, il n'étoit pas aisé de trouver un lieu propre au débarquement. Il n'y avoit guére que Melazzo qui convînt à cet usage, & en s'en rendant maître, notre Général fermoit l'entrée de la Sicile aux Impériaux. Ils le sentoient fort bien : c'est pourquoi ils se hâterent d'y rassembler toutes les forces dont ils pouvoient se passer dans le Royaume de Naples.

Melazzo est une Ville peu éloignée du Fare, & située sur une langue de terre en forme de presqu'Isle. Elle est assez mal fortifiée, n'ayant que six bastions & quelques redoutes & forts à l'antique.

Le Marquis de Léede se contenta de couper toute communication entre le reste de l'Isle & la Place. Cette maniere de blocus fut formée par quelques Bataillons & deux Régimens

de Cavalerie, que nous couvrîmes d'un bon retranchement composé de six redoutes, avec des redans & une batterie de dix piéces de canon qui ne put être en état de tirer, que le quatrieme de Novembre, par un accident qui nous arriva, tel que je le vais conter.

Le Général Caraffa, qui commandoit dans Melazzo, attendoit avec impatience l'arrivée des secours qu'on lui faisoit esperer : lorsqu'enfin, les Généraux Seckendorff & Wetzel, arriverent avec environ six mille hommes de renfort; & comme tous ne pouvoient pas tenir dans la Ville, ils se retrancherent au dehors à la portée du pistolet de nos retranchemens. Le Marquis de Léede, informé de l'arrivée de ce secours, alla lui-même chercher du renfort pour soutenir ses gens en cas d'attaque. Ce qu'il avoit prévu arriva; Caraffa tomba sur nos retranchemens, les força, tailla en piéces le peu de Troupes qui les défendoit, & auroit peut-être encore fait plus de mal, si le Marquis de Léede, arrivant avec un gros de Trou-

pes au moment de la déroute, n'étoit tombé ſur les Impériaux en flanc & par derriere, & ne les avoit ramenés battant ſous le canon de la Place, où il les força de rentrer, après leur avoir tué ou bleſſé plus de douze cens hommes, & prit le Général Veterani priſonnier.

Cette action, quoique toute à notre avantage, fut une des cauſes qui contribua le plus à la levée du ſiége, par le retardement qu'elle apporta à nos opérations. Il nous fallut relever nos retranchemens, & travailler ſur nouveaux frais aux batteries néceſſaires.

M. Zompaço notre Colonel, vint m'ordonner de la part du Général de dreſſer une batterie contre quatre galeres Napolitaines mouillées dans le Golfe, leſquelles nous canonnoient ſans diſcontinuer. On m'envoya, pour cet effet, quelques Canonniers de la Marine.

Ma batterie fut prête le quatrieme de Novembre, & l'effet en fut ſi heureux, que deux galeres furent d'abord obligées de s'éloigner à force de ra-

mes, de peur d'être coulées à fond, & les deux autres de s'approcher encore plus de terre, pour se mettre à couvert.

Nous passâmes tout l'Hyver dans nos retranchemens, à nous regarder presque sans rien faire. Les pluies avoient si fort inondé nos ouvrages & ceux des Impériaux, qu'on ne pouvoit presque pas s'y remuer. Notre situation n'étoit pourtant pas si fâcheuse que la leur. Ils manquoient de tout, & n'attendoient de secours que de la flotte Angloise, que le gros tems venoit de disperser, tandis que toute l'Isle étoit pour nous, que les habitans nous fournissoient des vivres en abondance. Les Impériaux, resserrés entre nos lignes & les murailles de Melazzo, ne pouvoient faire un pas en avant, & nous étions maîtres de presque toute l'Isle. Nous y trouvions toute l'assistance imaginable. Tout y étoit si bien intentionné pour nous, que notre Général y leva en très peu de tems quatre Régimens d'Infanterie & deux de Cavalerie.

Sans cette disposition des Siciliens

en notre faveur, il eſt probable que le Marquis de Léede n'auroit pas pu ſe ſoutenir après la défaite totale de l'Eſcadre Eſpagnole, défaite qui le privoit d'une communication néceſſaire avec l'Eſpagne.

Cependant le Général eut avis que le Comte de Merci étoit arrivé en Sicile, & que la flotte Angloiſe avoit débarqué un gros corps de Troupes Impériales raſſemblées dans le Milanez. Il apprit auſſi qu'un autre corps venu d'Hongrie, ſous le Comte de Bonneval, étoit à Vado, d'où la flotte Angloiſe devoit encore le tranſporter dans l'Iſle.

Ce fut alors que le Marquis de Léede crut devoir abandonner l'entrepriſe de Melazzo, pour ſe borner à la conſervation des Places qu'il avoit conquiſes. Toutefois, pour cacher ſon deſſein au Baron de Zumpingen, qui avoit ſuccédé à Caraffa, il ordonna qu'on fît feu de toutes les batteries, & qu'on attaquât la redoute de S. Papin, qui n'étoit qu'à dix toiſes de nos derniers retranchemens.

Cette attaque, n'étant qu'une fein-

te, mérite peu qu'on s'y arrête.

Après la levée du siége de Melazzo, notre Général se vint poster sur les hauteur de Francavilla, d'où il étoit à portée de secourir Palerme & Messine au cas que l'ennemi eût envie d'attaquer l'une ou l'autre de ces deux places. Mais il parut qu'avant de s'attacher à un siége, le Comte de Merci avoit dessein de hazarder une bataille. Ce Général étoit l'antipode du Marquis de Léede, d'une taille haute, la vue basse, violent, emporté, ne croyant rien d'impossible à son courage, & écoutant moins la prudence que la gloire.

Le Général Espagnol étoit au contraire petit de taille, brave sans ostentation, d'une humeur froide & flegmatique, ne donnant rien au hazard, & ne négligeant aucune des précautions que l'art & la nature pouvoient lui fournir.

Arrivé sur les hauteurs de Francavilla, il tira un aussi bon parti, qu'il lui fut possible, de la nature du terrein, & il y ajouta toutes les ressources de l'art. Par son ordre les Ingénieurs fu-

rent chargés de fortifier toutes les hauteurs occupées par ſon Infanterie ; & bientôt ces hauteurs n'offrirent plus que le ſpectacle formidable d'un amphitéâtre de fortification garni d'artillerie & de mouſqueterie. La Cavalerie étoit dans le fond derriere les rivieres de Cantara & de Caſtiglione, qui ſe joignent en cet endroit, & couvrit le flanc de l'Infanterie de la droite, qui occupoit un terrein plus uni, où cette Cavalerie pouvoit aiſément ſe rallier au cas qu'elle fût preſſée : ce qui n'étoit guére apparent, étant couverte par le confluent des deux rivieres que je viens de nommer.

Le 19 de Juin, l'Armée Impériale, forte de vingt-un mille hommes, parut ſur les hauteurs de Tréfontane, en face de l'Armée Eſpagnole. Les Soldats Allemands, manquant de tout, & fatigués de pluſieurs marches très pénibles, jetterent de grands cris à la vue de nos Troupes, eſpérant que cette journée ſeroit la fin de leurs travaux. Accoutumés à vaincre ſous le Prince Eugéne en Hongrie, ils ne

ſoupçonnoient pas que la fortune pût leur être contraire.

Le Comte de Merci voulut profiter de la bonne volonté de ſes Troupes, & ſe diſpoſa à nous attaquer dès ce jour même, ſans trop ſe ſoucier de l'avantage du poſte que nous occupions, nous mépriſant aſſez pour croire que nous n'avions pas trop de cet avantage, & que deux ou trois ſemblables ne nous mettroient pas encore à niveau de ſes Troupes. Il ſe trompa pour cette fois. Ses Généraux, Zumpingen, Wachtendonck, Wallis & le Prince de Holſtein, qui nous attaquerent avec toute leur premiere ligne, furent repouſſés par tout. La nuit qui ſurvint parut ralentir l'attaque, qui avoit duré trois heures avec un acharnement incroyable, & une perte conſidérable du côté des Impériaux, qui eurent dix mille morts, & près de trois mille bleſſés. Le Prince de Holſtein fut bleſſé & pris : il mourut trois jours après à Francavilla : le Comte de Merci fut auſſi conſidérablement bleſſé. Ce Général s'expoſa comme le moindre Soldat, & malgré

ſa bleſſure, il vouloit recommencer le lendemain; mais les autres Généraux lui repréſenterent ſi vivement les ſuites d'une nouvelle attaque, qu'il céda enfin à leurs remontrances.

Tout l'avantage que les Impériaux eurent dans cette action, fut de forcer deux où trois caſſines, dans l'une deſquelles je me trouvois. Un coup de bayonnette que je reçus au bas ventre, ne me permit pas de me retirer auſſi promptement que ceux qui abandonnoient les caſſines; cela fut cauſe que je tombai entre les mains des Impériaux, qui me dépouillerent juſqu'à la chemiſe, & me jetterent ſur un peu de paille ſans me donner le moindre ſecours. J'aurois péri ſans doute, ſi le hazard n'avoit permis qu'on trouvât dans mes poches un plan que j'avois fait de nos retranchemens. Merci, à qui il fut préſenté, ſoupçonnant que celui qui l'avoit eu, étoit un Ingénieur, & eſpérant tirer quelques lumieres de moi, ordonna qu'on penſât ma bleſſure, & qu'on eût ſoin de ma perſonne; mais cet

ordre étoit plus aisé à donner qu'à exécuter. L'Armée impériale manquoit de Chirurgiens. Leurs propres blessés périssoient, faute de secours, au milieu des champs où ils se traînoient pour chercher de l'eau fraîche, & de l'ombre contre la chaleur excessive du soleil. Le Général même n'avoit que son Valet de Chambre pour le panser de sa blessure.

On prit donc le parti de m'envoyer à l'Hôpital de Reggio sur une méchante charrette, chargée de pauvres Soldats blessés & Officiers pêle-mêle les uns parmi les autres. En attendant, ma plaie fut bandée par un ignorant Frater, qui put à peine venir à bout d'étancher le sang.

J'étois sans habit, sans culote, sans bas, sans souliers & sans chapeau sur cette malheureuse voiture, couché parmi un tas de misérables, qui ne faisoient que geindre & se lamenter. Dans cet état j'attendois la mort comme un prisonnier attend sa délivrance : & chaque moment qu'elle tardoit, me paroissoit d'une longueur excessive. Je n'étalerai pas ici

le tableau de mes douleurs : on peut aiſément ſe les repréſenter. A chaque tour de roue que la voiture faiſoit, il me ſembloit qu'on me déchiroit les entrailles. Ma tête étoit brûlée de l'ardeur du ſoleil, & enflée des meurtriſſures que me cauſoit le cahotement de la voiture. Je ſentois un feu dévorant dans mes poulmons, & quoique robuſte, je m'évanouiſſois à chaque inſtant, par l'excès des douleurs que je ſouffrois.

A peine avions nous fait un quart de mille que la charrette s'arrêta, on m'en deſcendit, & l'on me mit ſur un brancard porté par deux bons chevaux. On me donna un chapeau tout neuf, & un manteau pour me couvrir. En même tems on me fit avaler quelques goutes d'une liqueur excellente qui me donna un peu de force. Quelqu'un me mit ſous le nez un petit flacon d'eau de ſenteur, qui acheva de me tirer de l'état de défaillance où je tombois continuellement.

Je fus porté dans une Abbaye derriere le Camp des Impériaux, couché dans un bon lit, & panſé par un

habile Chirurgien, qui ne me quitta pas jusqu'à ce que je fusse hors de danger. Ce Chirurgien étoit Anglois. J'appris de lui que j'étois redevable de la vie à un Officier de sa nation, qui servoit en qualité de Volontaire dans l'armée Impériale. Il m'assura que sans son secours j'étois perdu, que la gangréne eût été à ma plaie avant que j'eusse pu arriver à Reggio.

Je le priai de m'apprendre le nom de ce généreux mortel : mais il refusa de me satisfaire, disant que cela lui étoit défendu, & qu'il viendroit lui-même se faire connoître à moi, dès que ma santé me permettroit de soutenir une pareille surprise.

Je l'assurai que, bien loin que la présence d'une personne pour qui je me sentois tant d'estime, pût altérer ma santé, elle hâteroit au contraire ma guérison.

Tout cela néanmoins fut inutile, & ce ne fut que quelques jours après que j'eus la satisfaction de voir mon bienfaiteur. Vous ne me reconnoissez pas, me dit-il, en me regardant fixe-

ment. Non, Monſieur, répondis-je, & je n'ai que quelque foible idée de vous avoir vu quelque part, ſans pouvoir me rappeller où. Je ſuis Hogard, reprit-il, en ſe jettant à mon col, cet Officier Anglois à qui vous avez rendu ſervice à Arras lorſqu'il y étoit priſonnier.

A ces mots je m'écriai avec un tranſport de joie : Ah il eſt donc vrai que je revois l'homme que je conſidere le plus au monde? Hélas! que penſerez-vous de moi ? Je n'ai plus la bague dont vous eutes la bonté de me faire préſent. Je l'avois conſervée avec ſoin : mais les ennemis me l'ont ôtée en me dépouillant.

N'y ayez point de regret, me repliqua-t-il, puiſque c'eſt par cette bague que j'ai appris votre malheur, & que je me ſuis trouvé à même de vous procurer les ſecours dont vous aviez beſoin. Un Soldat Allemand me l'apporta pour me la vendre, ſachant, diſoit-il, que les Anglois paient mieux les bijoux que les Allemands. Je la reconnus d'abord, y

ayant un ſecret au châton que perſonne ne ſait que moi. Je la lui payai ce qu'il voulut : & après quelques queſtions, je ſoupçonnai que vous pourriez bien être l'Officier Eſpagnol à qui elle avoit été priſe. Je louai auſſitôt deux chevaux & un brancard, & je courus vous chercher du côté de la Mer, où je vous rencontrai bientôt dans un état qui me fit pitié. Je vous fis conduire ici, & j'obtins de l'Amiral Byng, qui venoit d'arriver au Camp, le Chirurgien d'un Vaiſſeau de ſon Eſcadre pour vous panſer. Tout cela s'eſt fait avec une diligence qui vous a ſauvé la vie : & la ſatisfaction que j'en ai, ne peut être égalée que par le plaiſir de vous voir rempli de ſentimens d'amitié pour moi.

Ce que vous me dites-là, repliquai-je, me comble de joie & d'admiration. Mais apprenez-moi quel heureux haſard vous a fait trouver ici.

Il n'y a rien que de fort ſimple à cela, reprit-il. Après la paix d'Utrecht je fus fait Lieutenant-Colonel d'un Régiment d'Infanterie ſur la re-

partition d'Irlande. Je reſtai dans ce pays-là juſqu'à la rupture entre l'Empereur & la Porte Ottomanne. Alors l'envie me prit d'aller faire une Campagne en Hongrie en qualité de Volontaire. J'y ai reſté juſqu'à la fin de la guerre, & y ai été témoin des principales actions du Prince Eugéne. Inſenſiblement je me ſuis trouvé engagé de venir ſervir en Sicile. Je n'ai pu me réſoudre à me ſéparer de mes amis ſans voir la fin de cette expédition, & d'ailleurs j'avois envie de parcourir l'Italie. Voilà en peu de mots, de quelle maniere je me trouve ici.

Par le moyen de M. Hogard, j'obtins un paſſeport pour Rouſſel, qui étoit mon homme de confiance, & dont j'avois extrêmement beſoin. M. Hogard lui fit tenir lui-même le paſſeport, & bientôt je vis arriver ce fidele Domeſtique avec du linge, des habits & de l'argent. M. Hogard fit plus; il ſe donna tant de mouvemens, qu'il me fit recouvrer le portrait de Madame Cottiby, moyennant vingt piſtoles

les que je donnai au Soldat qui l'avoit pris.

Je ne saurois m'empêcher de parler des transports de joie que Roussel fit éclater en me voyant. Il se jetta à mon cou, m'embrassa, pleura & chanta tour à tour : en un mot, il fit toutes les extravagances d'un homme qui ne se possède plus. Il me dit que j'avois passé pour mort : qu'ensuite, ayant appris que j'étois prisonnier, il avoit prié M. d'Aponté, Aide-de-Camp du Marquis de Léede, de lui obtenir la permission de me venir trouver, & que dans ces entrefaites, il étoit arrivé un passeport pour lui, de la part du Général Merci, ce qui avoit facilité son projet. Il ajouta qu'au moment qu'il parloit, j'étois déja échangé, & que les Espagnols avoient plus de cent Officiers Allemands prisonniers, dont ils ne savoient que faire.

J'appris en effet que j'étois échangé, & que je pouvois m'en retourner quand je voudrois. M. Hogard m'engagea à attendre ma parfaite guérison. Enfin, nous fûmes obligés de

nous séparer, l'Armée Impériale commençant à se mettre en mouvement pour changer de poste, ne pouvant subsister dans celui où elle étoit.

Je donnai une bonne récompense au Chirurgien Anglois qui m'avoit pansé. Il ne la prit qu'à condition que je n'en dirois rien, parcequ'il lui étoit défendu de rien recevoir de ma part.

Le Lecteur n'aura pas de peine à comprendre avec quel regret nous nous séparâmes, M. Hogard & moi, & quelle tendresse se mêla dans nos adieux. Deux cœurs, aussi sensibles que les nôtres, ne pouvoient qu'être pénétrés d'ennui en cedant à la nécessité du devoir. Que l'amitié est un lien aimable entre des ames vertueuses ! mais que de soins & de chagrins elle traîne souvent avec soi !

Arrivé au Camp, j'envoyai à mon ami un présent qui lui fut très agréable ; c'étoit six douzaines de bouteilles du meilleur vin d'Espagne que j'avois pu trouver, quatre douzaines de bouteilles de vin de Champagne & autant de Bourgogne. A quoi j'a-

joutai une caiſſe de toutes ſortes de fruits ſecs de Provence & d'Italie. Tout cela lui fut d'autant plus agréable, qu'ils étoient ſouvent réduits à boire de l'eau dans l'Armée Impériale : leurs Généraux mêmes avoient à peine, à leur table, du gros vin de Naples en petite quantité.

M. Hogard ne voulut point être en reſte de politeſſe avec moi, & m'envoya un beau cheval Anglois bien enharnaché, me priant de le recevoir, comme la plus grande marque de ſon amitié, puiſque c'étoit un cheval à qui il devoit la vie, & qui en pareille occaſion me rendroit le même ſervice.

Les mouvemens de l'Armée Impériale, engagerent notre Général à changer de poſte, & à s'approcher de Catanea. Dans le même tems je reçus ordre de me rendre à Meſſine, que les Allemands menaçoient d'un ſiége.

Le Marquis Spinola, qui commandoit dans cette place, me reçut très bien, & me témoigna être charmé de mon arrivée, à cauſe du beſoin extrê-

me qu'il avoit d'Ingénieurs, n'en ayant que deux dans la place, dont l'un étoit même dangereusement malade.

La Ville de Messine est située vis-à-vis du continent de l'Italie au midi Occidental du Fort de Faro, & dans la partie Orientale du Val-Demone. Elle est bâtie en partie sur le penchant de quelques collines, qui s'étendent presque jusqu'au port. Ce Port est un oval allongé, si vaste & si profond, que les plus gros Vaisseaux de guerre peuvent mouiller jusques sous le quai. Il a environ douze cens pas geométriques dans son plus grand diametre, & cinq à six cens dans son plus petit. Du côté du canal, il est fermé par une langue de terre d'environ cent toises de largeur. La partie la plus large est à l'Est. C'est-là qu'on a bâti la Citadelle, ouvrage assez régulier, formant un pentagone revêtu & bien garni d'artillerie : l'entrée du Nord est défendue par un gros donjon avec des tours rondes, & des batteries hautes & basses. Ce Fort est appellé S. Salva-

dor. Le Port eſt encore défendu par quelques autres ouvrages moins conſidérables.

A l'égard de la Ville, ſa ſituation inégale & ſa forme irréguliere n'ont pas permis qu'on la fortifiât avantageuſement. Son enceinte eſt des plus bizarres : on n'y voit qu'angles ſaillans & rentrans, formés par des baſtions & des tours de tout âge. Ce ſont des piéces détachées qui forment un tout qui ne vaut rien. Pour remédier à la foibleſſe de cette enceinte, on s'eſt aviſé de bâtir des Forts ſur les hauteurs qui dominent la Ville : mais on n'a fait par-là que s'aſſurer de celle-ci, ſans la rendre plus forte, parceque ces Forts ne ſe protegent point mutuellement, étant trop éloignés les uns des autres. Les plus conſidérables ſont les Forts de Caſtellacio, Mattagrifone, Conſagra, Porta Réale & Caſtel Gonzaga. La Garniſon qui gardoit alors Meſſine, conſiſtoit en trois mille Eſpagnols, tous gens d'élite, & le Marquis de Spinola, Gouverneur de la Place, étoit un Général de réputation.

Pour venir à Meſſine, les Impériaux étoient obligés de cotoyer la Mer, ne ſubſiſtant que des vivres que les felouques & les tartanes leur apportoient du Royaume de Naples ; & il leur falloit paſſer les défilés d'Alexis & de la Scaletta, qui, à la vérité, n'étoient gardés que par des Payſans avec quelques Troupes reglées. Auſſi les forcerent-ils ſans beaucoup de peine, & le vingtiéme de Juillet 1719, ils parurent devant Meſſine, & paſſerent le reſte du jour & le lendemain à ſe bien poſter, & à ſe couvrir contre le canon du Fort de Caſtel-Gonzaga, contre lequel ils dreſſerent deux batteries, & après l'avoir canonné quelque tems, ils y donnerent un aſſaut & l'emporterent ſans difficulté, le Marquis Spinola réſervant ſon monde pour la défenſe de la Citadelle où il y avoit plus d'honneur à acquérir qu'à celle de la Ville.

Après la priſe de Caſtel-Gonzaga, les Impériaux dreſſerent une batterie contre un vieux baſtion, appellé Secreto, où ils eurent bientôt fait une bréche conſidérable, que le Gouver-

neur ne jugea pas à propos de défendre; & ayant fait avertir le Magiſtrat de penſer à la sureté de la Ville, il ſe retira avec toute ſa garniſon dans la Citadelle, où il diſputa le terrein pied à-pied, & ſe défendit près de trois mois. Enfin, ne voyant point d'apparence de ſecours, il capitula, & nous ſortîmes tous par la bréche tambour battant & enſeignes déployées. J'eus le plaiſir d'embraſſer M. Hogard avant d'être tranſporté à Auguſta avec toute la garniſon.

A peine j'étois arrivé à Auguſta, que j'eus ordre de me rendre à Palerme; mais je ne m'y arrêtai pas longtems, ayant été obligé de joindre l'Armée à Caſtel Giovano, où le Marquis occupoit un poſte avantageux. Nous y paſsâmes l'Automne & une partie de l'Hyver.

Le 19 de Janvier, ſur l'avis des mouvemens que les Impériaux faiſoient comme pour nous venir attaquer, nous décampâmes, ne laiſſant qu'un détachement à Caſtel-Giovano pour garder les magazins, & nous vînmes nous poſter entre Alcamo &

Salama, le quartier général à Castel-Vetrano. On s'attendoit à une bataille; mais les Impériaux s'étoient si mal trouvés de l'affaire de Francavilla, qu'ils ne jugerent pas à propos de hazarder encore une pareille tentative. Tout se passa en escarmouches.

Un jour que je regardois passer quelques Prisonniers qu'un de nos détachemens avoit faits, je fus surpris d'en voir un qui me considéroit avec une attention extraordinaire, & il me parut ne m'être pas inconnu, bien que je ne me souvinsse pas précisément en quel endroit je l'avois vu. A la vérité, je ne me rompis pas beaucoup la tête pour me le remettre, & je le laissai passer sans m'en inquiéter davantage.

Quelques jours après, je revis cet homme au quartier général. Là, il m'aborda, & me demanda, si je me souvenois d'un certain jardin au Prado-Viejo, où j'allois quelquefois rendre visite à des Dames de ma connoissance & de la sienne. Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage, je fus d'abord au fait, & je le reconnus pour

le rival avec qui j'avois eu ce démêlé à Madrid. Je suis Catalan, me dit-il, par conséquent attaché à la Maison d'Autriche, & ennemi juré des François & des Castillans. Cette seule raison m'obligeroit à vous haïr ; mais j'en ai une autre encore plus forte, & vous la devinez assez, sans que je vous la dise. J'espere que vous voudrez bien me donner satisfaction de l'injure que vous me fîtes il y a deux ans à Madrid. Je retourne demain à l'Armée Impériale, il ne tiendra qu'à vous de me rencontrer. Je prends la route de Belmonte.

Voici la réponse que je lui fis : je me crois dispensé de satisfaire un homme qui a voulu m'assassiner. Néanmoins je veux bien ne pas me prévaloir d'une raison, qui, quoique très juste, pourroit être mal interprétée. Je tâcherai de me trouver sur votre route, à condition pourtant que je n'aurai affaire qu'à vous, & que vous n'amenerez point d'auxiliaire.

Il parut un peu embarrassé, & sans répondre directement au reproche que je lui faisois, il me protesta qu'il

étoit homme d'honneur, & qu'il m'en donneroit des preuves.

Le lendemain j'obtins permiſſion de m'aller promener à une lieue du Camp, ſous prétexte d'exercer mon cheval Anglois.

J'ordonnai à Rouſſel de me ſuivre bien armé, afin qu'il pût me ſecourir, au cas qu'il y eut encore quelque ſupercherie de la part du Cavalier Catalan. Je n'eus pas fait demi-lieue, que j'apperçus deux hommes à cheval ſous des arbres, à une portée de piſtolet du chemin.

Ces deux hommes vinrent à moi, & je reconnus mon adverſaire: l'autre paroiſſoit un Officier Allemand, qui s'en retournoit avec lui, après avoir été échangé ou rançonné. Celui-ci me dit en François, que n'ayant rien à démêler avec moi, il ne prétendoit qu'être ſpectateur du combat, & empêcher qu'il ne s'y paſſât rien contre les regles. J'applaudis à ce diſcours, & j'offris le choix des armes au Cavalier Catalan.

J'aurois fort ſouhaité qu'il eût préféré l'épée, que je ſavois très bien ma-

nier, au lieu que je ne m'étois jamais exercé à tirer & à bien ajuster un coup de pistolet : il falloit pourtant lui laisser l'option, pour qu'il ne soupçonnât pas mon foible. Il donna dans le panneau, & me voyant beaucoup mieux monté que lui, il crut que j'aurois un grand avantage au pistolet, & me fit entendre qu'il se battroit plus volontiers à l'épée. Cela m'est égal lui dis-je : allons donc sous ces arbres où je vous ai vu tout-à-l'heure, & vuidons-là notre procès.

Nous voilà sous les arbres ; je mets pied à terre & donne mon cheval à Roussel, & le Catalan donne le sien à son camarade. Je quittai mon habit & il garda le sien. Nous commençâmes à nous pousser de terribles bottes. Mon homme s'abandonnoit sur moi comme un enragé, sans se soucier de sa vie. Je lui portai deux coups dans la poitrine, & chaque fois mon épée plia. Vous êtes armé, lui criai-je. Il ne répondit rien, & riposta par une botte à bras racourci, que j'évitai pourtant, grace à mon agilité, car si je n'avois promptement

fait un saut en arriere, j'étois un homme mort.

Je vis bien alors que j'avois affaire à un lâche, & que je courois risque de périr, si je ne le désarmois, ou ne lui portois quelque coup à la gorge ou dans le bras. Roussel, qui m'avoit entendu, & qui voyoit le péril que je courois, étoit déja en mouvement pour me secourir, & l'Officier Allemand se mettoit en devoir de l'en empêcher. Mais je n'eus pas besoin de secours ; comme j'étois grand, & le Catalan d'une taille un peu au dessous de la médiocre, je l'atteignis dans l'œil droit, & l'épée lui entra si avant dans la tête que la pointe y resta. Il tomba roide mort, sans pouvoir proférer un seul mot. Je remontai aussitôt à cheval, & me plaignis, à l'Officier Allemand, de la supercherie de son camarade. Il me protesta qu'il n'en avoit rien su, & ajouta qu'il avoit peine à le croire, & tout de suite il mit pied à terre, & alla examiner le mort. Il trouva, en effet, qu'il avoit un double plastron de cuir très fort, qui le couvroit depuis la cein-

ture jusqu'au cou. Il parut indigné de cette lâcheté, & ajouta qu'il n'étoit pas fâché que les choses eussent tourné comme elles avoient fait. Surquoi je lui souhaitai un bon voyage, & nous nous séparâmes.

Nous reprenions le chemin du Camp, Roussel & moi, lorsque nous apperçûmes une troupe de Cavaliers dont nous ne pouvions distinguer, ni le nombre ni les uniformes. Monsieur, me dit Roussel, ce sont des batteurs d'estrade, & des ennemis, n'en doutez pas. Quelle preuve en avez-vous, repris-je? Aucune. Pour moi, je les crois plutôt des nôtres. Quelle apparence qu'un parti ennemi se hasarde si près de notre Camp!

Pendant que nous raisonnions ainsi, cet escadron s'avança au point que je reconnus bientôt mon erreur, voyant distinctement que c'étoient des Hussards. A cet aspect je donnai des deux, & je fus bientôt hors de leur portée, à la faveur de la vîtesse de mon cheval qui alloit comme le vent.

Je m'arrêtai un moment, & re-

gardant derriere moi, je n'apperçus ni Rouſſel ni les Huſſards.

Il n'y a rien à quoi je ne me fuſſe expoſé pour ſauver mon Domeſtique. Je rebrouſſai environ cinquante pas, pour voir ce qu'il étoit devenu, me figurant que n'ayant pas un cheval de la bonté du mien, il n'avoit pu me ſuivre. Ma conjecture étoit vraie : je l'apperçus qui pouſſoit ſa monture tant qu'il pouvoit ; mais en même-tems je vis quatre Huſſards qui le ſerroient de près, & qui le joignoient à vue d'œil. Comme je prévoyois que ceux-là ne ſeroient pas ſeuls, & qu'il en viendroit bientôt d'autres, je jettai les yeux de tous côtés, pour voir s'il n'y auroit pas quelque défilé où nous puſſions nous jetter. J'apperçus ſur-la gauche un bois de ſapins, & auſſitôt je pouſſai mon cheval de ce côté, en criant à Rouſſel de me ſuivre. Il le fit, & nous arrivâmes à un foſſé fort large, que mon cheval franchit ſans difficulté, ainſi qu'une haie qui étoit à quatre pas du foſſé. Le cheval de mon Domeſtique, après

quelques façons, franchit aussi le fossé, mais il ne voulut jamais franchir la haie : nous eûmes beau le flatter & l'encourager.

Cependant les Hussards arrivent ; mais à la vue du fossé ils s'arrêtent, & desespérant de le pouvoir franchir, ils nous tirent quelques coups de pistolet de trop loin pour nous faire mal.

Après cet exploit ils s'en allerent ; mais comme je soupçonnai qu'ils pourroient bien descendre plus bas pour passer le fossé, & nous prendre par derriere, j'ordonnai à mon Domestique de remonter le long de la haie jusqu'au bout & de me suivre dans le bois, ce qui fut exécuté avant que l'ennemi pût nous atteindre.

Nous traversâmes le bois, qui n'avoit guéres qu'un quart de lieue de long : & à peine eûmes nous marché quelque tems, que nous découvrîmes une maison de campagne d'assez jolie apparence. La nuit étoit proche ; nous crûmes devoir nous arrêter dans cette maison, nous flat-

tant que nous y ferions reçus avec plaisir sous l'uniforme Espagnol, tout le pays étant porté pour l'Espagne. D'ailleurs nous nous étions considérablement écartés de notre route, & nous ne savions plus guére quel chemin prendre pour retourner au Camp.

Nous entrâmes donc hardiment dans la cour de cette espèce de château, & nous fûmes fort étonnés de n'y trouver personne. Nous criâmes, nous appellâmes, point de reponse. Je mis pied à terre, & donnant mon cheval à garder à Roussel, je me mis en devoir de visiter l'intérieur de la maison, espérant de trouver quelque porte ouverte par où je pourrois entrer dans quelque appartement, où je trouverois quelque ame vivante.

Je monte un perron de marbre blanc, garni d'une balustrade de fer, & je pousse la porte, qui s'ouvre au même instant. J'entre tout de suite dans une salle basse, qui étoit ouverte, & où je ne vis personne. J'admirois cependant la richesse & la propreté des meubles, lorsque tout à

coup je vis une porte s'ouvrir, & il en fortit un homme à livrée, qui pleuroit à chaudes larmes. Cet homme, effrayé de me voir-là, rentra promptement dans l'appartement d'où il fortoit, & referma la porte fur lui.

Cette apparition ne laiffa pas de me faire plaifir, ne pouvant plus douter que la maifon ne fût habitée. J'avois cependant une foif & une faim terrible. Je heurtai doucement à la porte qu'on venoit d'ouvrir & de refermer : mais perfonne ne voulut m'entendre. J'attendis encore quelque tems. Sur ces entrefaites la nuit vint ; & je ne me trouvai pas peu embaraffé, ne fachant fi je devois fortir de cette maifon, où y faire du bruit jufqu'à ce que quelqu'un vînt me parler.

Ce dernier me paroiffoit moins honnête, mais auffi moins défagréable. J'étois dans cette perpléxité, lorfque la même porte s'ouvrit, & le même homme parut, me faifant beaucoup d'excufes, de ce qu'il m'avoit fui fi brufquement ; qu'il avoit eu peur en voyant un Officier dans la

ſalle; mais qu'ayant appris de mon valet de chambre que j'étois Eſpagnol, & que je m'étois égaré en voulant éviter un parti ennemi, il venoit m'offrit une chambre & un lit, à boire & à manger, & du fourage pour mes chevaux. Il ajouta que ce château appartenoit au Seigneur de Groſſa-Punta, qui venoit d'expirer depuis une heure, après une longue maladie à l'âge de trente & un ans, ce qui avoit répandu la triſteſſe dans toute la maiſon, ce Gentilhomme étant fort aimé de tous ſes gens, & en particulier de Madame ſon épouſe, jeune perſonne de vingt ans, qui ſe voyoit veuve après deux ans de mariage ſans avoir eu d'enfant: que le défunt avoit un frere qu'on attendoit inceſſamment de l'Armée Eſpagnole où il ſervoit en qualité de Capitaine dans le bataillon de Syracuſe (c'étoit un des régimens levés dans l'Iſle par le Marquis de Léede); & que l'arrivée de ce frere augmentoit de beaucoup les chagrins de la jeune veuve, qui d'ailleurs étoit inconſolable de la mort de ſon mari; qu'elle pouſſoit

des cris à fendre les pierres ; & qu'on n'y pouvoit plus tenir.

Je suis fâché, dis-je alors, d'être venu si mal à propos vous embarasser dans des circonstances si tristes : mais dès que le jour sera revenu & que j'aurai trouvé un guide, je partirai sans délai. Faites bien des excuses à votre Dame, & dites-lui que je suis au désespoir que la nécessité m'ait contraint à me réfugier dans sa maison : mais que j'y ferai le moins de séjour, & y causerai le moins d'embarras qu'il me sera possible.

Vous pouvez, repliqua le Domestique, rester ici tant qu'il vous plaira, sans craindre de nous embarasser, & en toute sureté. Nous sommes derriere l'armée Espagnole, & les Impériaux ne se sont pas encore hazardés jusqu'ici. D'ailleurs le Général Merci veut gagner les Siciliens, & ne permet pas que ses Troupes fassent le moindre excès. Il fait observer une severe discipline : & ses batteurs d'estrade n'osent entrer que là où l'on veut bien les recevoir.

Là-dessus cet honnête garçon me

pria de m'asseoir, en attendant qu'il m'eût préparé une chambre pour moi & pour mon Valet de Chambre.

Une heure après, il revint & me conduisit dans un appartement fort propre, & Roussel y entra un moment après pour me servir à souper. Je fus fort bien régalé, & pour la chere & pour le vin.

Pendant que je mangeois, Roussel me dit : Ah ! Monsieur, ce garçon que vous avez vu-là, m'en a furieusement dégoisé dans une demi-heure de tems que j'ai causé avec lui. Ah ! bon Dieu, quels gens que ces Siciliens ? Qu'y a-t-il, Roussel, répondis-je, que voulez-vous dire par-là ? Hélas ! Monsieur, reprit-il, c'est une histoire qui fait dresser les cheveux à la tête. Elle est courte. Je vais la conter, telle que je la tiens de ce garçon, si j'entends bien son langage.

Messieurs de Grossa-Punta étoient deux freres. Le cadet avoit pris le petit colet, & jouissoit de quelques Bénéfices à simple tonsure, lorsque l'aîné se maria il y a deux ans, & épousa la fille d'un Gentilhomme, nommé,

le *Segnor* Montesiore. Cette Demoiselle passoit pour la beauté de Messine. L'Abbé Grossa-Punta ne l'eut pas plutôt vue, qu'il en devint éperdument amoureux, sans songer que c'étoit la femme de son frere : non-seulement il ne fit aucun effort pour surmonter sa passion ; mais même il mit tout en œuvre pour la satisfaire, & n'oublia rien pour séduire sa belle-sœur. Celle-ci eut horreur des sentimens de l'Abbé, qui n'avoit pas attendu long-tems pour les lui déclarer. Enfin, lasse de ses persécutions, elle le menaça d'en avertir son mari ; & voyant que cette menace ne l'arrêtoit point, elle en vint aux effets, & découvrit tout à son époux. Celui-ci lui promit de parler à son frere de maniere à faire finir tout ce badinage. Malheureusement la mere de ces deux Messieurs, femme âgée & méchante, avoit pour l'Abbé une de ces affections aveugles, qui font approuver les plus grands crimes, ou qui du moins en diminuent fort l'atrocité. Elle regarda le goût de l'Abbé pour sa belle-sœur, comme un badinage innocent, ou du-

moins elle trouva le ſecret de le faire envisager comme tel à ſon fils aîné, qui y étoit le plus intéreſſé. Celui-ci ne fit plus que rire des plaintes de ſa femme, & l'Abbé continua ſes perſécutions ; mais voyant que c'étoit toujours à pure perte pour ſon amour, il crut que ſon habit Eccléſiaſtique étoit un obſtacle à ſa paſſion, & que celle qui en étoit l'objet, le verroit plus volontiers ſous l'habit de Cavalier : ſur cela il jetta le froc aux orties, & obtint l'agrément d'une compagnie d'Infanterie qu'il leva en partie à ſes dépens ; de ſorte qu'il y employa preſque toute ſa légitime. Alors ſon amour ne garda plus de meſure, & favoriſé par ſa mere, il en vint juſqu'à la violence. Un jour que le mari commençoit à ſoupçonner que ſon frere & ſa mere le trahiſſoient, & que pour s'en convaincre, il avoit feint de partir de grand matin pour la chaſſe, le Capitaine, qui devoit partir lui-même bientôt pour joindre l'Armée, ne voulut pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion de ſatisfaire ſes infâmes deſirs, & au moyen d'une

fausse clef, il se glissa dans la chambre de sa belle-sœur qui dormoit tranquillement. Il commença par lui mettre un bâillon dans la bouche pour l'empêcher de crier, & en vint ensuite aux derniers attentats. Cette infortunée Dame auroit sans doute succombé aux efforts de ce scélérat, malgré toute sa résistance, si son mari n'étoit heureusement survenu.

Au bruit qu'il fit pour ouvrir la porte, le Capitaine abandonna son entreprise, & n'osant pas sortir par la porte, il prit le parti de sauter par la fenêtre qui étoit basse : de sorte qu'il se laissa couler en bas sans se faire mal. Malheureusement pour lui il oublia le bâillon dans la bouche de sa belle-sœur.

Le mari entre, & voit sa femme dans le plus triste état qu'on puisse imaginer, toute échevelée, égratignée & meurtrie. Dans sa fureur, il courut à la chambre de son frere, armé du fusil qu'il avoit pris pour aller à la chasse ; mais le scélérat ne l'avoit pas attendu, & étant d'abord monté à cheval, il étoit parti avec un Do-

mestique, pour joindre son Régiment.

Cette affaire fit un éclat terrible dans la maison : tous les Domestiques s'apperçurent, & de la fureur du mari outragé, & de la fuite du frere.

Peu de tems après, le pauvre mari tomba dans une maladie de langueur, qui après l'avoir miné pendant plus de quinze mois, l'a enfin mis au tombeau, & l'on croit que cette maladie a été l'effet d'un poison lent dont les Siciliens & les Napolitains ont le secret, & qu'ils savent donner ou faire donner avec une adresse merveilleuse.

Cette histoire me scandalisa si fort, qu'il me tardoit de sortir d'une maison si abominable. Je dormis peu cette nuit là, & dès qu'il fit jour, j'éveillai Roussel & l'envoyai seller les chevaux. Il revint un moment après pour me dire qu'ils étoient prêts. Voilà, lui dis-je, une pistole, allez la donner au Domestique de la maison qui nous a si bien reçus hier. Il partit pour exécuter mes ordres; mais je le vis revenir presqu'aussitôt. Monsieur,

ſieur, me dit-il, je n'ai pas pu trouver le Domeſtique en queſtion, & je n'ai vu, ni Cocher, ni Palefrenier, ni ame qui vive. Il ſemble que tout le monde ſoit mort ici. Pour moi, je ſuis fort trompé, ou je crois que la jeune Dame a pris la fuite cette nuit, & que les Domeſtiques l'ont favoriſée.

Cette idée me parut aſſez peu vraiſemblable, elle étoit pourtant vraie. Nous partîmes ſans rien dire. La porte de la cour étoit ouverte, & cette circonſtance me fit croire que les ſoupçons de mon Domeſtique pourroient bien être des vérités.

A un quart de lieue du château, nous vîmes une voiture renverſée & deux hommes qui travailloient à la relever. La voiture étoit attelée de quatre beaux caroſſiers. Tout près de là étoient deux femmes couvertes d'un voile noir qui leur cachoit le viſage. La voiture étoit renverſée dans un foſſé bourbeux d'où il étoit aſſez difficile de la tirer.

Rouſſel me cria, Monſieur, l'une de ces femmes, eſt Madame

Grossa-Punta ; n'en doutez pas, je reconnois le Domestique à qui nous avons parlé hier. Effectivement la chose se trouva telle. J'ordonnai à Roussel de descendre & d'aider ces gens à relever la voiture. Ce fut l'affaire d'un demi-quart d'heure. Le carrosse relevé, les deux Dames me remercierent d'une inclination de tête, sans dire un seul mot & sans se dévoiler. La plus apparente se remit dans le carrosse : l'autre, qui paroissoit une suivante, étoit près d'y rentrer, lorsque trois Cavaliers arriverent. Il sembloit que j'eusse un pressentiment de la scène qui alloit se passer. Sans cela j'aurois mis pied à terre pour donner la main à ces Dames & les aider à rentrer dans leur voiture : mais je ne sais quel instinct me retint à cheval. Quoi qu'il en soit, le plus apparent des trois Cavaliers, ordonna d'un ton de maître au Cocher, de rebrousser. Alors la Dame commença à pousser des cris pitoyables, & à invoquer la Sainte Vierge & tous les Saints du Paradis. Ne craignez rien, Madame, lui dis-je, tant que

je vivrai, je ne souffrirai pas qu'on vous mene nulle part contre votre gré. A ces mots, le Cavalier, jettant sur moi des regards furieux & pleins d'indignation; prenez-vous, me dit-il, intérêt à cette personne, & l'auriez vous peut-être enlevée?

Je ne suis, repliquai-je fierement, ni ravisseur, ni inceftueux, ni empoisonneur : je n'ai pas même l'honneur de connoître Madame; mais je ne permettrai pas, moi présent, qu'on lui fasse la moindre violence : c'est une résolution prise; arrangez-vous là-dessus.

Je vois bien, reprit-il, que vous tranchez du Chevalier errant; mais vous feriez mieux de passer votre chemin, & de vous mêler de vos affaires. Croyez-moi, vous n'avez que faire ici, & vous pourriez y trouver ce que vous ne cherchez pas.

Durant cette contestation, Roussel étoit remonté à cheval, & prévoyant qu'il y auroit du grabuge, il s'étoit saisi de sa carabine & la tenoit prête à tout évenement.

Le Cocher profita aussi de ce tems,

là pour prendre le large ; mais M. Groſſa-Punta (car c'étoit lui-même) ordonna à un de ſes gens de courre après lui, de le tuer, ou de couper les ſoupentes du carroſſe & les rênes des chevaux. N'en faites rien, m'écriai-je, ou il arrivera un malheur. A ces mots, M. Groſſa-Punta tourna la tête vers moi, hauſſant un piſtolet qu'il avoit à la main comme pour me coucher en joue ; mais Rouſſel, attentif à ſes mouvemens, ne lui donna pas le tems de tirer, & l'abattit d'un coup de carabine. Je fus fâché de cet accident ; mais n'y voyant pas de remede, je m'en conſolai.

Les deux Domeſtiques, voyant tomber leur maître, s'enfuirent à toute bride, & le carroſſe continua ſa route avec tant de vîteſſe, que je ne pus dire un mot à la Dame fugitive. A la vérité, je ne jugeai pas à propos de la retarder, ni de me faire connoître à elle, & regagnai promptement le Camp.

Je fus d'abord chez mon Colonel, pour me juſtifier ſur mon abſence. Je lui dis que je m'étois égaré en vou-

lant éviter un parti de Huſſards, qui m'avoit pourſuivi plus d'une heure. Il ſe contenta de cette excuſe, & il ne fut queſtion de rien.

Quelque tems après je m'informai ſous main de ce qu'on diſoit dans les Régimens Siciliens de M. Groſſa-Punta. J'appris qu'il étoit plein de vie; qu'il avoit été attaqué en chemin par des inconnus, & bleſſé dangereuſement à la cuiſſe; mais qu'il étoit rétabli de ſa bleſſure, qui l'avoit néanmoins rendu boiteux pour toute ſa vie : qu'il avoit quitté le ſervice & qu'il vivoit tranquillement à ſa Terre.

Ainſi fut étouffée dès ſa ſource, cette affaire dont j'avois apprehendé les ſuites.

Le Marquis de Léede, reçut un Courier d'Eſpagne, avec la nouvelle que Sa Majeſté Catholique avoit accédé à la quadruple alliance, & qu'il y avoit une paix générale; mais comme il n'avoit pas d'ordre poſitif d'évacuer la Sicile, il fit propoſer aux ennemis une ſuſpenſion d'armes, en attendant de nouveaux ordres de ſon

maître. Les ennemis consentoient bien à la treve ; mais ils vouloient que le Marquis leur remît toutes les Places fortes qu'il occupoit dans l'Isle, à quoi il ne voulut point entendre, & la guerre continua.

Au commencement d'Avril, le Général Espagnol, jugeant aux mouvemens des Impériaux, qu'ils avoient des vues sur Palerme, fit marcher toute l'Armée vers cette Place, & la posta entre le Môle à droite & Monte-Caputo à gauche, & pour plus de précaution, il ordonna que l'on élevât quelques redoutes sur le front de l'Armée.

Nous y travaillâmes avec tant d'ardeur, qu'elles furent achevées avant que les Impériaux parussent sur les hauteurs vers Monte Pelegrino. Ils descendirent dans la plaine, & après avoir bien examiné notre position, ils attaquerent une de nos redoutes sous le Général Seckendorff, qui y fut blessé. La redoute fut emportée après une vigoureuse résistance qui couta deux cens hommes aux Impériaux, sans les blessés. Ils y perdirent

même un Prince d'Anhalt. Notre perte fut très-petite, & à peine eumes nous cent hommes, tant tués que bleſſés.

Le Marquis de Léede étoit à table lors de cette attaque. Sur-le-champ il ſe leva, monta à cheval & fit prendre les armes à toute l'Armée, en même-tems il donna ſes ordres pour reprendre la redoute. L'Armée Impériale ſe mit auſſi ſous les armes. Le canon commença à jouer des deux côtés, avec tout le prélude d'un engagement général. Déjà les Eſpagnols étoient en mouvement pour attaquer la redoute, & les Impériaux pour la défendre, lorſqu'une felouque entra dans le Port & mit à terre un Courier du Roi Catholique, avec des ordres au Marquis de Léede, d'évacuer la Sicile & la Sardaigne.

Après cela, il ne fut plus queſtion de ſe battre. Le Marquis de Léede envoya un Trompette au Général Merci, & l'on convint d'une ſuſpenſion d'armes. Dès ce moment l'animoſité ceſſa, & les Officiers de part & d'au-

tre, commencerent à se faire des civilités.

Je courrus d'abord chercher mon cher Hogard dans le Camp des Impériaux. J'appris qu'il étoit dans le nôtre, & je ne doutai pas qu'il n'eût voulu me prévenir. Enfin après nous être cherchés réciproquement plus de deux heures, nous nous rencontrâmes, & nous embrassâmes tendrement.

Nous soupâmes ce même soir ensemble, & depuis ce jour jusqu'à mon départ pour l'Espagne, nous ne nous quittâmes presque plus, je dis presque, parcequ'en effet, la curiosité de voir Madame Grossa-Punta, me fit faire un petit voyage à Messine. Je n'eus pourtant pas la satisfaction que je me proposois. J'appris seulement que le Marquis de Montefiore, son pere, aux premieres nouvelles de la paix & de la cession de la Sicile à l'Empereur, avoit vendu tous ses biens & s'étoit embarqué avec son épouse, & cette fille unique pour passer en Espagne, en conséquence

d'une permiſſion générale accordée à toutes les perſonnes, qui par attachement pour cette Couronne, voudroient ſortir de l'Iſle, & ſe retirer dans quelque Province de la Monarchie Eſpagnole.

Je fus d'autant plus fâché de cette nouvelle, qu'on me dit que ſi j'étois arrivé deux jours plutôt, je les aurois encore trouvés à Syracuſe.

Je revins à Palerme qui venoit d'être remiſe aux Impériaux, ainſi que la Citadelle de Caſtelamare. Je retrouvai encore mon ami Hogard. Il ſe diſpoſoit à partir pour Naples, pour retourner en Angleterre par l'Italie & la France. Je lui donnai des lettres pour Madame Cottiby & pour ma ſœur, dont je n'avois pas reçu de nouvelles depuis que j'étois en Sicile. Après quoi, nous nous ſéparâmes avec mille proteſtations d'une amitié éternelle.

Le 10 de Mai, toute l'Armée Eſpagnole ſe mit en marche pour ſe rendre à Termini, à vingt-cinq milles de Palerme. C'étoit-là que devoit ſe faire l'embarquement. Le premier

tranſport fut de douze mille hommes d'Infanterie & ſix cens chevaux. Il mit à la voile le 20 de Juin. Le ſecond ne put ſe faire qu'environ huit jours après. Je fus de ce dernier, & nous arrivâmes à Barcelonne le 25 d'Août.

Dès que je me vis dans cette Ville, je fus trouver le *Señor Bonaventura* mon Banquier. Je ſuis bien-aiſe de vous revoir *Señor Capitan*, me dit-il, j'ai de l'argent & des lettres à vous remettre. Les lettres étoient toutes de ma ſœur & de diverſes dates. Dans l'une, elle me mandoit, que Madame Cottiby, perſuadée que j'étois mort, avoit réſolu d'entrer en religion; qu'elle avoit eu toutes les peines du monde de l'empêcher juſques-là d'exécuter ſa réſolution; mais qu'elle ne répondoit de rien pour l'avenir, ſi je ne venois bientôt moi-même, lui prouver que j'étois encore vivant.

Cette nouvelle m'affligea d'autant plus, qu'après trois campagnes auſſi rudes que celles que je venois de faire en Sicile, je devois plutôt deſirer

d'aller à Madrid qu'à Paris, pour solliciter mon avancement. Je n'aimois pas Madame Cottiby au point de négliger ma fortune pour elle. Je sentois même que l'opposition de ses freres, & trois ans d'absence m'avoient un peu réfroidi, ou pour parler plus juste, je n'avois jamais aimé Madame Cottiby, que par reconnoissance. Mon amour étoit plutôt un scrupule qu'une passion. Elle m'avoit fait du bien, je voulois m'acquitter, & je ne pouvois rien lui offrir de plus précieux que mon cœur. Elle en avoit accepté le don, je n'étois pas homme à m'en dédire ; mais je voulois me rendre digne d'elle, & me voir dans une passe à ne la pas faire rougir, & à satisfaire la délicatesse importune de ses freres. Par une suite de ces sentimens, je me gardai bien de faire l'amoureux extravagant, & de me piquer d'un empressement ridicule & romanesque : tout ce que je crus pouvoir faire, ce fut d'envoyer Roussel à ma place, & de le faire partir pour Paris, aussitôt que j'aurois pû trouver, un Domestique qui pût le remplacer

pour quelque tems, ce qui me fut absolument impossible à Barcelonne. Roussel avoit mille bonnes qualités, qui m'étoient d'un grand secours dans un pays comme l'Espagne ; il étoit brave, fidele, intelligent. Il étoit Friseur, Cuisinier, Barbier, Tailleur ; il racommodoit mon linge, quand il étoit usé, il m'en faisoit de neuf aussi-bien que la plus habile lingere. Il savoit lire & chifrer. Je lui donnois de l'argent, il payoit ma dépense & me rendoit un compte exact de tout. En un mot, Roussel étoit mon factotum, & tenoit toutes mes affaires aussi bien en ordre que si j'avois eû dix Domestiques. Mais ce que j'estimois le plus en lui, c'étoit un attachement pour moi à toute épreuve. Cette qualité, qu'il possédoit au suprême dégré, me consoloit de la perte du pauvre Lapierre, qui avoit péri par les mains des Miquelets. D'ailleurs, c'étoit un garçon de bonne mine, qui dansoit fort bien & jouoit très joliment du violon.

Autant que cette lettre de ma sœur m'avoit d'abord chagriné, autant je

ſus réjoui par une autre qu'elle m'écrivoit en date du 17 de Septembre 1719. Elle me marquoit qu'elle avoit oſé haſarder mon bien dans les actions du Miſſiſſipi (ce début me fit trembler). Mais n'appréhendez rien, ajoutoit-elle, je m'en ſuis tirée ſi heureuſement & ſi à propos, que j'ai gagné plus de quatre cens pour cent, & j'ai le tout en beaux & bons louis d'or. Vous me marquerez ce que vous voulez que je faſſe de cet argent. Un riche Banquier de S. Malo, Irlandois de nation & des amis de Madame Cottiby, à qui cette Dame en a écrit, offre de vous faire payer cette ſomme dans telle Ville d'Eſpagne que vous ſouhaiterez, avec très peu de perte. J'attends vos ordres à ce ſujet; mais venez plutôt vous-même.

Tels étoient les termes de cette lettre. Je mentirois ſi je diſois que je fus inſenſible à la nouvelle d'une ſi grande fortune; mais je dois obſerver auſſi que ma joie ne fut point exceſſive, & que déja ſatisfait du bien que Madame de Verval m'avoit laiſſé, je ne portois pas mes vues plus loin:

ce qui me fit plaiſir dans ce ſurcroît de fortune, ce fut de me voir en état de faire du bien à mes parens, j'entends à mes freres & à ma ſœur; car pour mon pere & ma mere, ils étoient morts depuis quelques années.

Dès que je me fus arrangé avec mes ſupérieurs, je partis pour Madrid, après être convenu avec un *Moço-de-mula*, ou garçon Multier, pour porter mon bagage & me ſervir de guide dans ce voyage que je me propoſois de faire ſur mes propres chevaux.

Je pris ma route par le Royaume d'Arragon, & il ne m'arriva rien qui mérite d'être raconté, ſi ce n'eſt une affaire que j'eus avec un *Bravo* dans une de ces hôtelleries que les Eſpagnols appellent *Meſon*, entre Daroca & Montálvan.

On entre dans ces hôtelleries par l'écurie, on n'y trouve, ni pain, ni viande, ni œufs, ni poiſſons, ni lit. Il n'y a que du vin, encore eſt-il éventé, parcequ'on le tient dans de grandes jarres ouvertes, & il ſent la

poix & le goudron à faire vomir. De ſorte que quiconque veut manger un morceau le ſoir, eſt obligé de ſe pourvoir de quelques proviſions à la dînée. C'eſt ce que je ne manquois jamais de faire, & Rouſſel avoit ſoin de me préparer quelque bon ragoût de ſa façon.

Les tables qu'on a dans ces hôtelleries, ſont longues, avec une bancelle de chaque côté pour s'aſſeoir. On n'y voit jamais de nappe, ni de ſerviette, & toute la vaiſſelle conſiſte en quelques aſſiettes & plats de terre, avec des figures groteſques. Au lieu de chandelle, ils allument trois ou quatre petites bougies qui éclairent à peine aſſez pour voir manger. J'étois toujours pourvu de nappes & de ſerviettes, pour ne pas participer à la malpropreté des Eſpagnols.

Je mangeois un poulet froid & une fricaſſée de pigeonnaux, que Rouſſel avoit apprêtée, & j'étois aſſis à une de ces tables, lorſque je vis entrer un grand homme maigre, traînant une épée exceſſivement longue à ſes côtés, avec un poignard pendu à la garde

de cette épée, un chapeau en pain de ſucre ſur ſa tête, la golille & le manteau ſur ſon corps, une mouſtache qui lui cachoit la moitié du viſage, & une paire de grandes lunettes ſur le nez.

Quoique je fuſſe déja accoutumé à voir de ces ſortes de carême-prenant, je faillis à faire un éclat de rire à la vue de celui-ci. Plus il affectoit d'être grave, plus j'avois envie de rire. Il me ſalua gravement par un *Dios guarda Vueſtra Merced*, & s'aſſit ſans façon de l'autre côté de la table. Comme je le vis en train de partager avec la même liberté mon ſouper, je voulus m'en faire un mérite, & le priai de goûter de la fricaſſée, du poulet froid, & d'une bouteille d'un vin de Seville, qui me paroiſſoit très bon. Il ne daigna pas même me remercier, & ſe mit à manger & à boire comme un homme qui depuis long-tems n'avoit pas fait un bon repas, & toujours ſans dire un ſeul mot.

Quand il eut enfin un peu rétabli ſon eſtomac débiffé, il ouvrit la ſcène par une exclamation emphatique ſur

le bonheur que j'avois de manger ce jour-là avec le plus ancien Gentilhomme de l'Arragon, & me répéta bien dix fois *Yo ſoy hidalgo, como el Rey*, je ſuis noble comme le Roi. Il voulut même me le prouver, & tira un grand papier de ſa poche, où je pourrois voir, diſoit-il, ſes *deſcendencias*, c'eſt-à-dire, ſa généalogie; mais je le priai de ne pas s'incommoder, & je l'aſſurai très fort que je le croyois iſſu de demi-Dieux. Je crus en être quitte pour ce ſoir; mais il voulut m'apprendre ſon nom. Je m'appelle, dit il, Don Juan Agua de Buena-Fuente, y Rocafuerte. Cela ſuffit, repris-je. Ce nom ſeul vaut tous les titres des plus grandes maiſons. Il ſourit d'un air de ſatisfaction, qui ſans déranger ſa gravité, ſembloit me dire, je ſuis charmé de trouver un étranger qui connoiſſe ſi bien le mérite.

Un moment après, il me parla de guerre. Il m'apprit qu'il avoit ſervi en Portugal, & s'étoit trouvé à la bataille d'Almanza, qu'il y avoit tué je ne ſais combien de François : qu'il avoit été fait priſonnier & forcé de

ſervir dans les Troupes de Philippe V. qu'il s'étoit trouvé au ſiége de Barcelonne, & que ſans les Eſpagnols, jamais les François n'auroient pris cette Place.

J'aurois dû mépriſer un diſcours ſi extravagant, & en général les paroles d'un fou ne devroient jamais attirer l'attention des gens raiſonnables : mais ma vivacité naturelle ne me permit pas de faire cette réflexion. Je demandai au Señor D. Juan, ſi c'étoient les François qui avoient appellé les Eſpagnols à leur ſecours pour prendre Barcelonne ? Il avoua que c'étoient ceux-ci qui avoient appellé ceux-là. Cela étant, lui dis-je, il me paroît plus naturel de douter que les Eſpagnols l'euſſent priſe ſans les François. Le Duc de Vendôme, ajoutai-je, n'avoit-il pas pris Barcelonne malgré toutes les forces d'Eſpagne, & dans un tems où le Roi avoit toute l'Europe ſur les bras ? Et ſans l'argent & le ſang des François, Philippe V. auroit-il jamais été Roi d'Eſpagne, tandis que les trois quarts de ſes ſujets étoient dans le parti de la rébellion, & que le reſte

ne lui fournissoit que de foibles secours, qui n'auroient pas même suffi pour repousser les Portugais, les moindres de ses ennemis ?

A ce mot de rébellion, mon homme fronça les sourcils, & mettant la main sur son poignard, *por la sangre, por la muerte*, dit-il, *usted ès un Gavacho*, & en disant cela, il m'asséna un coup de poignard, que je n'évitai qu'en me jettant sous la table. Le coup fut si rude, que le poignard entra un travers de doigt dans le bois de la table. Je fus prompt à me relever, & lui saisis le bras avant qu'il eût pu retirer le poignard, aussitôt je le tirai vers moi avec tant de force, que la table & les bancelles en furent renversées.

A ce bruit l'Hôte, l'Hôtesse, le Muletier & Roussel accoururent ; sans pouvoir discerner ce qui se passoit, parceque les petites bougies étoient éteintes & renversées. L'Hôte crioit de toute sa force, *hombres de Dios, no vi matad*, hommes de Dieu, ne vous tuez pas. Enfin, l'Hôtesse apporta de la lumiere, & toute

cette illustre assemblée vit le Señor Don *Juan Agua de Buena Fuente y Rocafuerte* par terre, ses lunettes en pieces, son manteau & sa golille dans un état pitoyable, ses moustaches arrachées & les yeux pochés au beurre noir. Je le tenois sous mes pieds, & je criois à Roussel de m'apporter mon épée que j'avois pendue à un clou en entrant dans l'hôtellerie, ne prévoyant pas que je dusse courir risque de la vie en me mettant à table. Roussel refusa prudemment de me donner mon épée, & aida même l'Hôte & le Muletier à m'arracher cet illustre Gentilhomme, à qui je crois que j'aurois enfin écrasé la tête contre le pavé, tant j'étois irrité de sa trahison.

L'Hôte, sans s'informer qui avoit tort ni raison, se déclara pour celui à qui il sentoit de l'argent, & traita le Gentilhomme de *Vellaco*, de *haragan*, de *bobo*, le prit par les épaules & le mit dehors, sans vouloir écouter aucune raison. Pour lors j'eus pitié de lui, le voyant presque nud. J'ordonnai à Roussel de l'aller consoler, &

de lui donner une cinquantaine de réaux. Ce petit préſent l'appaiſa. Il lui parla confidemment. Nous ſommes, dit-il, dix braves Gentilshommes, qui vivons de nos talens. Perſonne ne ſait mieux que nous manier le ſtilet, pouſſer la dague dans les ſeins en embraſſant un homme, tirer le petit piſtolet, & tout cela pour le ſervice du public. Si votre maître a quelque ennemi, nous l'en déferons, il n'a qu'à parler. Pour dix piſtoles nous tuons un homme, les frais du voyage à part. Fût-il au fond de l'Eſpagne, il ne nous échappera pas. Mon maître vous eſt fort obligé, lui repartit Rouſſel, nous autres François, nous ne nous vengeons que de bonne guerre, en attaquant à armes égales, & à beau jeu bel argent. Nous avons le malheur de déteſter des talens auſſi reſpectables que les vôtres, & jamais nous ne confions à d'autres qu'à nous-mêmes la ſatisfaction que nous ſommes en droit de prétendre. Rouſſel en me racontant cette converſation, y ajouta des réflexions fort ſenſées. Eſt-il poſſible, diſoit-il, qu'une na-

tion, qui ſe pique de générosité & d'humanité, comme les Eſpagnols, ait des principes ſi bizarres au ſujet de la vengeance ? J'ai oüi dire que le Royaume de Valence étoit rempli de ces ſortes de braves, ou plutôt d'aſſaſſins, qui pour dix piſtoles, vous défont d'un ennemi en fort peu de tems. Il faut eſperer que Philippe V. extirpera tous ces Bandits, & corrigera ce qu'il y a de défectueux dans les mœurs d'une nation d'ailleurs eſtimable.

Le lendemain de grand matin, nous partîmes de l'hôtellerie, non ſans peſter un peu contre l'Hôte qui nous écorcha de la belle maniere, ſous prétexte, que ſans lui, le ſpadaſſin nous auroit mangé à la croque-au-ſel. Il fallut faire ſemblant de le croire, pour éviter le bruit, & lui payer ſoixante réaux qu'il prétendoit pour nous & pour nos chevaux & mulets.

Nous commençâmes à entrer dans les montagnes, & après avoir fait deux lieues & demie, ſans trouver, ni Ville, ni Village, nous nous ar-

rêtâmes au bord d'une fontaine, pour manger le reſte de nos proviſions. Nous étendîmes une nappe ſur du gazon à l'ombre de deux grands ormeaux, dont les branches pliées de part & d'autre, formoient comme une voute impénétrable aux rayons du Soleil.

Avant que de nous aſſeoir, j'ordonnai à Rouſſel d'apporter nos armes à feu, afin de les avoir près de nous, au cas qu'il prit envie au brave de la veille & à ſes amis, de venir le venger des coups qu'il avoit reçus, & afin d'être à même de nous défendre contre ces bandits.

La précaution ne fut pas inutile ; à peine étions-nous aſſis, que nous vîmes paroître notre homme ; il avoit encore le viſage tout contuſionné, & marchoit au milieu de deux de ſes confreres. Rouſſel avoit ſa carabine renverſée ſur ſa jambe droite, & moi deux piſtolets d'arçon ſur la nappe.

Dès que je vis ces Meſſieurs, je dis à Rouſſel, ha ça, levons-nous & faiſons-leur les honneurs de notre petit

dîner champêtre. Là-deſſus ce brave garçon ſe leva & me dit, Monſieur, j'en prends deux pour moi & vous abandonne l'autre ; je m'en vais les apoſtropher de deux balles. Non, lui repartis-je, ne tirez point qu'ils ne nous attaquent. Quoi, Monſieur, reprit-il vivement, vous voulez marchander ces canailles ? Ne les connoiſſéz-vous pas ? Ce ſont des traitres qui vous enfonceront le ſtilet dans le cœur en vous careſſant. Et tout de ſuite, *Vellaços*, leur dit-il, les couchant en joue, ſi vous avancez, vous êtes morts.

L'action & le ton de Rouſſel, parut les étonner. Ils délibérerent un moment entr'eux, après quoi ils s'en retournerent ſans dire mot.

Je ſoupçonnai que le Gentilhomme à talent n'avoit pu raſſembler d'avantage de gens de ſa clique, & que nous voyant ſi déterminés ils craignoient de s'engager dans un combat fort douteux, pour ne rien dire de plus. Quoi qu'il en ſoit, ils ſe retirerent & ne reparurent plus.

Nous arrivâmes à Madrid ſans autre

autre accident. J'avois écrit à M. Simon, que je comptois encore loger chez lui; il m'attendoit avec impatience, & m'avoit réservé un joli appartement. M. Simon avoit une fille unique, qu'on appelloit la Señora Rosa. Cette fille étoit assez bien élevée, parloit joliment François & Espagnol, & vivoit dans une honnête liberté.

La femme du Sieur Simon étoit une bonne vieille Espagnole, qui gardoit sa fille comme un Argus. Roussel remarqua que la mere & la fille avoient une passion extrême pour la guitarre, instrument dont tous les Espagnols jouent bien ou mal. Il n'est enfant de bonne mere, qui n'en racle une partie du jour & de la nuit. Il n'est pas jusqu'aux Soldats & aux Paysans mêmes qui ne s'en mêlent. En un mot, c'est à qui raclera plus fort.

Roussel ne se fut pas plutôt apperçu du goût général de la nation, qu'il négligea le violon, & se mit à jouer de la guitarre. Il avoit cet avantage, qu'il possédoit très bien la musique,

chose où les Espagnols sont d'ordinaire fort ignorans. Dans peu de tems il s'acquit la réputation d'un des meilleurs joueurs de guitarre qu'il y eût en Espagne. Cela joint à sa figure, & à un certain air de petit-maître, qu'il savoit admirablement se donner, lui valut bien des bonnes fortunes.

Pour moi, tout occupé de mon avancement, je ne faisois la cour qu'aux Puissances. Je m'adressai à M. Patinho, qui commençoit alors à entrer dans les affaires les plus importantes, & que j'avois eu l'honneur de connoître en Sicile, Intendant de l'Armée, où il avoit autant contribué que le Marquis de Léede, aux succès des armes de Sa Majesté Catholique.

Ce Ministre me recevoit toujours fort bien. Un jour il me dit, M. de Verval, il ne tiendra qu'à vous d'être Lieutenant-Colonel. Et que faut-il faire pour cela, Monsieur, repartis-je ? Il faut, continua-t-il, aller servir six ans au Pérou. Je ne le ferai donc jamais, dis-je : ce Pays-là n'est point

mon fait : je n'ai pas beſoin d'aller aux Indes pour faire fortune. J'ai, Dieu merci, de quoi vivre, & ſi je ne puis obtenir la récompenſe de mes ſervices qu'à cette condition, je ſuis réſolu de me retirer. Nous en ſerions bien fâchés, reprit il obligeamment ; nous n'avons pas dans tout le Royaume un Ingénieur qui vous vaille. Conſolez-vous, vous n'irez point aux Indes, cela ſuffit, & vous ſerez Lieutenant-Colonel.

Il me tint parole, & quelques jours après il me remit deux Brevets de Sa Majeſté, l'un pour le grade de Lieutenant-Colonel, l'autre pour une penſion de deux cens piſtoles. Continuez, me dit-il, à ſervir le Roi avec le même zèle que vous avez fait juſqu'ici, & comptez que vous ne ſerez pas oublié dans la diſtribution de ſes graces. Je l'aſſurai que je voulois vivre & mourir au ſervice de Sa Majeſté Catholique, & pour lui en donner une preuve, je le priai de m'obtenir la permiſſion de faire un dernier voyage en France pour en retirer tous mes biens & les faire paſſer en Eſpa-

gne, où j'étois résolu de me fixer.

Il me promit de m'obtenir cette permission. Je fis un présent considérable à son premier Commis, & je me retirai en attendant le congé que je désirois.

Ce fut l'affaire de huit jours. Le premier Commis, que j'avois mis dans mes intérêts, m'apporta lui-même ce congé & les passeports nécessaires.

Dès que Roussel sut que je voulois partir, il tomba dans une rêverie qui ne lui étoit pas ordinaire. Il avoit l'air triste, inquiet, de mauvaise humeur. Qu'est, ceci Roussel, lui dis-je un matin qu'il me faisoit les cheveux ? Il semble que vous soyez mécontent de mon service. Moi, Monsieur ? A Dieu ne plaise que je sois assez malheureux de méconnoître les bontés que vous avez pour moi : je ne vous quitterois pas pour l'Empereur ; & à moins que vous ne me chassiez, rien que la mort ne me séparera de vous. Qu'est-ce donc, interrompis-je, que signifie cet air rêveur & triste que je vous vois ? Ah ! Monsieur, reprit-il, vous

gronderez, si je vous le dis, & il faut pourtant bien que je vous le dise; car enfin, je n'ai pas de meilleur ami que vous, & vous pouvez seul me tirer de cette affaire; mais non, vous me chasserez & je serai au désespoir. Eh! venons au fait, repliquai-je, que sert-il de tant barguigner. Avez-vous tué quelqu'un? Non, Monsieur, ce n'est point cela. Et bien qu'est-ce donc? Parlez, ou allez-vous promener. Hélas! Monsieur, c'est que . . . . . Mademoiselle Rosa, fille de M. Simon, m'a tant fait jouer de la guitarre, qu'elle s'en trouve incommodée, & son estomac en est dérangé au point qu'elle a des vomissemens continuels.

L'air naïf dont il parloit, & la maniere comique dont il exprimoit son idée, me firent d'abord étouffer de rire; mais bientôt reprenant mon sérieux. Quoi, M. Roussel, lui dis-je, vous avez violé les loix de l'hospitalité? séduit la fille de mon hôte, d'un Officier de la Reine, une fille unique, qui aura un jour plus de tren-

te mille livres de bien : & voilà juſtement, Monſieur, dit-il, ce que j'ai eu en vue en badinant avec elle. C'eſt le bien de ſon pere, qui m'a fait paſſer par deſſus quelques petits défauts qu'elle a à ſon viſage & à ſa taille. Faut-il pas que les piſtoles de ce bon homme blanchiſſent un peu ſa peau brode, & égaliſent une petite élévation qu'elle a à l'épaule droite. A l'égard de ſon titre de Tailleur de la Reine, croyez-vous que cela le mette fort au-deſſus de moi ? Et d'ailleurs s'il ne faut qu'un titre pour contenter ſon orgueil, je n'aurai pas de peine pour de l'argent à en obtenir un plus diſtingué, ſur-tout ſi vous daignez vous en mêler. Mais, ajouta-t-il, commençons par le mariage : c'eſt à quoi je vous prie de vouloir bien diſpoſer le pere. Après tout, il n'y a que ce moyen-là de réparer la faute de la fille. Ce qui m'afflige, c'eſt de m'être oublié à ce point-là ſans vous conſulter ; mais vous me pardonnerez aiſément, ſi vous conſiderez qu'on n'a guere coutume de prendre conſeil ſur

pareilles affaires, ſans compter que ſouvent ces choſes-là ſe font ſans qu'on les prévoie.

Allons, lui dis-je, conſolez-vous; je verrai d'accommoder cette affaire, & de diſpoſer le pere à vous donner ſa fille. J'oubliois de vous dire, ajouta-t-il, que la mere eſt en partie cauſe de ce malheur, qu'elle en eſt inſtruite, & qu'elle eſt ravie que ſa fille épouſe un ſi excellent joueur de guitarre: elle s'eſt même chargée d'appaiſer ſon mari. Cela étant, dis-je, vous n'avez pas beſoin de moi. Pardonnez-moi, Monſieur, reprit-il, j'ai fort beſoin de vous, & ſi vous ne parlez en ma faveur, nous ſommes perdus: car le bon homme eſt rétif & violent en diable, & il feroit homme à maltraiter ſa femme, ſa fille, & à me faire une mauvaiſe affaire à moi. Cela ſuffit, répliquai-je, je lui parlerai. Dès que je fus habillé, je fis demander audience à M. Simon. On me dit qu'il étoit ſorti; je ſortis moi-même pour quelques affaires que j'avois à finir, & je remis à l'après-dinée à parler à M. Simon. Ma

coutume étoit de ſortir toujours ſeul, excepté la nuit, alors Rouſſel m'accompagnoit pour m'éclairer ; car il n'y a point de lanternes dans les rues de Madrid. Elles ſont ſales, obſcures & peu ſûres, dès que le ſoleil eſt couché.

Mes affaires terminées, je m'en revenois au logis fort tranquillement, lorſque je vis une foule de peuple devant notre porte, & un moment après j'en vis ſortir quatre alguazils qui menoient un priſonnier, que je reconnus pour Rouſſel. Auſſitôt je fendis la preſſe, & m'approchant des alguazils, je leur demandai par quel ordre ils s'aviſoient d'arrêter mon domeſtique. Ils me répondirent que c'étoit par l'ordre du Corrégidor. Je réſolus ſur-le-champ d'aller parler à ce Magiſtrat, pour ſavoir la cauſe de cet acte de juſtice. Mais auparavant je voulus dire un mot à Rouſſel, à quoi les alguazils ne voulurent point conſentir, ſous prétexte qu'ils étoient preſſés, & j'eus le chagrin de voir mener le pauvre garçon en priſon, ſans pouvoir lui parler.

Je fus de ce pas chez le Corrégidor; je le trouvai, qui alloit se mettre à table. Dès qu'on lui eut dit qu'un Lieutenant-Colonel des Ingénieurs demandoit à lui parler, il vint lui-même me prendre dans son anti-chambre, & me mena dans son cabinet, où après les premiers complimens, je lui dis que je venois d'apprendre que c'étoit par son ordre qu'on menoit actuellement en prison mon valet de chambre, garçon sage, & qui certainement n'avoit rien fait qui méritât qu'on le prît au corps. Il faut, me répondit-il, que vous ne soyez pas au fait de la conduite de ce jeune homme. Il a pourtant une affaire criminelle sur les bras. Le sieur Simon, Tailleur de la Reine, l'accuse de séduction, & c'est là-dessus que j'ai ordonné la prise de corps. Si vous voulez consigner cent ducats d'or, on vous rendra votre domestique, jusqu'au jugement définitif. Si non, je ne puis le faire élargir à moins que le pere de la fille ne retire sa plainte, & n'arrête toute poursuite.

Je vis bien que consigner cent du-

cats d'or & les perdre, c'étoit la même chose, & que cela m'engageroit dans un procès sans fin. C'est pourquoi je rejettai cet expédient, & répondis au Corrégidor, que si mon valet de chambre étoit coupable, je voulois qu'il fût puni; mais que je n'avois jamais oui dire que ce fût une affaire si criminelle, que de faire un enfant à une fille, quand les conditions étoient égales. Il ne répondit à cela que par des excuses, que j'interrompis pour me retirer fort mal satisfait de lui, & encore plus irrité contre M. Simon. Je revins tout en colere à la maison; en entrant la servante me dit qu'on n'attendoit que moi pour se mettre à table. La pauvre fille avoit les larmes aux yeux, & je crois qu'elle regrettoit aussi la guittarre de Roussel. Un moment après Mademoiselle Simon parut fondant en larmes. Elle se jetta à mes pieds; me priant de ne point l'abandonner, qu'elle étoit au désespoir de ce qui venoit de se passer; qu'elle aimoit Roussel; qu'elle le justifieroit; & qu'enfin elle n'auroit jamais d'autre

mari que lui. Je la relevai & la consolai.

J'entrai dans la salle à manger ; j'y trouvai M. Simon avec sa femme qui pleuroit. Quoi, Monsieur Simon, lui dis-je, c'est vous qui avez fait emprisonner mon valet de chambre ? Je ne me serois jamais attendu que vous me fassiez une pareille affaire, ni que vous eussiez eu si peu de considération pour moi. Je vous jure que si je n'en avois un peu plus pour votre âge, votre titre fastueux de *Sartore de la Reyna* ne m'empêcheroit pas de vous traiter comme vous le méritez.

Il voulut d'abord me parler de séduction ; mais je lui imposai silence. Vous ne prouverez jamais cet article, dis-je ; votre fille a vingt-deux ans, elle n'est pas d'âge à être séduite. Elle avoue qu'elle aime Roussel, qu'elle l'a aimé la premiere, c'est donc elle qui l'a séduit. Vous voyez bien que vous en serez pour les frais du procès, & pour le deshonneur de votre fille ; car qui sait s'il voudra d'elle, après le traitement qu'il vient

d'essuyer de votre part ? Pour moi je n'en réponds pas.

Il voulut me soutenir que la séduction étoit suffisamment prouvée par l'inégalité des conditions. Qu'appellez-vous inégalité de condition, repris-je vivement ? Vous êtes Tailleur, & vous ne savez que cela ; au lieu que Roussel sait dix sortes de professions, & qu'il a plus d'adresse dans son petit doigt, que vous n'en avez dans toute votre personne. Il est vrai que vous êtes riche, & qu'il ne l'est pas ; mais il y a remede à cela, je lui donne dix mille livres, non pas sur le pied que l'argent est aujourd'ui en France ; mais tel qu'il étoit il y a dix ans. Donnez-en autant à votre fille & les voilà presque aussi riches que vous. Or, maintenant parlons de sens rassis ; supposons que par votre crédit, vous parveniez à perdre ce garçon, que vous en reviendra-t-il ? Vous serez vengé, je l'avoue ; mais rendrez-vous par-là l'honneur à votre fille ? Non, sans doute, vous ne ferez que publier sa honte, & vous des-

honnorer vous-même. N'étoit-il donc pas plus raiſonnable d'éviter l'éclat, de les marier inceſſamment, & de prévenir les mauvais diſcours du public par une conduite ſi ſage, & ſi modérée ?

Je ne ſais ſi les dix mille livres changerent le cœur de M. Simon, ou s'il fut frappé de la ſolidité de mes réflexions; mais je l'entendis s'écrier qu'il avoit fait une ſottiſe, qu'il étoit un étourdi, un radoteur, un extravagant. A cela je n'eus pas le mot à dire; j'ajoutai ſeulement que les plus courtes folies étoient les meilleures, & qu'ainſi il feroit bien de réparer la ſienne le plutôt qu'il pourroit. Là-deſſus, il prit ſa canne, ſon épée & ſon chapeau, & jura qu'il ne mangeroit pas que Rouſſel ne fût hors de priſon. Il ſortit en diſant ces mots, & revint deux heures après avec Rouſſel en carroſſe. J'appris avec plaiſir qu'il lui avoit fait mille careſſes, qu'il l'avoit appellé ſon gendre, & que Rouſſel, qui avoit le cœur excellent, loin de témoigner le moindre reſſentiment, n'avoit marqué

que de la tendresse pour lui. En un mot, ils revenoient fort contens l'un de l'autre.

Je n'entreprendrai point ici d'exprimer quelle fut la joie de la mere & de la fille à la vue de cette réconciliation inespérée : tantôt elles se jettoient au col du bon homme Simon, tantôt elles me venoient baiser la main suivant la maniere Espagnole. En un mot rien n'étoit si touchant pour un cœur, que leurs gestes, leurs larmes & toutes leurs actions.

Dès le soir même, on fit venir un Notaire pour dresser le Contrat de mariage. Dans ce Contrat, je m'engageois solidairement à payer dans six mois, au plus tard ; dix mille livres à Roussel en reconnoissance de ses bons & fideles services, & en faveur de son mariage avec la fille du sieur Simon.

Celui-ci de son côté donnoit une pareille somme en dot à sa fille, & la déclaroit son héritiere universelle après sa mort & celle de sa femme. Il offrit de payer la dot sur-le-champ, ce que Roussel refusa, disant qu'il n'avoit pas besoin d'argent, tant

qu'il étoit à mon ſervice, & qu'il ne me quitteroit que lorſque je ne voudrois plus de lui. Vous n'y ſongez pas, Rouſſel, dis-je, il faut penſer à vous établir & à faire quelque choſe pour vous & pour vos enfans. Non, Monſieur, répliqua-t-il, c'eſt une réſolution priſe; avec votre permiſſion, je vous ſervirai toute ma vie. Rien au monde ne me fera changer de deſſein; j'eſpere que ma prétendue, mon beau-pere, & ma belle-mere ſe prêteront à cet arrangement. Je vous dois tout, & je ſerois un malheureux ſi j'agiſſois autrement. Mademoiſelle reſtera dans ſa famille, lorſque mon devoir m'obligera de vous ſuivre hors de Madrid, & quand nous y reviendrons, nous continuerons à loger ici. Il faut qu'en m'épouſant Mademoiſelle Simon ſe mette dans le cas d'une perſonne qui épouſe un Officier d'armée, qui quitte ce qu'il a de plus cher pour aller ſervir ſon Roi au péril de ſa vie. Vous êtes, ajouta-t-il, s'adreſſant à moi, mon Roi, mon Souverain, mon Maître; je dois tout quitter pour vous ſervir, & Made-

moiselle est bien heureuse que je ne courre point risque en vous servant, ni d'être estropié, ni d'être tué, à moins d'un malheur qui peut arriver par-tout, & à tout le monde.

Tout cela fut dit d'un air si animé, si plein d'affection & de zele, que je ne pus m'empêcher d'embrasser ce digne garçon, dont le cœur étoit certainement plus magnanime que celui de bien des héros. Voilà qui est fait, Roussel, lui dis-je, la mort seul nous séparera, & je vous traiterai desormais moins en domestique qu'en ami.

Ce petit dialogue édifia toute la compagnie, M. Simon fut charmé d'avoir pour gendre un jeune homme si plein de sentimens, & sa fille consentit à tout, pourvu qu'elle devînt la femme de celui qu'elle adoroit.

Quinze jours après, les nôces furent célébrées sans bruit. Je donnai aux deux époux, au pere & à la mere, & à quelques amis, presque tous François, un repas magnifique, que j'accompagnai de quelques présens aussi galans que je pus imaginer.

Cependant je me préparois à mon

départ pour la France. Je fus prendre congé de quelques Seigneurs, qui me faisoient la grace de me protéger, tels que le Prince de Popoli, les Ducs de Sessa, de Ferdina, de l'Infantado, les Marquis del Carpio, de Tabara, de Quellar, & Don Joseph Patinho. Un jour que je sortois par la porte d'Alcala pour aller au Buenretiro dans un carrosse attelé de deux mules, je fus frappé de la physionomie d'un jeune homme galonné & vêtu à la françoise, qui se trouva en face de moi au moment que je mettois pied à terre. J'observai qu'il me considéroit avec quelque attention, & tout d'un coup je le vis venir à moi les bras ouverts pour m'embrasser, en s'écriant, ah! mon cher Monsieur de Verval, quel plaisir pour moi de vous revoir avant mon départ d'Espagne! Il paroît, Monsieur, lui dis-je, que nous nous connoissons, néanmoins je ne saurois vous remettre. Quoi, s'écria-t-il, vous méconnoissez le Comte d'Uffai! Pardonnez-moi, répliquai-je, ce petit défaut de mémoire; je puis vous assurer que mon

cœur n'y a point de part, & en disant ces mots, je l'embrassai avec transport. Que faites-vous de bon ici, continuai-je ? Est-il arrivé quelque changement avantageux à votre fortune ? Racontez-moi donc ce qui s'est passé. Vous savez que je m'interesse à tout ce qui vous concerne.

Je vous conterai tout cela demain, reprit-il, il faut maintenant que j'aille parler au Marquis de Valouse ; c'est un Seigneur François de mes parens à qui j'ai les dernieres obligations. Avec votre permission, dis-je, nous ne nous quitterons pas si-tôt, ou du moins nous nous rejoindrons incessamment. J'ai aussi à parler à quelqu'un ici. Convenons que celui qui aura fini le premier, attendra l'autre dans le même endroit où nous sommes, & acceptez un petit dîner que je veux vous donner chez moi. Il consentit à cet arrangement, & me quitta pour aller finir ses affaires.

J'avois amené Roussel avec moi, non pas derriere le carrosse, mais dedans : il étoit bien mis, & auroit pû passer pour une espece d'Ecuyer, si

j'avois été d'un rang à en avoir, quoi qu'il n'y ait rien de si commun en Espagne que les Ecuyers & les Pages : j'ai connu un Chirurgien François à Madrid, qui par son habileté dans sa profession, peu cultivée chez les Espagnols, avoit fait une assez grande fortune pour avoir Cuisinier, Maître d'Hôtel & Pages, avec un équipage à l'avenant. Je dis donc à Roussel d'aller vîte au logis donner ses ordres pour que nous eussions un bon dîner, & de dire que je mangerois dans mon appartement avec un de mes amis. Mettez-vous, lui dis-je, dans le carrosse & ramenez le moi le plutôt que vous pourrez.

Roussel partit & me renvoya la voiture, mais ne revint pas; il resta pour apprêter lui-même le dîner, & il s'en acquitta si bien, que je n'ai de ma vie guere fait meilleure chere.

Le Comte d'Ussai ayant fini ses affaires avant moi, eut la bonté de m'attendre suivant notre convention. Je le joignis avant le retour de mon carrosse. Il me proposa en attendant de faire une promenade dans les jar-

dins du Buenretiro ; mais dans le moment même, je vis revenir mon carrosse. Alors je lui proposai de renvoyer le sien & de se mettre dans le mien, pour nous rendre tout de suite chez moi où nous serions plus à notre aise & plus en liberté que dans ces jardins. Il agréa ma proposition, & nous l'exécutâmes sur-le-champ.

Arrivés chez moi, je priai le Comte d'Ussai de satisfaire l'impatience que j'avois d'apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis que je ne l'avois vû. Nous nous assîmes tous les deux sur un canapé, & là il commença le récit suivant.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU COMTE D'UFFAI.

PEU de tems après votre départ de Barcelone, il y eut une réforme dans les gardes Wallonnes, ainsi que dans les Gardes Espagnoles. Je fus du nombre de ceux qui furent congédiés, & ce nombre étoit de dix hommes par Compagnie. J'aurois été plus sensible, que je ne fus, à cet accident, si le Vicomte de la Verne n'avoit déja eu cédé sa Compagnie à je ne sais quel cousin ou neveu, homme brusque, dont je ne m'accommodois nullement.

Chaque Soldat réformé reçut en cette occasion une demi-pistole, & & son uniforme. La récompense étoit petite; mais avec les Rois il n'y a pas à contester, & il faut bien s'accommoder de ce qu'ils veulent don-

ner ſous peine de n'avoir rien du tout.

Me voilà donc avec mon habit de munition pour tout bagage, & une demi-piſtole pour tout fonds. Dans cet état je ne ſavois où donner de la tête : que ferai-je ? que deviendrai-je ? Cette demi-piſtole ne peut pas me mener loin. Un ſoir que je promenois ces triſtes penſées ſur le port, un jeune homme bien fait & ſingulierement vêtu m'aborda, & me dit en Eſpagnole, *Señor Soldado*, ſi vous n'avez rien de mieux à faire, & que vous vouliez gagner quelques réaux, venez aider mon Négre à porter mon bagage, & enſeignez-moi une bonne hôtellerie.

Je reconnus à ce diſcours auſſi bien qu'à ſon habillement, qu'il venoit des Indes Eſpagnoles, & ce qui me le faiſoit encore plus croire, c'eſt qu'il étoit entré ce jour-là dans le port un vaiſſeau de Bilbao fort maltraité de la tempête, & qu'on diſoit revenir de ce pays-là.

Je ſaiſis volontiers cette occaſion de gagner quelque argent. Je courus

du côté de la chaloupe qui abordoit en ce moment, & mettoit quelques passagers à terre avec leurs effets. Le jeune homme, arrivant en même-tems que moi, me chargea d'un coffre que j'emportai sur mes épaules, tandis que le Négre me suivoit, portant une valise du moins aussi pesante que le coffre. Le maître venoit après, & je les menai l'un & l'autre aux trois Colombes, l'une des meilleures auberges de Barcelonne, où le jeune homme trouva une chambre pour lui proprement meublée à un prix raisonnable, & une pour son Négre. Après cela il me remercia, me paya honnêtement de ma peine & me congédia. Mais avant que de me retirer, je ne sais si ce fût par pressentiment ou seulement par curiosité que je lui demandai, s'il ne venoit pas de l'Amérique. Cette question le surprit. Avez-vous, me répondit-il, quelqu'intérêt à savoir cela? Non, lui dis-je; mais c'est que j'ai été dans ce pays-là, & que j'aime à en parler. Eh bien, reprit-il, pour vous contenter, je vous dirai que je viens de la Vera-Cruz, & que

j'en ſuis même. Vous êtes de la Vera-Cruz ? m'écriai-je : vous connoiſſez donc D. Diégo Salinas & Mademoiſelle Landron. J'obſervai que les larmes lui venoient aux yeux. Ah ! mon ami, dit-il, quels noms venez-vous de prononcer ? & qu'ont ces perſonnes de commun avec vous ? C'eſt, repris-je, que j'ai fort connu Mademoiſelle Landron, & que même j'ai tenu ſur les fonts-baptiſmaux un joli petit garçon, dont elle étoit accouchée dans une Iſle deſerte. Elle diſoit qu'elle étoit mariée à Don Diégo Salinas, & qu'elle mourroit ſon épouſe.

A ces mots le jeune homme ſe jetta à mon col. Quoi, s'écria-t-il, ma chere épouſe vit encore ? Elle eſt accouchée d'un fils ? Et vous ſavez où ils ſont l'un & l'autre ? Je ſais, répondis-je, que Mademoiſelle Landron ſe porte bien, à moins qu'il ne lui ſoit arrivé quelque accident depuis deux ou trois mois, & je ſais auſſi qu'elle eſt à Madrid. Là-deſſus, je lui racontai tout ce que je vous ai conté

conté à vous-même de mes avantures en Amérique.

Le jeune homme se découvrit alors à moi. Je suis, me dit-il, ce malheureux Salinas, dont Mademoiselle Landron vous a parlé. Mes assassins ne m'avoient épargné, que pour me faire périr avec ignominie, sous couleur de punir un crime de rapt; & ils seroient venus à bout de leur mauvais dessein, si ma famille n'avoit trouvé moyen de me faire évader de la prison & transporter à Carthagene sous un nom étranger. De-là je me suis embarqué sur un vaisseau de Bilbao, qui a été obligé de relâcher à Barcelonne, étant près de couler bas, à cause de deux voies d'eau qu'il avoit, & qu'on n'a jamais pu boucher. Voilà, poursuivit-il, par quel hasard je me trouve ici. Mais j'en rends graces à Dieu, qui m'a fait rencontrer dans ce Port, un homme qui ma donné des nouvelles de ce que j'ai de plus cher au monde. C'en est fait, je pars demain pour Madrid. Je voulois me reposer ici quelques jours, mais ce que vous venez de me dire,

me donne une impatience extrême d'arriver dans cette Ville. Dieu, qui m'a tant favorisé jusqu'ici, & qui connoît la pureté de mes intentions, me fera retrouver mon épouse.

Si l'état de mes finances me le permettoit, lui dis-je, vous ne feriez pas ce voyage sans moi : je brule d'envie de voir mon cher filleul : mais je n'ai pas les fonds nécessaires à un tel voyage. Qu'à cela ne tienne, me repliqua D. Diégo, s'il n'y a pas d'autre raison qui vous empêche de m'accompagner, j'y pourvoirai ; & en attendant que je puisse faire davantage pour vous, je vais vous donner de quoi vous mettre en équipage, & je consens à vous attendre huit jours s'il le faut. En disant cela, il ouvrit son coffre, en tira un sac de piastres qu'il me donna. Tenez, dit-il, j'en ai encore quatre comme celui-là, & j'ai des lettres de crédit pour Cadix, pour Carthagene & pour Alicante.

Je jugeai, à la pesanteur du sac, que la somme étoit considérable ; je la refusai d'abord, ne croyant pas devoir accepter un si gros présent d'un jeune

homme qui étoit à la veille de faire un grand voyage, & de ſoutenir un procès qui pouvoit être long, & au gain duquel l'argent pouvoit beaucoup contribuer.

La maniere dont il répondit à mon refus marquoit ſa grandeur d'ame. Je vois bien, dit-il, que Mademoiſelle Landron vous a dit que j'étois pauvre, & elle vous a dit vrai dans ce tems-là ; mais il faut vous dire qu'avant mon évaſion, un frere que mon pere avoit dans le Pérou eſt venu à mourir ſans enfant. Ce frere avoit acquis de grands biens dans le reſſort de l'Audience de Las Charcas. Il avoit des mines d'or & d'argent, & il a laiſſé tout ſon bien à mon pere, à la réſerve de quelques legs qu'il a faits à des Monaſteres & à l'Hôpital de S. Jean de Dios de la Paz.

Mon pere, inquiet ſur mon ſort, & travaillant à ma liberté d'un maniere ou d'autre, ne put aller en perſonne prendre poſſeſſion de cet héritage. Il envoya un homme de confiance pour le repréſenter, & pour adminiſtrer ce bien juſqu'à ſon arrivée. Il le mu-

nit de tous les pouvoirs néceſſaires pour cette geſtion.

En attendant que cet agent lui envoyât les ſommes dont il avoit beſoin pour me faire évader, il s'adreſſa à des Marchands de la Vera-Cruz, qui bien inſtruits des richeſſes que feu mon oncle avoit laiſſées, lui offrirent des ſommes très conſidérables. C'eſt-là ce qui lui a fourni le moyen de me faire ſortir de priſon, & de m'envoyer en Eſpagne, pour demander juſtice au Roi de la violence qu'on m'a faite, à moi & à Mademoiſelle Landron.

Il ſe trouve par l'évenement que je ſerai plus riche que cette aimable perſonne, & vous ne ſauriez croire la joie que j'en ai, non pas préciſément pour l'amour des richeſſes, mais parcequ'elle verra que ma fidélité eſt un effet de mon goût, & que je ne l'aime que pour l'amour d'elle-même.

Je félicitai tout haut D. Diego de ce changement de fortune, & tout bas je remerciai la Providence de m'avoir tiré ſi heureuſement de la détreſſe, où m'avoit jetté l'extrême

misere ou j'étois près de tomber. Je priai mon bienfaiĉteur de permettre que je logeasse près de lui dans la même auberge. Il y consentit avec joie ; je fus chercher quelques hardes que j'avois encore aux cazernes ; mais ensuite je me ravisai, & ne trouvant pas que cela valût la peine d'être emporté, j'en fis présent à un de mes camarades de chambrée.

Retiré dans la chambre que je m'étois fait donner, je me mis à compter l'argent du sac ; je trouvai quatre cens piastres : jamais je ne m'étois vu tant d'argent. J'en employai une partie à me mettre proprement, tant en linge qu'en habits. Dans quatre jours j'eus tout ce qu'il me falloit pour paroître décemment à Madrid. Nous partîmes donc de Barcelonne dans une de ces grandes voitures publiques que les Espagnols nomment galeres, & auxquelles ce nom convient parfaitement, tant pour l'incommodité qu'on y souffre, que parcequ'elles vont fort lentement. Cette lenteur ne s'accordant point avec l'impatience de Don Diego, nous quittâmes la

galere, & nous prîmes des mules de louage à Siguence.

Enfin nous arrivâmes à Madrid, sans aucun accident; nous nous logeâmes dans une petite rue, pas loin de la Place du Soleil, & nous convînmes D. Diego & moi, que nous tâcherions chacun de notre côté de déterrer Mademoiselle Landron. En m'informant d'un côté, & d'autre, j'entendis par hasard parler du Marquis de Valouse, Gentilhomme du Comté Venaissin, dont je savois que j'étois parent, pour l'avoir oui dire cent fois à ma mere. Ce Seigneur avoit été Page du Duc d'Anjou, & avoit suivi ce Prince en Espagne, lors de son avenement au trône. A force d'attachement & de services, il étoit devenu Major-Dome, & tout récemment *Estribeiro - Mayor*, ou grand Ecuyer.

Je parvins à faire ma révérence à ce Seigneur, & je parus devant lui dans un état convenable à l'honneur que j'avois de lui appartenir; il se souvint d'avoir vu & connu mon pere. Je lui contai mon histoire, & le priai de

vouloir bien s'interresser à me faire rentrer dans les bonnes graces de ma mere. Il me promit d'écrire à son frere, Brigadier d'Infanterie alors, retiré à Valouse, Village de Dauphiné, près de la Terre où j'avois été élevé. Il avoit pris un plaisir merveilleux au récit de mes avantures ; il voulut voir Diégo Salinas, & me pria de le lui amener. Il prit tant d'amitié pour lui, qu'il ne contribua pas peu à lui faire obtenir la justice qui lui étoit dûe, comme je vous le dirai tout à l'heure.

Cependant nous cherchions en vain Mademoiselle Landron depuis un mois ; en vain nous courions toutes les Eglises pour voir si nous ne la rencontrerions pas. La fête du Vendredi-Saint approchoit : vous savez qu'il se fait ce jour-là dans toute l'Espagne une Procession solemnelle où l'on voit des gens masqués se déchirer le dos à coups de fouets armés de pointes de verre, d'autres se passer des épées nues dans les chairs sur le dos, aux bras & sur le ventre ; vous savez qu'à Madrid le Roi même as-

ſiſte quelquefois à cette Proceſſion ; que ce jour-là les Dames paroiſſent dans tous leurs atours aux balcons. Nous nous flattâmes que nous pourrions découvrir en cette occaſion la perſonne que nous cherchions. Mais nous eûmes beau courir de rue en rue, regarder aux balcons, nous ne vîmes point l'objet de nos recherches. Don Diégo en étoit au déſeſpoir ; il tomba dans une mélancolie, dont j'avois toutes les peines du monde de le diſtraire. Un matin qu'il étoit ſorti de meilleure heure qu'à ſon ordinaire, je fus fort ſurpris d'entendre ſonner deux heures ſans le voir revenir : nous dinions pourtant toujours à une heure, & il étoit d'une exactitude admirable. Cela commença à m'inquiéter furieuſement, d'autant plus qu'il avoit renvoyé ſon négre, qui ne le quittoit preſque jamais. J'interrogeai ce domeſtique. Il me dit, que ſon maître l'avoit renvoyé de la Place de San Domingo, & qu'il lui avoit vu prendre le chemin du Palais. Là-deſſus je partis pour l'aller chercher, & comme je ſavois qu'il cherchoit les

lieux solitaires, & que le jardin, le parc & les allées de la Casa del Campo, sont très propres à entretenir l'humeur réveuse de ceux qui cherchent la retraite, je me figurai qu'il pourroit bien avoir tiré de ce côté-là. En arrivant sur le pont du Mançanarès, je rencontrai un homme qui paroissoit venir de l'endroit où je voulois aller. Cet homme étoit à cheval : après l'avoir considéré un instant, je le reconnus pour le valet de chambre du Marquis de Valouse.

N'auriez-vous point vu par hasard, lui dis-je, le jeune homme que j'eus l'honneur de présenter il y a quelque tems à Monsieur le Marquis ; il est fait & vêtu de telle & telle maniere. Si-fait, me dit-il, je viens de le voir, & à telles enseignes que j'ai aidé à le repêcher d'un étang, où il étoit tombé en voulant secourir une Dame, qui, je pense, avoit fait un faux pas ; il est mouillé depuis les pieds jusqu'à la tête. Il m'a dit où il logeoit, & je lui ai promis d'avertir ses gens de l'accident qui vient de lui arriver. Il n'est pas nécessaire, repris-je, que vous

preniez cette peine, je puis faire sa commission mieux que personne. Là-dessus je le remerciai, & repris à grand pas la route de notre maison. J'envoyai le négre chercher un carrosse, je m'y mis dedans avec les hardes nécessaires, pour que D. Diégo pût changer de tout.

Pendant le chemin, je n'étois pas tranquille. Qui sait, me disois-je à moi-même, s'il n'a pas voulu se noyer? Peut-être n'est-ce que pour dépayser le monde, qu'il dit qu'il est tombé en voulant secourir une Dame : c'en est fait, ajoutois-je, jamais je ne le laisserai plus sortir sans moi.

Cependant nous arrivons à la Casa del Campo; j'entre dans le parc, je parcours plusieurs allées; enfin je vois mon homme sur un banc, & dans un état à faire rire au premier abord. J'approche, il se leve : ah! mon cher d'Uffai, s'écrie-t-il, j'ai vu celle que nous cherchons depuis un mois si soigneusement : oui, je l'ai vue, je n'en saurois douter. Mais jugez combien je suis à plaindre :

elle me fuit, elle m'échappe, la perfide qu'elle est. Enfin j'étois près de la joindre, lorsque j'ai glissé près d'un étang, & je suis tombé dans l'eau. Il faut avouer, lui dis je, que vous jouez de malheur. Quoi, vous avez vu Mademoiselle Landron, & vous ne lui avez pas parlé? Non, dit-il, je l'ai appellée; mais plus je criois, plus elle fuyoit. Cela n'est pas possible, dis-je. Pas possible? reprit-il, & quoi, mon cher Comte, me prenez-vous pour un visionnaire, & pour un homme qui a perdu l'esprit? Cette question m'embarassa, parceque j'avoue que je n'étois pas éloigné de le penser ainsi. Je ne jugeai pas à propos de le contredire. Ce n'est pas-là de quoi il s'agit, répliquai-je, il faut changer de chemise & d'habit; après quoi, si vous avez vu Mademoiselle Landron, nous la retrouverons bien, & vous la verrez encore. Je le conduisis dans un de ces bosquets épais qu'on voit en cet endroit, & là il répara les désordres de sa chute.

Après cela je ne pus jamais lui per-

ſuader de retourner au logis pour prendre quelque nourriture, il voulut auparavant parcourir de nouveau le parc & les jardins pour chercher l'objet de ſes deſirs. J'eus la complaiſance de l'aider encore dans cette recherche ; & le peu de fruit que nous en retirâmes, me confirma dans l'idée, que tout ce qu'il prétendoit avoir vu, n'étoit qu'un jeu de ſon imagination.

Il étoit plus de trois heures, lorſque je le réſolus enfin à partir. Nous marchions dans les allées du parc pour aller rejoindre notre carroſſe, lorſqu'en paſſant près d'un cabinet de charmes, je vis deux Dames qui parloient entr'elles avec beaucoup d'affection. Elles avoient le viſage découvert, & leur mante rabattue ſur les épaules, ce qui me donna occaſion de les conſidérer. Il y en avoit une en effet qui reſſembloit beaucoup à la perſonne que nous cherchions ; mais comme je n'étois pas bien aſſuré que ce fût elle, je feignis de ne les avoir point apperçues, & d'entrer dans le cabinet, comme pour m'y repoſer.

Céla décida mes doutes ; Mademoiselle Landron (car c'étoit elle en effet) me reconnut du premier abord. J'oubliois de vous dire que dès que j'avois jugé au travers des branches & des feuilles, qu'une de ces Dames pouvoit bien être Mademoiselle Landron, j'avois été tout doucement le dire à Don Diégo qui étoit resté à quelque pas en arriere, & je l'avois engagé à se cacher, jusqu'à ce que je me fusse assuré de la vérité du fait.

Dès que Mademoiselle Landron me vit, elle s'écria en françois, ah! mon Dieu, Monsieur, êtes vous le Comte d'Ussai? Oui, Mademoiselle, lui dis-je, c'est moi-même, qui vous cherche dans Madrid depuis plus d'un mois, sans pouvoir apprendre de vos nouvelles. Il y a une personne à quatre pas d'ici, qui ne vous a pas cherchée avec moins de soin, & qui se plaint que vous ayant rencontrée par hasard, vous l'avez fui avec tant de vîtesse, qu'il n'a pu vous joindre. Ah! Vierge Marie, s'écria-t elle encore, j'ai vu quelqu'un, qui ressembloit si parfaitement à Diégo Salinas,

que j'en ai été saisie de frayeur. J'ai cru que c'étoit un fantôme, ou l'ombre de mon Amant, j'ai fui, & après plusieurs détours, je me suis venue cacher ici avec cette Dame chez qui je demeure, & qui me tient lieu de mere.

Je vous assure, Mademoiselle, que celui dont je vous parle est Diégo Salinas en corps & en ame, que ce n'est point une ombre, & qu'il vous aime plus que jamais, quoiqu'il soit devenu riche; & tout de suite je lui racontai comme j'avois rencontré Diégo Salinas à Barcelonne, notre voyage à Madrid, & tout ce que nous avions fait pour découvrir où elle étoit.

Je n'étois pas au bout de mon récit que Don Diégo parut. A cet aspect, Mademoiselle Landron, quoique prévenue, fut comme pétrifiée de joie & de surprise. Elle vouloit parler, & demeuroit muette. D. Diégo étoit déja à ses genoux, & lui baisoit tendrement la main, qu'il baignoit de larmes de joie. Enfin après bien des soupirs, & des extases de part & d'autre, on se remit, & l'on commença à

raisonner de sens rassis. Mademoiselle Landron nous raconta, que depuis qu'elle étoit à Madrid, elle n'étoit presque point sortie, pas même pour aller à l'Eglise; qu'elle entendoit la messe dans une Chapelle de la maison où elle demeuroit, joignant son appartement : qu'ayant été indisposée, les Médecins lui avoient conseillé de faire de l'exercice, & de se promener tous les jours, tant que le Printems dureroit, & que c'étoit ce qui l'avoit amenée à la Casa del Campo. Elle ajouta qu'elle avoit fait des démarches pour obtenir la cassation de l'Arrêt de l'Audience de Méxique, qui lui défendoit de se marier que du consentement de son pere : qu'elle avoit présenté Requête à Sa Majesté, & que l'affaire avoit été renvoyée par ce Monarque au Conseil des Indes.

Don Diégo l'interrompit pour lui demander des nouvelles de son fils. Là-dessus elle se leva : allons le voir, dit-elle. Nous nous mîmes dans le carrosse de ces Dames, & nous renvoyâmes le nôtre.

La Dame chez qui Mademoiselle

Landron logeoit, s'appelloit Madame Lefevre, veuve d'un Gentilhomme François, Major du Régiment de *Francia.* Elle nous reçut très bien, & ſachant que nous n'avions point encore dîné, elle nous regala fort bien, quoiqu'à l'impromptu. Elle étoit née en France, parloit très bien, avoit de l'eſprit, & du monde, & ne manquoit pas d'agrément à l'âge de cinquante ans. Elle aimoit Mademoiſelle Landron comme ſa fille, & jamais union ne fut plus cordiale, ni plus conſtante; actuellement elles ſont inſéparables. Son mari lui avoit laiſſé quelque bien, & elle vivoit, fort retirée, du revenu de ce bien, & d'une petite penſion que la Cour lui faiſoit. Du reſte elle étoit bien logée, proprement meublée, & paroiſſoit fort ſatisfaite de ſon ſort. Son mari avoit été tué à l'attaque de Xativa, environ quatre ans auparavant.

A peine étions-nous aſſis qu'on apporta le petit Salinas: c'étoit le portrait vivant de ſon pere, & ſoit qu'on lui eût fait la leçon, ſoit inſtinct, ſoit je ne ſais quoi, il prononça trois

ou quatre fois le mot *Papa !* Il étoit fort proprement habillé, tout brillant d'or & de soie. On le mit à terre, il marcha quelques pas, & s'alla jetter entre les bras de son pere; celui-ci étoit également enchanté & attendri; l'enfant étoit beau comme l'amour, & paroissoit avoir de l'esprit.

Je n'entreprendrai point de vous exprimer tous les transports du pere, & la satisfaction de sa mere : cela est au-dessus de ma rhétorique. Il faut se mettre à leur place, pour se faire une idée de ce qu'ils firent & dirent dans cette occasion. Enfin je puis vous assurer qu'à mon égard, j'étois ravi de voir cet aimable trio réuni après tant de traverses.

Nous passâmes six heures dans cette maison, qui me parurent comme six minutes, & comme un instant à Don Diégo. Enfin nous partîmes dans le carrosse de Madame Lefevre, après être convenus ensemble, que nous viendrions incessamment prendre une maison dans la même rue. Dès le lendemain Don Diégo paya l'hôte chez qui nous logions, & vint chercher

un appartement dans la rue en queſtion. Il en eut bientôt trouvé un, nous y vînmes demeurer. Don Diégo étoit continuellement chez Mademoiſelle Landron; mais après avoir donné les quinze premiers jours à la joie de revoir cette aimable perſonne, il s'appliqua à ſolliciter une déciſion prompte & favorable de la part du Conſeil des Indes. Heureuſement pour lui, Sebaſtian de Velaſco, Vice-Roi du Mexique, ayant terminé le tems de ſon adminiſtration, étoit arrivé depuis quelque tems à Madrid, bien inſtruit de l'affaire de Diégo Salinas & de Mademoiſelle Landron, & comme ce Seigneur étoit ennemi du Préſident de l'Audience, il ſe trouva tout diſpoſé à ſervir ces deux amans.

Don Diégo obtint d'abord des lettres d'abolition pour le prétendu crime de rapt. Mademoiſelle Landron fut émancipée, l'Arrêt de l'Audience caſſé : permis à elle de ſe marier comme bon lui ſembleroit, & enfin pour comble de ſuccès, elle obtint main levée de tous les biens de ſon ayeul maternel.

En conséquence de ce jugement, nos deux amans furent mariés solemnellement à Madrid. Peu de tems après ils partirent pour Cadix, où ils avoient fretté un bâtiment qui devoit les porter aux Indes. J'avois grande envie de revoir l'Amérique, & je les priai de me permettre de les accompagner. Ils n'y voulurent jamais consentir, & comme ils laissoient leur enfant à Madrid chez Madame Lefevre, ils me prierent de vouloir bien lui tenir lieu de pere pendant leur absence, & surent si bien intéresser mon amitié pour cet enfant, qu'ils me firent perdre de vue le voyage de l'Amérique.

Ils avoient loué une fort belle maison, ils m'en confierent le soin; j'y pris mon logement, résolu de ne partir de cette Ville qu'après leur retour, quand même le Marquis de Valouse seroit venu à bout de me réconcilier avec ma mere avant ce tems-là. Ce Seigneur fut plus de six mois avant que de recevoir réponse de M. son frere. Enfin celui-ci lui manda que sa négociation avoit parfaitement bien

réuſſi ; que ma mere avoit oublié tous les ſujets de chagrin que je lui avois donnés ; qu'elle m'avoit cru mort ; mais que puiſque je vivois encore, elle ſeroit charmée de me revoir & de me rendre ſes bonnes graces ; qu'elle m'attendoit avec impatience, & qu'elle donneroit ſes ordres pour me faire compter à Madrid l'argent qu'il me faudroit pour le voyage. Elle me tint parole ; mais je ne me preſſai pas de partir, me flattant que D. Diégo & ſon épouſe ne tarderoient pas à revenir. En effet ils arriverent après une année d'abſence ; leur voyage fut des plus heureux, excepté que le bon vieux Diégo Salinas, qui s'étoit embarqué avec eux pour venir finir ſes jours en Eſpagne, mourut dans la traverſée, à la hauteur de l'Iſle de Fer.

A cela près rien ne manquoit à la ſatisfaction des deux jeunes époux ; ils apportoient d'immenſes richeſſes, & ils retrouvoient leur enfant en parfaite ſanté.

Un mois après leur arrivée, je voulus partir pour retourner en France;

mais ils m'en empêcherent, & de mois en mois, ils m'ont retenu plus de deux ans chez eux. Enfin, ils ont consenti, il n'y a que trois jours, à me laisser partir; & je pars en effet après demain, comblé de caresses & des bienfaits de ces jeunes époux, à qui je souhaite toute sorte de prospérités, & qui assurément méritent d'être heureux. Ils m'ont fait des présens pour la valeur de plus de quatre mille pistoles, & ce n'est pas sans un vif chagrin que je les quitte; mais ma mere me presse & me menace; d'ailleurs il est tems que je me fixe. Je suis l'aîné de la famille; j'ai quelque bien, il faut enfin que je prenne connoissance de mes affaires avant la mort de ma mere.

Je pris alors la parole pour féliciter le Comte d'Uffai sur tous ces évenemens qui ne pouvoient être plus heureux pour lui. J'ajoutai que j'étois ravi de le voir déterminé à partir sitôt pour la France, & que nous pourrions faire ce voyage ensemble, pourvu qu'il voulût bien m'attendre un ou deux jours. Il me répondit, que

pour faire un ſi long voyage en ſi bonne compagnie, il attendroit quinze jours au lieu de deux. Je lui fis le récit du mariage de mon valet de chambre. Cela le réjouit fort, il me pria de permettre que ces bonnes gens mangeaſſent avec nous. Cela dépend de vous, lui dis-je, pour moi je mange tous les jours avec eux, & ne crois pas m'avilir, puiſque je ſuis né ce qu'ils ſont; mais vous qui êtes homme de condition, vous pourriez avoir des ſcrupules que je n'ai pas. Vous vous moquez, me répondit-il, n'ai-je pas mangé à la gamelle? Et me croyez-vous aſſez fat pour refuſer de dîner avec un honnête artiſan? Plût à Dieu, ajouta-t-il, qu'il n'y eût pas dans la ſociété de gens plus mépriſables & moins utiles que les artiſans & les laboureurs! Mais combien ne voit-on pas de ces fardeaux inutiles de la terre, & de méchans hommes mêmes, avec qui l'on boit & mange ſans difficulté? Je fus donc prier M. Simon, ſa femme & ſa fille de dîner avec nous. Ces bonnes gens croyoient devoir par civilité me refuſer; mais je

les pressai tant, qu'ils y consentirent.

M. Simon fut de fort bonne humeur pendant le repas, & nous divertit beaucoup. Le Comte s'avisa de lui demander s'il n'avoit point servi. Non, dit-il, je n'ai point servi; mais je n'ai pas laissé que de rendre des services au Roi. Il étoit en train de jaser, & nous lui donnions beau jeu, feignant de l'écouter avec attention, & affectant un empressement curieux d'apprendre le détail de ses services. Trompé par cette fausse démonstration, il nous fit la relation suivante, qui ne laissa pas que de nous amuser.

Il y a environ quinze ans, dit-il, que le Roi & tous les François faillirent à être égorgés dans Madrid. C'étoit un tems de conspiration, les Espagnols rebelles & partisans de la Maison d'Autriche tâchoient de faire périr Sa Majesté & tous ses fideles serviteurs. Un jour que je ne pensois à rien moins, un de mes amis vint m'avertir, que toutes les maisons où il y avoit des François étoient mar-

quées de craie rouge, & qu'assurément cela ne signifioit rien de bon. J'observai en effet qu'il y avoit six croix rouges au-dessous de mes fenêtres. Je courus aussi-tôt chez M. Orry, qui dirigeoit les finances du Roi, & dont j'avois l'honneur d'être connu. Je lui demandai ce que vouloient dire ces croix rouges que j'avois vues sous mes fenêtres. Mon pauvre Simon, me répondit-il, cela veut dire que si nous n'y prenons garde, nous serons massacrés aujourd'hui ou demain tous tant que nous sommes de François, & ce qu'il y a de pis, c'est que les meurtriers paroissent en vouloir à la personne du meilleur Prince du monde. Avertissez tous vos amis du danger où est le Roi: je ne doute pas qu'ils n'accourent tous à son secours, & qu'ils ne meurent à ses pieds en défendant une tête si chere.

Il ne m'en fallut pas davantage; je courus dans toutes les maisons où il y avoit des François : je les avertis de ce qui se passoit. Les plus distingués prirent telles mesures qu'ils jugerent à propos; mais ceux de ma condition,

je

je veux dire les artisans, me consulterent sur ce qu'il y avoit à faire. Je fus d'avis que nous nous assemblassions tous dans une maison non suspecte, pour délibérer sur cette affaire. On convint de se rendre chez moi; nous nous y assemblâmes au nombre de quatre-vingt maîtres de différentes professions. Après quelques débats, il fut arrêté unanimement qu'on s'armeroit dès ce jour même, & qu'on armeroit tous les garçons François que chaque maître avoit; que les armes consisteroient en un grand poignard d'un pied & demi de long, & un pistolet bien chargé dans chaque poche. On divisa Madrid en dix quartiers, dans chacun desquels il fut décidé qu'un maître & six garçons patrouilleroient toute la nuit, c'est-à-dire, qu'il observeroit ce qui se passoit, & en feroit donner avis au quartier le plus près, & ainsi de l'un à l'autre, pour pouvoir tous se réunir là où il seroit besoin.

Ce plan fut exécuté dès le soir même; j'eus pour moi le quartier de la Cebada. J'y fis bonne ronde, & il ne

paſſa pas un chat que je n'examinaſſe de fort près. Sur les onze heures du ſoir, je vis venir un homme avec une lanterne ſourde à la main. Je m'approchai de lui, & vins le regarder ſous le nez; Cela le mit en colere, & il me pouſſa ſi rudement ſa lenterne au viſage, qu'il me caſſa une dent. Heureuſement pour lui, il avoit bonnes jambes, de ſorte qu'il étoit déja loin avant que je fuſſe revenu à moi-même; ſans cela nous l'aurions accoutré de la bonne façon.

Je fus obligé de me retirer chez moi pour me faire panſer. Cet accident n'empêcha pas que le lendemain, jour de la Fête-Dieu, je ne me rendiſſe au palais avec mes ſix garçons bien armés, & que je ne me joigniſſe aux autres François, qui étoient accourus pour défendre la perſonne ſacrée du Roi. Nous étions quatre cens braves des plus déterminés, & il y avoit parmi nous des Officiers diſtingués par leur valeur & leurs ſervices. Ces Meſſieurs nous rangerent en deux haies, depuis le bas de l'eſcalier, juſqu'au de-là du

carroſſe de Sa Majeſté , & tout le long de la Place qui eſt entre le Palais & les Ecuries Royales.

Le Roi, averti que la Proceſſion alloit commencer, deſcendit accompagné de tous les Grands & des Officiers de ſa Maiſon, pour ſe rendre à l'Egliſe de Notre Dame. En paſſant par ces deux files de François, Sa Majeſté ſourit, & parut approuver notre zele. Cependant perſonne ne branla ; nous ſuivîmes la Proceſſion, ſans nous écarter les uns des autres ; notre fermeté déconcerta ſans doute les Conjurés. Quelques-uns ont prétendu que cette conjuration n'exiſta jamais que dans l'imagination de M. Orry, & que c'étoit lui qui avoit fait marquer de craie rouge les maiſons des François. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Marquis de Leganez qui paſſoit pour le Chef du complot, fut arrêté quelques jours après au Buenretiro, ce qui prouve que la conjuration n'étoit point une chimere.

Il faut convenir, M. Simon, dit le Comte d'Uſſai, que voilà une occa-

ſion où vous vous êtes couvert de gloire, & votre rencontre avec l'homme à la lanterne ſourde, peut paſſer pour une eſcarmouche, je ne ſais même ſi le coup de lanterne, & la dent caſſée, ne vous rendent pas digne de figurer parmi les Héros, qui ont reçu de glorieuſes bleſſures. Du moins j'eſpere que les Hiſtoriens n'oublieront pas un trait ſi intéreſſant, & qu'ils conſacreront votre nom dans le catalogue des hommes illuſtres.

Cette folie me fit rire aux larmes; mais ſur-tout la mine du bon homme qui prenoit pour argent comptant cet éloge hyperbolique, & qui croyoit avoir fait merveilles.

Après le dîné, je priai le Comte d'Uffai de me procurer la connoiſſance de Don Diégo Salinas & de ſon épouſe. Très volontiers, me dit-il, mais vous ſavez qu'on ne fait guere de viſite en Eſpagne d'abord après dîné, & que chacun fait la fieſta à l'heure qu'il eſt: allons en attendant faire une promenade à la Floride.

J'envoyai ſur-le-champ chercher un carroſſe, & nous partîmes pour la

Floride. C'eſt une Maiſon Royale vis-à-vis de la Caſa del Campo, bâtie par le Marquis de Caſtel-Rodrigo, Gouverneur des Pays-bas. On y voit de beaux jardins en terraſſe, ornés de belles ſtatues de marbre, venues d'Italie, & des meilleurs maîtres. Il y a de beaux parterres de fleurs, de belles fontaines. La maiſon eſt d'ailleurs bien meublée & en très belle ſituation.

Après avoir vu-là, tout ce qu'il y avoit à voir, nous deſcendîmes au Prado-Nuevo qui n'en eſt ſéparé que par la hauteur du terrein. C'eſt une promenade charmante, plantée d'arbres fort hauts, & ornée de fontaines jailliſſantes. Le terrein n'en eſt pas exactement uni, mais la pente en eſt ſi douce, qu'on s'apperçoit à peine de cette inégalité.

Nous fîmes quelques tours dans ce lieu charmant, & fameux par les avantures amoureuſes qui s'y paſſent fréquemment, à ce qu'on dit, car je n'en ſaurois juger par ma propre expérience, ne m'étant jamais trouvé plus de trois ou quatre fois en cet

endroit, & toujours hors des heures propres à ces ſortes d'avantures. La premiere fois que j'avois été à Madrid, j'avois préféré le Prado-Viejo au Prado-Nuevo pour ma promenade, à cauſe qu'il eſt infiniment moins fréquenté, & que je fuyois la foule. J'y avois eu une aſſez heureuſe rencontre, & cette ſeconde fois, j'étois trop occupé de choſes ſérieuſes, pour chercher des amuſemens de cette eſpece, ou plutôt j'étois dégouté de ces engagemens paſſagers où l'on ſe prend par l'attrait du plaiſir, & où l'on ſe quitte par légereté.

Pendant que nous étions en chemin pour aller chez Don Diégo Salinas, le Comte d'Uſſai ne me parla que de notre voyage de France qu'il regardoit comme fort prochain, & qui néanmoins faillit à être retardé par un de ces haſards, qui paroiſſent romaneſques, & qui pourtant arrivent aſſez communément.

Le Comte me préſenta à ſon ami & à ſon épouſe, comme un Officier diſtingué par ſes ſervices, avec qui il étoit lié de la plus étroite amitié.

Cette derniere circonſtance m'attira tout l'accueil & toute la conſidération poſſible de la part de ces deux jeunes époux. J'étois vêtu très proprement & galamment, ſans affectation, & ma bonne mine ne déparoit pas la propreté de mon ajuſtement. J'avois mes cheveux auſſi beaux & preſqu'auſſi longs qu'avant ma maladie en Sicile. Rouſſel me les avoit pommadés de je ne ſais quel drogue, qui les avoit fait croître en peu de tems. En un mot, je crois, ſans me flatter, qu'il y avoit peu d'homme à Madrid, qui me ſurpaſsât en bonne mine.

A peine étions-nous aſſis qu'on annonça quelqu'un. Madame Salinas nous dit, que c'étoit une Dame étrangere fort aimable, avec qui elle avoit fait connoiſſance chez Madame Lefevre, dont elle étoit proche voiſine, & quoiqu'elle vêcut fort retirée avec ſon pere & ſa mere, elle venoit quelquefois la voir.

Je fis ſi peu d'attention à ce diſcours, que je ne pris pas même la peine de demander le nom de cette Dame. Cependant elle entra, ôta ſa mante, &

nous fit voir la plus belle perſonne que j'euſſe jamais vue. Je crus que c'étoit un Ange, & non pas une créature humaine; j'en fus frappé, ébloui, je ne ſais pas même ſi je ne laiſſai point échapper un cri d'admiration; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je remarquai que tout le monde s'étoit apperçu de mon étonnement à la vue de cette divine perſonne. Une autre que Madame Salinas m'en auroit raillé, & fait la guerre, mais ce n'eſt pas le caractere des Dames Eſpagnoles. Elles ſont en public d'une gravité, qui ne peut être comparée qu'à celle de leurs maris. Dans leurs viſites, qui ſont très rares, tout ſe paſſe en cérémonie. Elles paſſeroient pour des abandonnées, ſi elles vouloient parler, jaſer, railler, folâtrer, comme nos Dames. Elles ignorent le plaiſir de la bonne plaiſanterie, aſſaiſonnée de la fineſſe de l'eſprit & des charmes de la politeſſe. Elles ſe font des complimens à perte de vue, ſe donnent des titres qui ne finiſſent point, ſe tordent le corps à tout propos, & font enfin tout ce qu'elles peuvent pour s'ennuyer

les unes les autres, ſoit par leurs grimaces, ſoit par leurs diſcours.

La vue de cette adorable perſonne me rendit ſtupéfait & muet. Le Comte d'Uſſai, qui s'apperçut de mon trouble, me dit en badinant, M. de Verval, je ſuis aſſuré que Madame vous demanderoit des nouvelles de ſon pays, ſi elle ſavoit que vous y euſſiez été ſi long-tems, & que vous n'en êtes de retour que depuis quelques mois. Cela fut dit en françois, & il me parut que cette Dame n'entendoit pas cette langue. Cependant cette apoſtrophe me tira de ma réverie. Je m'approchai d'un air timide, & je demandai en Catalan à cette aimable perſonne ſi elle étoit de Barcelonne. Elle me répondit en italien qu'elle n'avoit jamais été en Catalogne; mais qu'elle me connoiſſoit, & que je lui avois rendu un ſervice qu'elle n'oublieroit jamais. Comme perſonne de la compagnie n'entendoit l'italien, je fus ravi de pouvoir m'expliquer avec elle un peu plus librement que je n'aurois fait ſans cela. Je répartis donc, que ſi j'avois eu le

bonheur de lui rendre quelque ſervice, j'en étois aſſez récompenſé par la ſatisfaction que cette idée me procuroit, & qu'elle étoit diſpenſée de la reconnoiſſance ; que ſa beauté, qui la rendoit ſemblable aux Dieux, la mettoit en droit d'exiger des ſervices gratuits de la part d'un mortel comme moi. Mais, Madame, ajoutai-je tout de ſuite, voudriez vous bien me dire qui je ſuis, puiſque vous me connoiſſez, & comme j'ai pû vous être de quelque utilité. J'ignore votre nom, me répondit-elle ; mais je vous ai vu en Sicile, & vous m'avez tirée des mains du plus grand ſcélérat qu'il y ait ſous le ciel. Quoi ! Madame, m'écriai-je ; ſe pourroit-il que vous fuſſiez Madame Groſſa-Punta ? Oui, dit-elle, c'eſt moi-même. Ah ! repris-je, que le cruel voile qui vous couvroit alors le viſage m'a dérobé de ſatisfaction ! Hélas ! que je me ſerois applaudi, tous les inſtants qui ont ſuivi cette époque, d'avoir garanti une ſi belle perſonne des griffes du Tigre déteſtable qui la vouloit ravir.

Le ton dont je parlois, m'attira l'attention de toute la compagnie. De quoi s'agit-il, Monſieur, me dit Madame Salinas, vous paroiſſez tout enthouſiaſmé. Je répondis froidement que j'avois eu l'honneur de voir Madame Groſſa-Punta en Sicile; mais que ne la reconnoiſſant pas, j'avois été ſurpris en apprenant ſon nom, de la rencontrer chez elle & dans Madrid. Alors la converſation devint générale; on parla de la guerre de Sicile, & l'on voulut ſavoir à quelle occaſion j'avois connu Madame Groſſa-Punta: je priai cette Dame de vouloir bien en inſtruire la compagnie; pour moi je me trouvois ſi mal, que je fus obligé de me retirer. Je prétextai quelque affaire preſſante: on fit ce qu'on put pour me retenir, & l'on m'en ſollicita ſi fortement, que je fus obligé de dire naïvement que je me trouvois mal, & que j'avois beſoin de repos. Sur quoi le Comte me dit à l'oreille, votre mal n'eſt pas dangereux; je vois ce qui le cauſe; mais vous n'êtes pas fait pour ſouffrir long-tems les maux de l'amour.

Je ne ſais, lui répondis-je, ſi ceci eſt l'effet de l'amour : je crois plutôt que c'eſt l'effet de la ſurpriſe. Mais quoi qu'il en ſoit, je ſens que je ferai ici une ſotte figure, c'eſt pourquoi j'aime mieux me retirer chez moi. Vous ne vous en irez pas ſans moi, répliqua d'Uſſai. Pardonnez-moi, lui dis-je : ſi vous m'aimez, laiſſez-moi m'en aller ſeul. Le ſilence & la ſolitude ſont l'unique remede à mon mal. Il me ſerra la main, & me laiſſa : je ſortis tout doucement ſans rien dire, & regagnai mon logis au plus vîte.

Arrivé chez moi, je me plaignis de mal de tête : auſſitôt Rouſſel, qui tranchoit quelquefois du médecin, parcequ'il ſavoit ſaigner, dit qu'il falloit m'ouvrir la veine, & tiroit déja ſon étui & ſes lancettes ; mais je l'envoyai promener. Il voulut me tâter le pouls, je le repouſſai, & lui dis bien ſérieuſement de ſe retirer, & de me laiſſer en repos. Il s'en fut clabauder, dans toute la maiſon, que j'étois dangereuſement malade, & que je refuſois toute ſorte de remede.

Cela m'attira la visite de M. Simon, de sa femme & de leur fille, & ce qui me faisoit le plus enrager, c'est qu'ils vouloient tous juger de mon mal, & me conseiller des remedes; l'un disoit que ce seroit un catarre, l'autre une pleurésie, l'autre une fiévre intermittente; celui-ci étoit pour la saignée, l'autre pour la purgation. M. Simon dit qu'il falloit mander un Médecin, & là-dessus il s'éleva une grande dispute entre lui & sa femme touchant le choix du Médecin. Lui étoit pour le Docteur *Alonzo*, elle pour un autre. Simon faisoit l'énumération des cures opérées par Alonzo; sa femme l'interrompoit pour lui opposer celles du Docteur qu'elle protégeoit, quand la Roussel élevant sa voix, dit que l'un & l'autre étoient des ignorans, & que son mari en savoit plus qu'eux, qu'il connoissoit mon tempéramment, & qu'il me guériroit mieux que personne.

Tout ce beau débat me paroissoit si comique, que je faillis vingt fois à éclater de rire, malgré le chagrin qui me dévoroit. Enfin je me mis en co-

lere, & je priai brusquement le pere, la mere, & la fille de me laisser tranquille, parceque j'avois plus besoin de repos que de Médecin & de médecine. Ce ne fut pas sans peine que je me défis de ce bavard & de ces bavardes : il fallut encore en essuyer bien des questions sur ce que je desirois manger. A peine je pus leur faire entendre que je n'avois point d'appétit, & que j'avois plus envie de dormir, que de manger.

Ils sortirent enfin, & Roussel entra pour me deshabiller. Je le grondai d'avoir été dire que j'étois malade, & l'assurai que je n'avois qu'un léger mal de tête, que le repos dissiperoit. Il voulu me prouver que ce mal de tête étoit le symptôme de quelque maladie sérieuse, je lui imposai silence, & le renvoyai dès qu'il m'eut donné ma simare. Dès que je me vis seul & en liberté, je me mis à réver à Madame Grossa-Punta. Ciel ! disois je, si les qualités de son esprit & de son cœur égalent les charmes de sa figure, on ne sauroit nier, que ce ne soit une des personnes du monde les plus ac-

complies. Mais quand elle auroit autant de vertu & d'eſprit que de beauté, devrois-je me livrer au plaiſir de l'aimer, au préjudice de ce que je dois à Madame Cottiby ? Ce plaiſir & cet eſpoir balanceront-ils les ſentimens d'honneur & de probité que je dois ſeuls écouter ? Et tout ce que la beauté a de plus éclatant, peut-il jamais avoir ſur mon cœur les droits que la reconnoiſſance m'impoſe ?

J'étois abſorbé dans ces réflexions lorſque le Comte d'Uffai entra. Avez-vous pu vous flatter, me dit-il, que je laiſſerois paſſer cette nuit ſans vous venir voir ? A quoi diable ſongez-vous de chercher la ſolitude ? Voulez-vous faire l'amour à l'Eſpagnole ; paſſer le jour à rêver à votre maîtreſſe, à ſoupirer, & le ſoir à racler une guitare & à miauler ſous ſes fenêtres, Croyez moi, ſuivez la méthode de votre pays : c'eſt la meilleure. Dites à Madame Groſſa-Punta que vous l'aimez, & convenez de vos faits avec elle. Mais Monſieur le Comte, répondis-je, où prenez-vous que j'aime Madame Groſſa-Punta ? Et à quoi

bon tout ce discours ? Ah, ah ! s'écria-t-il, je vois bien qu'il faut vous parler sérieusement ; & que vous êtes encore trop ému pour goûter la plaisanterie. Et bien je vous dirai donc, avec toute la gravité que j'ai pû humer dans ce pays ci, que Madame Grossa-Punta est aimée d'un grand Seigneur, qu'elle aime plus par ambition peut-être que par goût. Mais quoi qu'il en soit, c'est une découverte que j'ai faite dans un tems où ses charmes avoient fait sur moi le même effet qu'ils ont fait sur vous. Il y a environ trois mois que je la connois ; je l'aimai dès la premiere vue, & je n'oubliai rien pour m'en faire aimer. Madame Salinas, qui s'apperçut de ma passion, me dit un jour, M. le Comte, je suis trop de vos amies pour ne pas vous avertir que vous perdez vos pas & vos peines auprès de Madame Grossa-Punta. Elle a une intrigue réglée avec le fils du Marquis de Tabara, Grand d'Espagne de la seconde classe, & l'on prétend que ce jeune Seigneur n'attend que la mort de son pere pour l'épouser. Le Marquis ignore

la paſſion de ſon fils pour cette belle Sicilienne, & il n'y a que très peu de perſonnes qui en ſoient inſtruites. Le jeune Tabara a éludé pluſieurs alliances conſidérables, que ſon pere a voulu lui faire contracter. On m'a aſſuré que tous les ſoirs à onze heures, il entre déguiſé, & ſuivi d'un ſeul domeſtique, dans la maiſon de la jeune veuve. Quoi qu'il en ſoit, leur amour, pour être ſecret, n'en eſt pas moins certain.

Ce diſcours de Madame de Salinas, pourſuivi d'Uſſai, me guérit radicalement de ma paſſion, & mon cœur encore attaché à Madame de Lepis, n'eut pas de peine à renoncer à Madame Groſſa-Punta. Depuis ce temslà, je la vis avec la même indifférence dont je voyois les autres femmes.

Ce que vous me contez-là, dis-je au Comte d'Uſſai, mérite que je vous faſſe l'aveu de mes ſentimens pour Madame Groſſa-Punta; je l'aime, cela n'eſt pas douteux. Là-deſſus je lui contai de quelle nature étoient les ſervices que je lui avois rendus en Sicile. Quand j'eus fini mon récit, il

prit ainsi la parole : ce que vous venez de me dire est fort extraordinaire, & pourroit vous flatter de l'espoir de réussir ; je crois même qu'avec un pareil avantage sur votre rival, & fait comme vous êtes, vous réussiriez, si la personne en question étoit moins ambitieuse & moins engagée avec votre rival; mais vous sentez assez que, si ses visites nocturnes sont avérées, ce seroit une entreprise téméraire que de prétendre supplanter un amant peut-être déja heureux. Le meilleur conseil que je puisse donc vous donner en cette occasion, c'est d'oublier cette personne, & de partir incessamment pour ne plus penser à elle.

Quand tout ce que je viens d'entendre, repris-je, ne seroit pas aussi certain que je le crois, j'aurois toujours pris le parti que vous me conseillez. Il est une femme à qui je dois tout ce que je suis, & qui mérite que je lui sacrifie toutes les femmes du monde. Allons, mon cher Comte, poursuivis je, partons, sans différer. Je suis prêt, répliqua-t il. Et bien, dis-je, ce sera donc après demain au

ſoir. Tope : adieu, je m'en vais faire mes derniers arrangemens.

Le voilà parti, & moi tout ſeul dans ma chambre. Je me couchai : mais je ne dormis preſque point, je ne fis que penſer à Madame Groſſa-Punta, & au diſcours du Comte d'Uſſai. Quelquefois j'étois indigné contre celle-là, & quelquefois je doutois de la ſincérité de celui-ci. Qui ſait, diſois je, s'il n'a pas quelque intérêt à m'en dégouter ? Qui ſait ſi toute cette hiſtoire du Marquis de Tabara n'eſt point une ruſe pour me donner le change ? Mais quel intérêt peut-il avoir à inventer une pareille calomnie ? C'eſt lui qui me preſſe de partir. Il quitte Madrid, peut-être pour n'y revenir jamais : il n'a donc aucune prétention ſur cette Belle. D'ailleurs quelle apparence qu'il veuille m'en impoſer ſur une affaire dont je puis être éclairci dès demain ? Il ſe pourroit bien qu'il eût été trompé lui-même, ou que rebuté par Madame Groſſa-Punta, il ait cherché quelque raiſon de ſon malheur, & que ſon dépit lui ait fait imaginer celle-là.

Mais que m'importe, à moi, qu'elle aime le jeune Marquis de Tabara, ou non, puiſque je ne puis, ſans la plus noire ingratitude, m'attacher à d'autre femme qu'à Madame Cottiby ?

Je me fixai à cette derniere idée, & dès le lendemain je préparai tout pour mon départ. J'avois déja pris congé de tous mes protecteurs & amis, ainſi je ne fus chez perſonne. J'achetai un carroſſe ; je louai des mules pour juſqu'à Valladolid, & je partis ſans voir Madame Groſſa-Punta, & ſans me ſoucier d'approfondir la vérité de ſes amours.

Je paſſe ſous ſilence les regrets du bon homme Simon & de ſa femme, les pleurs de leur fille en voyant partir ſon mari. Tout cela n'intéreſſeroit peut-être pas tant le public qu'il m'intéreſſa dans le moment-même. Je ne puis pourtant m'empêcher de dire que je fus ſi attendri des cris de cette derniere, que j'ordonnai ſérieuſement à Rouſſel de reſter, d'autant plus que le domeſtique du Comte d'Uſſai me prioit de prendre ſon frere, jeune Aſturien fort adroit, qui avoit ſervi trois ans

Page chez le Duc de Fuenſalida ; mais Rouſſel ne ſe démentit point en cette occaſion, & pouſſa la fidélité juſqu'au bout, me déclarant que ſi je refuſois de le mener avec moi, il ſuivroit mon carroſſe à pied juſqu'à Paris. Je ne pus réſiſter à des expreſſions ſi pleines d'attachement & de zele, & il fut décidé, malgré les larmes & les prieres de ſa femme, qu'il occuperoit ſa place ordinaire dans le carroſſe ; car je crois avoir déja dit ailleurs que quand il m'arrivoit d'aller en carroſſe à Madrid, Rouſſel étoit toujours dedans & vis-à-vis de moi. Je ne laiſſai point de prendre le jeune Aſturien ; c'étoit un garçon d'environ vingt ans, qui avoit une envie démeſurée de voir la France ; c'eſt ce qui me détermina à le prendre, étant d'ailleurs bien-aiſe que Rouſſel fût un peu ſoulagé.

Nous traverſâmes la vieille Caſtille & la Navarre, & arrivâmes fort heureuſement à Bayonne. Là, j'eus le bonheur de troquer mon carroſſe eſpagnol contre une chaiſe de poſte à

la françoiſe, au moyen de quoi je fis une diligence incroyable.

Ce fut à Bayonne que nous nous ſéparâmes, le Comte d'Uffai & moi. Il prit la route de Languedoc, & moi celle de Poitoux par Bourdeaux & Xaintes.

Avant de nous quitter, nous nous jurâmes une éternelle amitié, & il voulut que je lui engageaſſe ma parole d'honneur que je ne retournerois pas en Eſpagne, ſans le venir voir en Dauphiné.

J'appris en paſſant à Orléans que la bonne Madame de Malzonvillers étoit morte. Cette nouvelle me parut de mauvais augure pour moi. Enfin j'arrive à Paris, & me fus loger dans la rue Dauphine, où j'avois appris par les dernieres lettres de ma ſœur, que Madame Cottiby logeoit. Je fus le jour même de mon arrivée les demander dans la maiſon où elles devoient être. Jugez de mon étonnement, quand j'appris qu'il y avoit près de quinze mois, qu'elles avoient changé de quartier, ſans qu'on pût

me dire celui qu'elles avoient choiſi pour leur demeure. Je fus plus de trois ſemaines à m'informer d'elles par-tout, où j'eſperois d'apprendre de leurs nouvelles, ſans pouvoir rien découvrir. J'étois dans un chagrin inexprimable, & d'autant plus grand, que je commençois à manquer d'argent.

Un jour que j'étois aux Tuilleries à rêver à l'embarras où j'étois près de tomber, aſſis ſur un tapis de gazon, je vis paſſer près de moi un homme, qui après m'avoir conſidéré un inſtant, s'écria, c'eſt M. de Verval, oui, c'eſt lui-même. A ces mots je me leve pour ſaluer celui qui parloit ainſi; & auſſi-tôt il m'embraſſe avec beaucoup de tendreſſe. Vous ne me reconnoiſſez pas, dit-il, je ſuis Fonboiſy? Je vous demande pardon de ma diſtraction, Monſieur, répondis-je, j'ai tort aſſurément de ne pas reconnoître un Gentilhomme à qui j'ai tant d'obligations, & que mon bon ange m'envoie ſans doute, pour me tirer d'une des plus grandes inquiétudes que j'aie jamais eues. Là-deſſus nous nous

aſsîmes tous les deux à terre. Voici de quoi il s'agit, lui dis-je.

J'ai fait quatre campagnes en Sicile ſans recevoir des nouvelles de ma ſœur, parceque la communication avec l'Eſpagne nous ayant été coupée, toutes les lettres qu'elle m'écrivoit furent retenues à Barcelonne par mon Banquier, ſoit qu'il craignit de les avanturer, ſoit qu'il ne trouvât pas l'occaſion de me les envoyer. Ces lettres étoient de diverſes dates; la derniere étoit de cette année. Elle me marquoit qu'elle avoit riſqué mon bien, & qu'elle avoit gagné gros. Elle ne me parloit d'autre choſe que de ce gain, & finiſſoit en m'exhortant de me rendre ici le plutôt que je pourrois. J'ai fait toute la diligence poſſible depuis que je ſuis parti de Madrid; & j'en ſuis parti auſſi promptement que mes affaires me l'ont permis. J'arrive ici & je ne trouve, ni ma ſœur, ni ſon amie, Madame Cotiby, cependant je commence à manquer d'argent & qui pis eſt, je ne connois perſonne, de qui je puiſſe en emprunter. M. de Fonboiſy ſourit,

&

& me répartit ; s'il ne s'agit que d'argent, vous pouvez vous tranquilliser ; j'ai deux cens louis chez moi, ils sont à votre service, & je vous en procurerai, dans une heure de tems, deux mille s'il le faut. Quant à Mademoiselle votre sœur, je n'ai pas l'honneur de la connoître, ainsi je ne saurois vous en dire des nouvelles : mais qui est cette Dame son amie, dont vous venez de me parler ? C'est, repris-je, une Dame Irlandoise nommée Madame Cottiby. Je ne la connois pas, répliqua Fonboisy ; mais je connois un Officier Irlandois qui pourroit vous en dire des nouvelles : allons le trouver ; & tout de suite nous sortîmes pour joindre nos carrosses. J'en avois un de remise fort propre, & M. de Fonboisy avoit son équipage à lui. L'Officier Irlandois logeoit au Faubourg S. Germain dans la rue de l'Université, c'est-à-dire, fort près des Tuilleries. Dans un instant nous fûmes chez lui ; mais il n'y étoit pas. M. de Fonboisy me proposa alors de remettre cette visite au lendemain, & d'aller, en attendant, à

la Comédie Françoiſe, voir jouer une nouvelle Tragédie de M. de la Mothe. Je topai à la propoſition ; nous voilà donc à la Comédie : nous allons ſur le théâtre, & le premier que nous y rencontrons, c'eſt notre Officier Irlandois, décoré de la Croix de Saint Louis. Fonboiſy l'embraſſe ; ſais-tu bien, lui dit-il, que nous venons de chez toi ? Monſieur, que voilà, vouloit te demander des nouvelles d'une Dame de ton pays, qu'il cherche par mer & par terre depuis trois ſemaines, ſans pouvoir découvrir le lieu de ſa demeure. Oſerois je vous demander, me dit alors l'Officier Irlandois, comment vous nommez cette Dame ? Elle s'appelle, répondis-je, Madame Cottiby. Je la connois fort, reprit-il froidement ; pourriez-vous pas me dire, ajoutai-je, ſi une certaine Mademoiſelle de Verval eſt encore auprès d'elle ? Oui, me dit-il, elle y eſt encore, & ſans une legere indiſpoſition, elle ſeroit ici avec moi dans une loge : car nous avions fait hier partie de venir enſemble à la Comédie. Mais, ajouta-

t-il, pourrois-je vous demander, ſans être trop curieux, ce que vous avez de commun avec ces Dames-là? C'eſt, répartis-je, que je ſuis ami de l'une, & frere de l'autre. Voilà qui eſt plaiſant, dit-il en ſouriant, je puis vous dire la même choſe; *Je ſuis frere de l'une & ami de l'autre.* Quoi! m'écriai-je, vous êtes . . . Il ne me laiſſa point achever, & me tirant dans les couliſſes, il m'embraſſa les larmes aux yeux, & avec des tranſports de joie extraordinaire. Ces démonſtrations me parurent ſi différentes des menaces que Meſſieurs Okirn m'avoient faites dans leur lettre, que j'en étois tout ébahi, & que je ne répondois à ſes careſſes que par une mine ſotte, qui marquoit toute l'étendue de mon embarras. Il n'eut pas de peine à s'appercevoir de mon étonnement, & à en pénétrer la cauſe. Sur quoi il prit ſon parti en homme ſage; & ſans me rappeller le paſſé, il me demanda mon amitié, m'aſſura qu'il avoit oui dire tant de bien de moi, que ſon plus grand contentement ſeroit de pouvoir devenir mon

ſrere ; que s'il n'avoit pas toujours penſé de même, il me prioit de ne l'attribuer qu'à l'erreur où quelques perſonnes, peu charitables, l'avoient induit ; mais qu'entiérement déſabuſé ſur mon compte, il n'y avoit rien qu'il ne fît pour réparer ſa faute, pour mériter mon affection & mon eſtime, & me faire approuver celle qu'il avoit conçue pour ma ſœur, dont le mérite lui étoit parfaitement connu, & pour qui il avoit des ſentimens qu'il ſouhaitoit que j'approuvaſſe.

Je l'interrompis enfin pour lui dire, que ſes paroles étoient pour moi autant d'énigmes ; mais que le lieu n'étoit pas propre pour en venir à l'explication ; que s'il m'en croyoit nous ſortirions du ſpectacle, pour nous rendre chez Madame ſa ſœur que j'étois très impatient de revoir, & que là, je le prierois de me donner les éclairciſſemens dont ce diſcours avoit beſoin pour être entendu. Il agréa ma propoſition, & après avoir dit adieu à M. de Fonboiſy, & l'avoir remercié de l'affection qu'il ve-

noit de me témoigner, nous partîmes dans mon carrosse.

Madame Cottiby logeoit dans la même rue, & à peu de distance de la maison où M. de Fonboisy m'avoit mené pour me faire parler à l'Officier Irlandois, qui se trouvoit être M. Okirn. Celui-ci me dit, Monsieur, je crois qu'il est à propos que je prenne les devans pour aller préparer ces Dames à votre visite. L'apparition subite d'une personne qui leur est si chere, pourroit altérer leur santé. J'approuvai fort cet arrangement; M. Okirn partit, & je restai dans le carrosse en attendant son retour. Il revint au bout d'un demi quart-d'heure; ces Dames, me dit-il, vous attendent avec une impatience extrême. A ces mots je sautai à terre, & courus dans la maison, où je trouvai ma sœur qui m'attendoit au haut de l'escalier. Elle m'embrassa avec beaucoup de tendresse, & me mena tout de suite dans l'appartement de Madame Cottiby, à qui je baisai respectueusement la main à la maniere d'Espagne, un genou à terre. Elle me té-

moigna beaucoup d'amitié, & fit éclater une joie extrême de me revoir, ſans néanmoins déroger à la décence de ſes mœurs, & à la bienſéance de ſon ſexe.

Après m'avoir fait beaucoup de fête, on m'accabla de reproches de ce que j'avois tardé ſi long-tems à venir. Je n'eus pas de peine à me juſtifier, & il ne fut enfin plus queſtion que de ſe réjouir. L'heure de ſouper vint, je voulus me retirer; mais Madame Cottiby m'en empêcha, & voulut me donner à ſouper dans l'appartement de ma ſœur, qui ſe plaignoit de mal de tête & d'un gros rhume. M. Okirn, prévoyant que ſa préſence pourroit nous gêner, & que nous aurions mille choſes à nous dire, ſe retira & prétexta quelque affaire indiſpenſable. On le laiſſa aller après quelques complimens, & à peine fut-il ſorti, que je racontai à Madame Cottiby ce qui s'étoit paſſé entre lui & moi à la Comédie, & quel avoit été mon étonnement de me voir comblé de politeſſes de la part d'un homme qui m'avoit fait tant de menaces. Par-

donnez-lui cette extravagance, me dit-elle, il vous aime & vous estime: tel que vous le voyez, c'est peut-être un des hommes du monde sur qui le mérite fait le plus d'impression : on l'avoit abusé sur votre sujet, maintenant il est mieux instruit, il sait vos malheurs; il connoît votre cœur, votre caractere généreux, & n'ignore aucune de vos bonnes qualités; il aime votre sœur, & n'attend que votre consentement pour l'épouser. Quoi, Madame, interrompis-je, M. votre frere veut épouser une fille de près de quarante ans, d'une naissance obscure & qui n'a rien? cela n'est pas possible. Cela est à la lettre comme je vous le dis, reprit Madame Cottiby. Mon frere est à peu près du même âge qu'elle; il la connoît pour une fille de mérite; il pense, comme moi & comme bien d'autres, que la naissance n'est qu'un avantage chimérique, quand il n'est pas appuyé de la vertu. Votre sœur est encore aimable. Elle a toutes les qualités qui peuvent rendre un mariage heureux, & elle n'est point à plaindre, puisqu'elle a

votre amitié & la mienne. Ah ! Madame, m'écriai-je, vos bontés m'accablent, & ma ſœur eſt trop heureuſe d'avoir une protectrice comme vous. Ne parlons point de protection, reprit-elle, je ſuis l'amie de votre ſœur & je ſais qu'elle m'aime, j'en ai même des preuves convainquantes, auſſi lui ferai je du bien avant ma mort. Et moi, Madame, dis-je, je veux en faveur de ce mariage, donner à ma ſœur une partie du gain qu'elle a fait en riſquant mon bien dans l'affaire des billets d'Etat : mais maintenant, parlons de nous. Je viens de trois cens lieues vous offrir mon cœur & ma main. Il eſt trop tard, me répondit-elle en ſouriant, pour traiter cette matiere à fond, nous en parlerons une autrefois. En diſant cela, elle ſe leva, me ſouhaita le bon ſoir & s'en alla : je reſtai encore une demi-heure avec ma ſœur. Madame Cottiby, me dit-elle, a certainement quelque choſe dans l'eſprit, je l'ai trop pratiquée pour en pouvoir douter ; mais de vous dire ce que c'eſt, la choſe n'eſt pas facile ; elle ne m'en a rien

confié, & je n'oserois la questionner ni de loin ni de près, le tems seul peut nous éclaircir.

Huit jours se passerent sans qu'il fût question de rien. Madame Cottiby m'accabloit de civilités, & témoignoit plus d'amitié que jamais à ma sœur. Le mariage de celle-ci devoit être célébré dans peu ; déja M. Okirn me donnoit le doux nom de frere ; déja son cadet étoit arrivé pour assister aux nôces ; déja je sollicitois Madame Cottiby d'achever mon bonheur par un double mariage, lorsqu'un matin que j'allois lui faire ma cour, je fus surpris de trouver ma sœur toute en pleurs, & M. Okirn étonné, confus & interdit.

Je jugeai d'abord qu'il falloit qu'il fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Ah ! me dit ma sœur, il n'y a plus de Madame Cottiby pour vous ni pour nous : elle s'est retirée dans le Couvent des filles de Sainte Marie, du Fauxbourg de la Conférence. Elle y a pris l'habit, & voilà la lettre qu'elle m'a chargée de vous remettre. Je pris cette lettre ; je l'ouvris & la lus

en tremblant : voici ce qu'elle contenoit.

MONSIEUR,

La résolution que je viens de prendre de me faire Religieuse, est l'effet des plus mûres réflexions, & la suite d'un dessein formé depuis long-tems. J'en ai différé l'exécution jusqu'à votre arrivée, pour ne point vous donner lieu de croire, à vous & au public, que c'étoit l'effet du désespoir ou du dépit. Plus je me consulte, moins je crois pouvoir faire votre bonheur. J'ai douze ans plus que vous, & je suis d'une humeur jalouse & difficile. En voilà plus qu'il n'en faut pour vous consoler da ma perte : d'ailleurs, je veux bien vous dire, que toute réflexion faite, je ne crois pas être née pour le mariage, & ce qui me le persuade, c'est que j'ai vécu fort mal avec mon premier mari. Vous tenteriez en vain de me faire changer de parti, & pour vous en donner une preuve, c'est que j'ai renoncé pour toujours à la satisfaction de vous voir. Laissez-moi pai-

ſiblement travailler à mon ſalut, & contentez-vous de l'aveu que je veux bien vous faire, que de tous les hommes du monde, vous êtes celui pour qui j'ai eu le plus d'eſtime, & qui aura le plus de part à mes prieres : au reſte, comme je ſuis morte au monde, j'ai fait mon teſtament, & je n'ai pas oublié votre ſœur & la mienne, ni mes freres. Puiſſiez-vous vivre heureux, & jouir après cette vie du bonheur qui ne finit point & que rien n'altere. Adieu.

La lecture de cette lettre me remplit de trouble & de confuſion. Y eut-il jamais d'homme plus cruellement joué que moi, dis-je. On me fait faire un voyage long & dangereux, pour rien : on me berce d'eſpérances vaines, on s'engage même de parole, & l'on oublie tout ſous des prétextes frivoles ; car qu'eſt-ce qui peut juſtifier une pareille conduite ?

Après m'être aſſez plaint, je ſortis bruſquement, & courus au Couvent demander Madame Cottiby, pour l'accabler de reproches ; mais ma courſe fut inutile, ainſi que celles

que je fis encore ; il ne me fut pas possible de voir cette Dame, ni de lui faire parvenir aucune lettre ; elle avoit pris de trop bonnes précautions. A la fin je pris le parti de me consoler : le tems appaisá mon dépit, & je demeurai plus édifié qu'irrité de sa conduite.

Cependant le mariage de ma sœur s'accomplit ; je lui fis présent de cent mille livres ; il m'en restoit encore plus de quatre cens mille, que je plaçai chez le Banquier Irlandois dont j'ai parlé plus haut, & qui s'engagea à me les faire payer à Cadix ou à Alicante, tout à la fois ou en trois termes, à ma volonté.

Je demeurai plus de trois mois à Paris où j'eus le plaisir d'être témoin du contentement mutuel de M. Okirn & de ma sœur : jamais mariage ne fut ni mieux assorti ni plus heureux ; ils voyoient souvent Madame Cottiby dans sa retraite, & ils m'instruisoient des progrès qu'elle faisoit dans la piété. Enfin, je me disposois à retourner en Espagne, lorsqu'un matin je vis entrer dans ma chambre deux jeunes

gens fort proprement mis & très bien faits de leur perſonne. Ils me demanderent d'abord ſi je ne les reconnoiſſois pas : à quoi je répondis que non. Regardez-nous bien, me dit le plus âgé, vous devez nous remettre. Ma foi, Meſſieurs, repliquai-je, je vous jure que je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vus. Là-deſſus ma ſœur entra avec de grands éclats de rire. Quoi, dit-elle, vous ne reconnoiſſez pas ces deux garçons-là ? Non. Si fait bien moi, pourſuivit-elle ; ce ſont mes freres & les vôtres. A ces mots ils ſe jetterent tous deux à mon cou, m'embraſſant avec la plus vive tendreſſe. L'un me diſoit, je ſuis Louis, votre puîné ; l'autre, je ſuis Jean-Jacques, votre cadet. Et d'où venez-vous, dis-je ?

Nous venons de Rheims, répondit Louis, où ma ſœur nous faiſoit étudier. Elle nous a ordonné de venir à Paris, & il y a long-tems que nous y ſerions ſans la petite-verole que nous avons eue tous les deux, l'un après l'autre, lorſque nous nous nous diſpoſions à exécuter les ordres de

cette adorable ſœur, qui depuis ſix ans nous nourrit, nous vétit & nous fait apprendre tout ce qui peut nous rendre dignes de votre eſtime & de votre protection. Ma protection, repartis-je, n'eſt rien dans ce pays-ci, je n'y connois perſonne, mais ſi vous voulez venir en Eſpagne, je tâcherai de vous y placer. Ils répondirent qu'ils me ſuivroient par-tout, & qu'ils s'eſtimeroient trop heureux de vivre & de mourir avec moi. Notre inclination, ajoûterent-ils, nous porte tous les deux à ſervir : toutefois, nous ferons tout ce que vous jugerez à propos. En fait de métier & d'état, repliquai-je, l'inclination eſt la ſeule regle qu'on doive ſuivre, & à cet égard je ne veux rien qui ne ſoit conforme à votre goût.

Pour ne point ennuyer le Lecteur par tous ces petits détails, je dirai tout de ſuite qu'après avoir fait mes derniers arrangemens, & mes adieux à mes parens, & à un petit nombre d'amis, je partis pour retourner à Madrid. J'aurois bien voulu paſſer chez le Comte d'Uffai, mais la crainte

qu'il ne me retînt trop long-tems, & la difficulté de conduire un carrosse à quatre personne dans les montagnes du haut Dauphiné, me firent changer de dessein : cependant je pris la route de Lyon, & je lui mandai à peu près le tems où je comptois d'arriver au Pont S. Esprit, le priant de vouloir bien s'y rendre.

Me voilà donc en chemin avec mes deux freres & Roussel, dans un fort joli carrosse que j'avois fait faire à Paris, & mon Laquais Asturien courant à franc étrier devant le carrosse. Nous allions nuit & jour, quoiqu'on ne parlât alors que de vols, d'assassinats & de bande de Cartouche ; mais nous étions si bien armés & si résolus, que j'avois tout lieu de croire qu'on nous respecteroit. Cependant, en arrivant à Montargis, un inconnu accosta mon Asturien, & le questionnant beaucoup sur mon voyage, ma qualité, le nombre de personnes que nous étions, & mille autres choses semblables, se rendit suspect à mes gens. L'Asturien s'exprimant mal en François, appella mon Valet-de-

chambre pour l'aider à satisfaire aux questions de l'inconnu. Roussel ne l'eut pas plutôt vu, que lui trouvant une physionomie de mauvais augure, il lui demanda brusquement qu'est-ce qu'il y avoit pour son service. Je voudrois savoir, répondit-il, d'un air doux, le nom de votre maître. Cela ne vous fait rien, repliqua Roussel, & tout ce que je puis vous dire, c'est que mon maître, ses deux freres & moi, nous sommes en état de couper les oreilles à dix coquins. Assurément, dit l'inconnu, vous me prenez pour un autre : je suis honnête-homme; mais je crois connoître votre maître : je puis me tromper, à la vérité, c'est pourquoi je vous demande son nom.

J'entendois tout ce discours de la fenêtre de la chambre où j'étois monté en attendant le dîner : ces dernieres paroles attirerent encore plus mon attention : je descendis pour mieux considérer cet homme : dans le moment j'entendis un grand bruit de voix, comme de gens qui se querelloient : je me hâtai pour prévenir quel-

que malheur, connoissant la vivacité de Roussel : j'arrivai justement à tems pour empêcher ce que j'appréhendois. L'inconnu le menaçoit de sa canne, & Roussel avoit déja la main sur une espece de couteau-de-chasse, qui ne ressembloit pas mal à un sabre à la Turque.

Dès que l'inconnu me vit, il s'approcha d'un air qui sentoit son homme de condition. Je vous jure, Monsieur, me dit-il, que si ce n'étoit par considération pour vous, j'aurois châtié l'insolence de votre Domestique. Ce mot d'insolence choqua Roussel ; il voulut repliquer ; je le priai de se taire & de se retirer. Il obéit ; mais en jurant & en pestant contre l'inconnu qu'il appelloit un pied-plat. Monsieur, me dit celui ci, je vous demande pardon, si j'ai poussé la curiosité trop loin, en m'informant de votre nom : je vous ai pris pour une personne que j'ai fort connue autrefois, & j'ai demandé à votre Laquais si vous ne vous appelliez pas Grinedal. Il n'a pu me répondre, & est allé appeller votre Valet-de-chambre, qui

me prenant pour je ne ſais qui, m'a parlé avec beaucoup d'arrogance & de mépris.

Je ſuis fâché, lui dis-je, Monſieur, que mon Valet de-chambre vous ait manqué de reſpect : je l'en gronderai bien fort : cependant il eſt excuſable, n'ayant pas l'honneur de vous connoître : quant à moi, quoique je puiſſe bien juger à vos diſcours, que vous me connoiſſez depuis long-tems, & que votre air & votre ton de voix, me rappellent un Officier que j'ai vu autrefois, je ne ſaurois me perſuader que vous ſoyez la même perſonne, à moins que vos traits ne ſoient extrêmement changés. Oui, Monſieur, s'écria-t-il, je ſuis Villebrais, ce malheureux Lieutenant qui vous fit de ſi cruelles inſultes, & que vous bleſsâtes ſi dangereuſement. Laiſſons-là, dis-je, ces vieilles hiſtoires, & dites-moi ſi je puis vous être bon à quelque choſe. Hélas ! Monſieur, reprit-il, il y a près de deux jours que je n'ai mangé, voudriez-vous me faire la grace de me procurer quelques alimens ? Montez, dis-je, vous dîne-

rez avec moi, & vous me conterez, s'il vous plaît, par quelle fatalité, vous vous trouvez dans une si grande misere.

La premiere & la principale cause, reprit-il, a été sans doute l'affaire que j'eus avec vous : Dieu m'a puni d'avoir insulté un brave garçon, & d'avoir voulu deshonorer une fille vertueuse : il vous a récompensé de votre sagesse & de votre modération : vous prospérez & je suis gueux. Me voyant en danger de mourir, je confessai naïvement tout mon procédé à mon Directeur de conscience, qui m'obligea d'en faire une déclaration juridique : cela servit à votre décharge, mais m'attira, à moi, le mépris de tous les Officiers, & lorsque je me vis en état de reprendre mes fonctions, il me fut insinué que je ferois bien de quitter le Corps, pour éviter bien de mauvaises affaires, & des désagrémens qu'on me préparoit : je quittai donc, & ne pouvant mieux faire, j'acceptai un emploi de Lieutenant dans la Maréchaussée : je ne le gardai qu'un an : on porta des plaintes con-

tre moi au Grand Prevôt, & je fus caſſé : je me retirai alors chez mon pere où je vécus dans l'obſcurité : ſa mort arrivée depuis quelques mois, ne m'a pas mis plus à mon aiſe : le peu de bien qu'il a laiſſé étoit hipothéqué, & je me ſuis enfin trouvé vis à-vis de rien : maintenant j'allois à Paris pour ſolliciter quelque petit emploi dans ma Province : j'avois un cheval & quatre louis pour faire mon voyage : j'ai trouvé des Joueurs à Nevers, qui ne m'ont rien laiſſé : l'eſpérance d'augmenter mon petit fond, m'a engagé à jouer avec eux : j'ai été leur dupe : il m'ont gagné mon cheval & mes quatre louis : l'un d'eux touché de mon triſte ſort, m'a donné un écu de ſix francs : c'eſt avec cela que je me ſuis traîné juſqu'ici à pied.

Je fus extrêmement ému de compaſſion à ce triſte récit : je conſolai M. de Villebrais : je l'exhortai à ne point ſe laiſſer abattre par le malheur ; mais en même-tems, je lui fis ſentir, que la plupart des malheurs qui nous arrivoient dans ce monde,

n'avoient d'autre cauſe, que notre mauvaiſe conduite, & lui conſeillai de ſe faire une ſyſtême ſoutenu de douceur, de politeſſe, de modeſtie & de prudence : je lui dis que l'humeur bruſque, hautaine, farouche, n'aboutiſſoit qu'à nous rendre odieux, & à nous attirer mille ennemis, dont le moindre eſt toujours à craindre, dès qu'il a ſujet de ſe plaindre de nous, & qu'il jouit de la faculté de parler ou d'écrire.

Il convint aiſément de la vérité de ce principe, m'aſſura qu'il ſentoit toute la néceſſité de le mettre en pratique, & qu'il étoit réſolu à y conformer ſa conduite.

Après le dîner, je le pris à part, & lui gliſſai vingt louis dans la main, l'exhortant d'en faire un bon uſage. Il me demanda une lettre de recommandation. Je lui répondis que je ne connoiſſois perſonne à Paris : qu'à la vérité, ma ſœur s'y étoit mariée depuis peu ; mais que je n'oſois l'adreſſer à une perſonne à qui il avoit fait autrefois un ſi cruel outrage, ſans compter que je la croyois près de par-

tir avec ſon mari, qui devoit bientôt aller joindre ſon Régiment. Il avoua qu'il n'auroit pas le front de ſe préſenter devant ma ſœur; me remercia avec les expreſſions les plus énergiques du ſervice que je venois de lui rendre; m'aſſura qu'il chercheroit les occaſions de m'en témoigner ſa reconnoiſſance, & ajouta qu'au moyen de ce ſecours, il eſpéroit de pouvoir obtenir quelque choſe à la recommandation de quelque perſonnes de diſtinction, qui vouloient bien encore s'intéreſſer pour lui.

Je lui ſouhaitai toute ſorte de bonheur, & le laiſſai à Montargis. Nous continuâmes notre route par la Charité, Nevers & S. Pierre-le-Moutier. Il étoit nuit quand nous arrivâmes en cet endroit, & comme il y a quelques bois à paſſer pour aller de-là à Moulins, nous fûmes un peu ſur nos gardes. A peine avions nous fait une lieue au-delà de Moutier, que l'Aſturien rebrouſſant tout-à-coup, vint me crier à la portiere, *Señor eſtan Ladrones alli*, il y a des voleurs ici. Il faiſoit un clair de Lune comme le

jour, je mis la tête à la portiere, & je vis en effet devant moi quelque chose qui ressembloit à une troupe de gens armés qui s'avançoient vers nous. Aussitôt nous sortîmes tous quatre du carosse avec nos armes, & criâmes *qui va-là?* On nous répondit : Cavaliers de la Maréchaussée : nous les attendîmes sans branler, craignant que ce ne fût rien moins que ce qu'ils disoient être, & nous vîmes qu'en effet c'étoient deux brigades de Maréchaussée, qui conduisoient deux criminels à S. Pierre-le-Moutier. Le Commandant nous salua fort poliment, & après quelques questions, il nous assura que nous n'avions rien à craindre jusqu'à Moulins, & même jusqu'à Lyon, par la précaution qu'on avoit de faire patrouiller nuit & jour sur les grands chemins. Il ajouta que les deux hommes qu'ils menoient, étoient deux freres accusés d'avoir mis le feu à des foins d'un de leurs voisins qu'ils n'aimoient point.

Après ce petit éclaircissement nécessaire, chacun continua sa route : nous arrivâmes à Moulins & delà à

Lyon ſans nul accident : nous ſéjournâmes trois jours dans cette derniere Ville, que je n'avois jamais vue, & qui néanmoins mérite autant que nulle autre l'attention d'un voyageur: elle me parut grande, belle, bien peuplée, & dans la plus belle ſituation du monde pour le commerce : il y a comédie & concert : tout s'y reſſent de l'opulence des habitans, & c'eſt peut-être après Paris, la Ville de l'Europe où il regne le plus de luxe & de magnificence.

De Lyon nous vinmes à Vienne & traversâmes tout le bas Dauphiné, enfin nous arrivâmes au Pont S. Eſprit où je trouvai le Comte d'Uſſai, qui m'y attendoit depuis vingt-quatre heures.

Il eſt ſuperflu de dire avec quelle joie nous nous revîmes : nous nous aimions, nous ſympathiſions; en falloit-il davantage pour nous rendre cette rencontre auſſi agréable que ſi elle avoit été ineſpérée, ou que ſi nous ne nous fuſſions vus de dix ans ? Il me raconta que Madame de Lopis étoit veuve, & recherchée par pluſieurs Gentilshommes, mais qu'elle ne

ne s'étoit point pressée de se remarier, & qu'enfin il esperoit qu'elle s'y résoudroit en sa faveur : il voulut m'engager à l'accompagner à Ussai, mais je le priai de m'en dispenser, l'assurant que j'étois pressé de me rendre en Espagne.

Nous passâmes trois jours ensemble après quoi je lui dis adieu, & continuai ma route par le Languedoc, le Roussillon, la Catalogne & l'Arragon.

On peut croire que durant ce voyage, je pensois souvent à Madame Cottiby, à ma sœur & à M. Okirn: quant à la premiere, j'étois consolé de sa perte & tout disposé à l'oublier : je ne l'avois jamais aimée que par reconnoissance, ce n'étoit point une passion qu'elle eût allumée dans mon cœur, c'étoit plutôt un sentiment d'amitié tel qu'on l'éprouve envers ceux qui nous font du bien : elle avoit plus gagné que conquis mon cœur : je le lui avois voué, elle venoit de le refuser, & je l'avois repris avec plus de honte & de confusion, que de chagrin & de dépit : j'étois libre, je

pouvois m'attacher à l'objet qui me plairoit le plus. Madame Groſſa-Punta me revenoit ſouvent dans l'eſprit : je me retraçois volontiers ſa beauté & ſes graces ; mais les viſites nocturnes du Marquis de Tabara me choquoient & me paroiſſoient indécentes : ſans cette maudite intrigue, que n'aurois je pas fait pour lui plaire ? puiſque ſon idée ſeule me faiſoit éprouver des mouvemens & des tranſports que je n'avois jamais ſentis pour une autre. Quelquefois je jettois les yeux ſur mes freres : voilà me diſois-je à moi même, ma femme & mes enfans : Dieu ne veut pas que j'en aie d'autres ; ils paroiſſent faits pour me donner plus de ſatisfaction, que l'amour & l'hymen ne m'en promettent. Bornons-nous à les bien élever, & à leur procurer un ſort plus gracieux qu'ils n'oſeroient ſe le promettre ; mais quoi, reprenois-je auſſitôt, à peine dans ma vingt-cinquieme année, dois-je pour l'amour d'eux, renoncer aux agrémens de la vie ? La fortune m'a comblé de biens, & je refuſerai d'en jouir, lorſqu'à peine je

les possede ? Non non, je puis faire du bien à mes freres, sans renoncer aux douceurs de la vie.

Ces réflexions m'occuperent presque jusqu'aux portes de Madrid. A une ou deux lieues d'Alcala de Henarès, une roue de mon carrosse se cassa par la malhabilité de mon Voiturier: je fus obligé d'aller à pied jusqu'à un Village à une portée de fusil de la grande route, en attendant qu'on eût réparé la roue, ou qu'on en eût mis une autre. Ce Village avoit un château d'assez belle apparence, accompagné d'un grand jardin avec des allées, des grottes, des jets d'eau & des cascades: en un mot, c'étoit un endroit charmant, & je ne doutois pas qu'il n'appartînt à quelque grand Seigneur. Je m'adressai au Jardinier, pour m'informer du nom du maître de ce château. Il n'y a pas long-tems, me répondit-il, que cette terre appartenoit au Marquis de Liche; mais depuis environ trois mois, elle a été vendue à un Gentilhomme fort riche, nommé D. Diego Salinas. Au nom de D. Diego Salinas, je fail-

lis à tomber de mon haut : quoi ! m'écriai-je, Diégo Salinas a acheté cette Seigneurie ! Est-il ici ? Non, repliqua le Jardinier, mais il est attendu aujourd'hui, & tout est prêt pour le recevoir ; deux de ses gens sont déja arrivés hier matin. Je n'en voulus pas savoir davantage, & continuai à me promener dans ce beau jardin, bien résolu d'attendre l'arrivée de D. Diégo & de Madame son épouse.

Dans ces entrefaites, Roussel vint me dire que mon carrosse étoit raccommodé. Je l'instruisis en peu de mots des raisons qui m'obligoient à ne point partir encore, & je lui ordonnai d'amener la voiture dans ce Village, & de s'y loger comme il pourroit avec mes freres.

A peine étoit-il parti pour exécuter mes ordres, que j'entendis comme des décharges de mousqueterie, coup sur coup. Je vins demander au Jardinier, ce que cela signifioit. C'est notre maître qui arrive, me dit-il : tous les Paysans du Village sont allés au-devant de lui, fort proprement vétus, & le fusil sur l'épaule, & c'est

par ces ſalves de mouſqueterie qu'ils lui témoignent la joie qu'ils ont de le revoir ; d'ailleurs ils ſavent que leur poudre leur ſera bien payée. Dans le moment, ſix Trompettes & un Timbalier, placés ſur la terraſſe du château, annoncerent par leurs fanfares, l'arrivée de D. Diégo & de ſon épouſe. Je ſortis pour me trouver à leur deſcente de carroſſe. Quelle fut leur ſurpriſe de me voir à la portiere. Ce ne fut qu'un cri de joie, & je pouvois lire dans leurs yeux, que cette rencontre ne leur étoit pas déſagréable ; mais je fus bien plus étonné de voir à côté de Dona Salinas, Madame Groſſa-Punta, & vis à-vis d'elle un jeune Cavalier que je pris pour le Marquis de Tabara. Cette idée m'indigna ſi fort contr'elle, qu'à peine je la ſaluai. Elle rougit de dépit, & je crus que c'étoit de honte. Je donnai la main à Dona Salinas juſqu'à ſon appartement, & laiſſai Madame Groſſa-Punta avec ſon Adonis. Ah ç'a me dit Dona Salinas, nous vous aurons ici pour quelques jours : depuis quand êtes-vous à Madrid ? Madame,

repliquai-je, je n'y ſuis point encore arrivé, & tout de ſuite je lui contai l'accident qui m'avoit arrêté en chemin, & auquel j'étois redevable de l'avantage de la voir plutôt que je ne m'en étoit flatté. Sur cela, D. Diégo entra, qui m'embraſſa de nouveau. Je viens, dit-il, donner ordre qu'on vous prépare un appartement, pour vous & pour vos gens, & vous paſſerez ici le printems avec nous. Cet arrangement, repartis-je, s'accorderoit parfaitement avec mon inclination; c'eſt dommage qu'il s'accorde ſi peu avec mon devoir & mes affaires domeſtiques. Je reſterai huit jours ici & tout au plus quinze; mais après cela, il faut que je parte, & que je me rende à Madrid. Donnez-nous toujours les quinze jours, reprit-il obligeamment, enſuite nous parlerons du reſte.

Je dépêchai Rouſſel à Madrid avec mon équipage, tant pour lui procurer le plaiſir de revoir ſa femme, ſon beau-pere & ſa belle-mere, que pour y préparer un logement pour mes freres, qui en attendant reſterent avec

moi chez D. Diégo. Ils s'y divertirent parfaitement. Pour moi j'avois un fond de tristesse qui me tenoit dans une espece d'assoupissement continuel. Je rêvois, je me promenois seul, j'étois distrait ; en un mot, j'avois tous les symptômes de l'amour : j'aimois en effet, & j'avois beau trouver méprisable la conduite de Madame Grossa-Punta, plus je pensois à elle, plus elle me paroissoit adorable ; cependant je la fuyois, & la traitois avec beaucoup de froideur quand je ne pouvois l'éviter. La singularité de ce procédé frappa Madame Grossa-Punta. Un jour que je me promenois au jardin avec Dona Salinas, son époux & elle, on vint à parler de mon voyage de France & du Comte d'Uffai. Je ne sais comment il arriva, qu'insensiblement je me trouvai à côté de Madame Grossa-Punta, & en arriere de D. Diégo & de sa femme. La belle veuve profita de ce moment & me dit tout bas : votre départ subit de Madrid, sans me dire adieu, & les procédés que vous continuez d'avoir avec

moi, me persuadent qu'on vous a fait quelque mauvais rapport. Si vous étiez un autre, je me mocquerois de votre dépit, & vous laisserois bouder tout à votre aise; mais après les obligations que je vous ai, je vous considere assez pour souhaiter un éclaircissement, & pour daigner me justifier. En achevant ces mots, elle me quitta & rejoignit Dona Salinas. Pour moi, je restai honteux & confus, n'osant ni avancer, ni reculer: enfin, je tâchai de me remettre & je rejoignis la compagnie. D. Diégo recommença à me parler de la France & du Comte d'Uffai; mais j'avois autre chose en tête, & je ne répondis que par monosyllabes. D. Diégo me regardoit avec des yeux étonnés; mais il eut la discrétion de ne plus me rien dire, & proposa une promenade sur l'eau. Le jardin étoit bordé d'un canal large d'environ dix pieds, & il y avoit trois ou quatre jolies gondoles, toujours prêtes pour ce divertissement. Six Rameurs proprement vétus, se tenoient toujours à portée d'exercer leurs fonctions dès qu'on avoit besoin d'eux;

mais ce projet fut dérangé par une avanture ſinguliere.

Le jeune homme que je prenois pour le Marquis de Tabara, & que je n'avois entendu nommer que Don Franciſco vint, au moment que nous nous approchions du canal, dire un mot à l'oreille de Madame Groſſa-Punta, & j'entendis que celle-ci lui diſoit, oui, oui, vous ſerez de la partie & vous prendrez place auprès de moi. Non pas, s'il vous plaît, interrompis-je, ſi M. le Marquis veut vous entretenir, il aura la bonté d'attendre que je n'y ſois pas; je ne ſuis point fait pour garder les manteaux. Madame Groſſa-Punta ne me répondit que par un éclat de rire qui me mit en fureur. Mais à qui en avez-vous avec votre M. le Marquis? me dit Dona Salinas: eſt-ce à D. Franciſco Zappa, frere de Madame, que vous donnez ce titre? Ces paroles furent comme un éclair, elles m'éblouirent & m'atterrerent. Je répondis, en begayant: quoi, ce jeune homme n'eſt pas le Marquis de Tabara? Eh! mon cher Monſieur de Verval, re-

prit Dona Salinas, que voulez-vous dire avec votre Marquis de Tabara, que perſonne de nous ne connoît ? Je vous dis encore une fois que ce jeune homme eſt D. Franciſco Zappa, fils de D. Alberto Zappa, pere de Madame Groſſa-Punta. Il étudie à l'univerſité d'Alcala, & ſon pere lui a permis de venir ſe divertir ici quelque tems avec ſa ſœur : voilà tout le myſtere. Du reſte, je ne conçois rien à vos viſions, & je ne ſais ſur quoi fondé, vous allez vous imaginer que le Marquis de Tabara, que Madame n'a je crois jamais vu, & dont peut-être elle n'a jamais oui parler, eſt ici. Je vous demande mille pardons, repris-je; mais, Madame, ce que vous me dites-là, ne s'accorde guére avec ce qu'on m'a dit. J'ignore, continua-t-elle, ce qu'on a pu vous dire : mais comptez que je vous parle vrai. Au ſurplus, voyons ce qu'on vous a dit.

Je ne balançai pas à lui rendre mot pour mot tout ce que d'Uffai m'avoit appris de la prétendue intrigue de Madame Groſſa-Punta avec le Marquis de Tabara, ſans nommer pour-

tant celui de qui je tenois cette anecdote : voilà aſſurément, s'écria Donà Salinas, une vilaine calomnie, & quiconque oſe dire que je lui ai conté rien d'approchant, a menti par ſa gorge. Je ſoupçonne le perſonnage ; mais ce n'eſt qu'un ſoupçon, & le trait me paroît ſi noir, que je n'oſe le croire capable d'une telle infâmie. Il eſt vrai qu'il en a voulu conter à Madame, & qu'elle l'a maltraité, & s'eſt moquée de lui ; mais cette vengeance eſt trop baſſe pour un homme en qui j'ai trouvé d'ailleurs des ſentimens de généroſité & de grandeur d'ame ; mais comme la jalouſie rend inquiet & ſoupçonneux, & qu'il n'y a pas loin du ſoupçon à la perſuaſion, il ſe pourroit fort bien qu'il eût pris ſes viſions pour des vérités. Ce qui me paſſe, c'eſt qu'il ait oſé me citer moi. J'imagine que ça été pour donner plus de poids à cette fable ; mais ce trait ſeul me ſuffit pour me faire perdre toute l'eſtime que j'avois conçue pour ce Cavalier. Ah ! continua-t elle, que les hommes ſont ſouvent peu ſemblables à eux-mêmes ?

Pendant ce discours Madame Grossa-Punta avoit les yeux pleins de larmes. Je me jettai à ses pieds, & lui demandai le pardon de ma faute. Elle me l'accorda avec beaucoup de bonté.

L'heure de la promenade se passa pendant cette petite tracasserie & ce racommodement, & nous rentrâmes dans le château pour souper. Le lendemain Dona Salinas me fit prier de passer dans son appartement. Asseyez-vous, me dit-elle, j'ai quelque chose à vous dire. Vous seriez le plus injuste des hommes, s'il vous restoit dans l'esprit le moindre soupçon touchant Madame Grossa-Punta. Jamais rapport ne fut plus faux que celui qu'on vous a fait, & jamais conduite plus réguliere que celle de cette aimable veuve. Elle a toujours vécu dans la plus grande retraite, & n'a hanté dans Madrid d'autre maison que la mienne.

Je soupçonnai à la premiere visite que vous nous fites, que cette Dame vous avoit plu; je ne sais si elle ne s'en flattoit pas elle-même, mais je

ſais bien que la maniere bruſque dont vous partites de Madrid, l'étonna beaucoup, & qu'elle a été depuis ce tems d'une triſteſſe extraordinaire : c'eſt pour la diſſiper un peu, que je l'ai engagée à venir paſſer quelque tems à la campagne. Si vous avez pour elle les ſentimens que je crois pouvoir ſuppoſer, j'oſe vous aſſurer que vous n'aurez pas lieu de la taxer d'ingratitude, & que vous ne lui êtes pas indifférent. Je vous eſtime aſſez tous les deux, pour ſouhaiter de pouvoir contribuer à unir vos deſtinées. Madame Groſſa-Punta n'a pas de grands biens, & ce n'eſt point par-là qu'il faut la regarder comme un parti avantageux ; mais elle a de la naiſſance, de l'eſprit infiniment, de la douceur, beaucoup de ſageſſe & de vertu : je ne dis rien de ſa beauté, vous conviendrez vous-même que peu de femmes dans Madrid lui peuvent être comparées à cet égard ; mais ce qui eſt encore plus eſtimable, c'eſt qu'elle a l'ame auſſi belle que le corps. Amie tendre, compatiſſante, fidelle ; en un mot, c'eſt un chef-d'œuvre de

la nature : je l'aime, je l'eſtime, & je voudrois la voir heureuſe : je ſuis aſſurée qu'elle le feroit avec vous, du-moins ſi j'en dois croire le rapport de tous ceux qui vous connoiſſent,& toutes les apparences.

Dona Salinas s'arrêta-là, comme pour attendre ma réponſe. Je la fis toute conforme à ſes deſirs & à mes ſentimens. Madame, lui dis-je, vous me rendez la vie : j'aime Madame Groſſa-Punta, cela n'eſt point douteux : je l'aimois même lorſque je ne croyois pas devoir l'eſtimer : jugez ſi je dois l'aimer préſentement que vous me la dépeignez telle que je la ſouhaitois, c'eſt-à-dire, digne de toute mon eſtime & de tout mon reſpect. Je n'ai pu réſiſter à ſes appas : ils ont allumé une vive paſſion dans mon cœur, & je m'eſtimerois le plus heureux de tous les hommes, ſi je pouvois lui plaire. Je ne vous répéterai point ce que je vous ai dit, interrompit Dona Salinas. Je crois que vous ne lui êtes pas indifférent ; mais c'eſt à vous à obtenir cet aveu de ſa bouche.

Je ſortis de chez Dona Salinas, transporté de la plus vive ſatisfaction, & déterminé à me livrer au penchant qui m'entraînoit vers Madame Groſſa-Punta : je lui fis aſſidument ma cour, je ne pouvois vivre ſans elle, & je ne paroiſſois ſatisfait que quand je pouvois lui dire que je l'aimois, & je ne me laſſois jamais de le lui dire, ni elle de l'entendre : je liſois dans ſes yeux le plaiſir qu'elle avoit de me voir toujours empreſſé, toujours tendre, toujours reſpectueux, ſouvent même timide, & je crus pouvoir haſarder de lui demander ſi elle m'aimoit. Cette queſtion la fit rougir. Je vous dois, me dit-elle, l'honneur & peut-être même la vie, je ſerois bien ingrate ſi je n'avois quelque amitié pour vous. Ah! Madame, repris-je, votre amitié eſt aſſurément d'un prix infini ; mais je voudrois que vous euſſiez quelque choſe de plus pour moi. Je ne puis rien au-delà, repliqua-t-elle, & ſi vous exigez davantage, vous n'êtes point vous-même de mes amis. Contentez-vous de l'aveu que je vais vous faire, que de tous

les hommes du monde, vous êtes celui dont je desire le plus d'être estimée, & dont l'amitié me flatte davantage. Après cela, épargnez-moi des questions inutiles : puisque les paroles peuvent mentir, pourquoi faire dépendre sa satisfaction d'une réponse, qui peut n'être pas l'expression du sentiment ? Ce sont les actions qu'il faut consulter ; & s'il est vrai que le front soit le siége de l'ame, c'est-là qu'il faut lire ce qu'elle pense, ce qu'elle sent.

Je convins de la vérité de ce principe, & je promis de m'y conformer. Le jour même de cette conversation, il m'arriva un accident qui me fit juger que Madame Grossa-Punta étoit au moins aussi prévenue pour moi, que je l'étois pour elle. Je m'amusois l'après dîné avec D. Diégo, à tirer au blanc, en présence de son épouse & de Madame Grossa-Punta. Celui qui chargeoit nos arquebuses, eut une distraction qui faillit à me couter la vie ; il mit double charge dans l'arquebuse dont je tirois. Malheureusement je ne m'apperçus point de sa

ſotiſe, & je n'en avois pas même le moindre ſoupçon : cependant je tirai; l'arquebuſe me creva dans les mains, un des éclats frôla l'épaule à D. Diégo. Son épouſe pouſſa un grand cri, & Madame Groſſa Punta s'évanouit en voyant couler le ſang de ma main gauche Pendant qu'on étoit occupé à la faire revenir, le Barbier du Village arriva, viſita ma main, & raſſura tout le monde, en diſant qu'il n'y avoit rien de fracaſſé ni d'offenſé, & que tout le mal ſe réduiſoit à une bleſſure dans la chair au-deſſous du pouce.

Les Femmes de-chambres accoururent & ramenerent Madame Groſſa-Punta dans ſon appartement : elle eut ſur le ſoir un petit accès de fiévre, qui n'eut point de ſuite, non plus que ma bleſſure, qui fut parfaitement guérie au bout de ſix ou ſept jours.

Un ſoir que nous ſoupions dans le jardin ſous un pavillon magnifique, & au bout d'une allée d'orangers, nous entendîmes une guitarre admirablement bien touchée. Don Diégo,

qui étoit fou de cet inſtrument, quitta la table pour l'aller entendre de plus près. Les deux Dames le ſuivirent, & je ſuivis les deux Dames. Celui qui touchoit de la guitarre, étoit derriere une haye, qui le cachoit à nos yeux. Il continuoit à jouer & D. Diégo étoit extaſié. *Eſto*, s'écrioit-il, *eſto ſe llama tocar del mas hermoſo inſtrumento que ſeà ſoto el Ciel*, voilà ce qui s'appelle jouer du plus bel inſtrument qu'il y ait ſous le Ciel.

J'avois de la peine à m'empêcher de rire en entendant ces exclamations. Il me ſemble, dis-je à D. Diégo, que nous ferions mieux d'aller achever de ſouper, & de faire prier ce joueur de guitarre, de venir jouer plus près de nous. Il approuva ma penſée, & appella le joueur de guitarre. Celui-ci vint à nous par un petit détour, & quel fut mon étonnement de voir que ce grand *virtuoſo* étoit mon Valet-de chambre. Quoi, Rouſſel, m'écriai-je, vous avez déja quitté votre femme? Dame, dit-il, il a bien fallu la quitter pour vous venir

dire, moi-même, qu'elle m'a fait pere d'un beau garçon, dont je viens vous prier de vouloir bien être le parrain. Vous n'avez qu'à choisir la marraine vous-même. Roussel, dis-je, vous n'y songez pas : c'est à votre beau-pere & à votre belle-mere que vous devez déférer l'honneur que vous voulez me faire. C'est une affaire conclue, repliqua-t-il, personne que vous ne sera parrain de ce petit embrion : j'en ai dit les raisons à M. Simon, & il les a approuvées. Cela étant, dis-je, en montrant Madame Grossa-Punta, voilà la marraine que je choisis.

Comme tout cela se disoit en François, & qu'il n'y avoit que Dona Salinas qui nous entendît, D. Diégo me tiroit de tems en tems par la manche, en me disant en Espagnol, laissez-le donc jouer de la guitarre.

Son impatience me divertissoit. A la fin Dona Salinas lui expliqua de quoi il s'agissoit. On félicita Roussel, & Madame Grossa Punta lui promit d'être la marraine de son fils, à condition qu'il joueroit encore un peu

de la guitarre, pour divertir Don Diego.

C'eſt ce qu'il fit d'une maniere qui lui valut beaucoup de remercimens, & qui attira tous les Domeſtiques de la maiſon dans le jardin pour l'entendre. Don Diégo déclara qu'il viendroit avec nous à Madrid. Nous partîmes tous enſemble, & je vins loger encore chez Simon, qui m'avoit préparé le plus bel appartement de ſa maiſon. Le baptême ſe fit avec toute la ſolemnité poſſible. Ce fut alors que je fis connoiſſance avec Don Alberto Zappa, pere de Madame Groſſa-Punta. D. Diégo retourna à ſa terre où je promis de l'aller joindre dès que j'aurois terminé mes affaires domeſtiques.

J'écrivis à mon Irlandois de Saint-Malo, de me faire compter mon argent à Carthagene ou à Alicante, la voie de Cadix me paroiſſant beaucoup plus longue. Je reçus réponſe plutôt que je ne m'y attendois, & ce qu'il y avoit de plus agréable, c'eſt qu'il me marquoit que ſans ſortir de Madrid, je toucherois mon argent

en moins d'un mois. Il s'écoula pourtant ſix ſemaines, au bout deſquelles, je reçus une lettre d'un Marchand de Cadix, qui me marquoit qu'il étoit chargé de me faire compter à Madrid, quatre cens quatorze mille livres : que pour cet effet je n'avois qu'à m'adreſſer au Señor *Nunnez de Bega*, & à lui préſenter la lettre de change qu'il m'envoyoit ; qu'auſſitôt la ſomme me ſeroit délivrée moyennant quittance. Cela fut fait avec un ſuccès des plus heureux. Dès que je me vis en poſſeſſion d'une ſi groſſe ſomme d'argent, je commençai par payer les dix mille livres que j'avois promiſes à Rouſſel lors de ſon mariage, & je retirai l'obligation que j'en avois paſſée à ſon beaupere. Après quoi, j'achetai deux beaux chevaux de carroſſe & deux de ſelle : enfin, je penſai à bien placer mon argent, & j'éprouvai alors qu'un ſurcroît de bien eſt un ſurcroît d'embarras. Je n'étois point tranquille, ſentant une ſi groſſe ſomme chez moi; j'avois toujours peur de quelque accident. A la fin je vins à bout de

le placer avantageusement & sûrement.

Cependant je continuois de faire assidument ma cour au Ministre, & au Marquis del Carpio, Général de l'Artillerie. Don Joseph Patinho me dit un jour; M. de Verval, on m'a dit que vous étiez si riche; cela est-il vrai? Oui, Monsieur, repliquai-je, je suis assez à mon aise; mais cela n'empêche pas que je ne veuille continuer à servir le Roi, tant que j'aurai un soufle de vie. Don Joseph loua beaucoup mon zèle, & m'assura que le Roi m'en tiendroit compte. Je saisis cette occasion pour le prier de vouloir bien s'intéresser pour deux freres que j'avois amenés en Espagne pour servir S. M. Il me le promit, & en effet, peu de tems après, ils furent reçus au nombre des Gardes du Corps de ce Monarque. Quant à moi, on me laissa manger tranquillement mes revenus dans Madrid, pendant assez long tems, & dans cet intervalle, j'épousai Madame Grossa-Punta, à la Terre de Don Diégo. Ce généreux ami, voulut faire les

frais de la nôce, & il s'en acquita de la maniere du monde la plus noble & la plus galante. Plus de cinquante Gentilshommes du voisinage, & autant de Dames, y furent invités. On tira des boëtes, des feux d'artifice, & tous les Paysans du Village avec leurs femmes & leurs enfans, furent régalés avec beaucoup de profusion. Les fêtes durerent quinze jours, & chaque jour il y eut quelque divertissement d'un nouveau genre. Don Alberto Zappa eut quelque peine à donner sa fille à un roturier : il vouloit que je pusse au moins prouver quatre quartiers; mais D. Diégo vint enfin à bout de lui faire entendre raison sur le fait de ma roture.

Enfin, nous revînmes à Madrid, où je pris une maison tout près de celle de Don Diégo Salinas. Là nous passions les jours les plus doux & les plus agréables du monde. Nous avions nos heures reglées pour nos affaires, & nous passions le reste du tems ensemble.

Rien ne manquoit à mon bonheur;

j'étois riche, adoré d'une des plus belles femmes d'Eſpagne, j'avois des amis tendres & fideles, & je me voyois eſtimé des Grands dont j'avois l'honneur d'être connu, & de ceux dont je dépendois.

Six ans s'écoulerent dans une ſatiſfaction continuelle ; mais comme il n'y a point ici bas de bonheur durable, j'eus le chagrin de perdre deux beaux enfans, ſeuls fruits de mon mariage. Ils moururent de la petite verole, & mon épouſe en fut ſi affligée, qu'elle faillit à les ſuivre dans le tombeau.

A peine elle commençoit à ſe rétablir, que je reçus ordre de me tendre à Cadix, pour diriger les augmentations que la Cour avoit projetté de faire aux fortifications de cette Place. J'y demeurai ſix mois avec mon épouſe, & au bout de ce tems, je reçus ordre de me rendre au Camp devant Gibraltar, pour y faire mes fonctions d'Ingénieur. Les Eſpagnols aſſiégeoient depuis deux mois cette Place, avec une armée d'environ dix mille hommes, vingt pieces

de

de canon, quatre mortiers & trente-ſix Généraux. Jamais je n'avois vu moins de Soldats & plus de Généraux ; & jamais plus grande entreprise ne fut formée avec de plus petits moyens. Auſſi eut-elle le ſort qu'elle devoit avoir ; & après dix mois de ſiége ou de blocus, il fallut ſe retirer honteuſement ſans avoir ſeulement écorné le cordon d'un des baſtions de la place. J'y fus pourtant bleſſé dangereuſement à la tête. On me porta d'abord à S. Roch, où étoit le quartier général. Le mauvais air, qu'on y reſpiroit, faillit à me tuer plus que ma bleſſure. J'obtins la permiſſion de me faire tranſporter à Cadix où j'avois laiſſé mon épouſe, qui au premier avis de ma bleſſure, ſe mit en chemin pour venir au Camp. Nous nous rencontrâmes à la Rotta, à mi-chemin de Gibraltar à Cadix.

Dès que je fus rétabli & que le ſiége fut levé, j'obtins la permiſſion de venir reſpirer l'air ſalutaire de Madrid, où je retrouvai mes amis & mes freres, dont l'un avoit obtenu une Lieutenance dans le Régiment de

Bourbon, & l'autre une Enſeigne, dans celui de *Francia.*

Peu de tems après, Don Joſeph Patinho me fit appeller, & me remit une patente entre les mains. Voilà, Monſieur, me dit-il, le brevet de Colonel que le Roi m'a commandé de vous remettre. Sa Majeſté vient de former à Alicante une Compagnie de jeunes Gentilshommes, Gardes de la Marine, ſur le même pied que celles que Louis le Grand, ſon ayeul, de glorieuſe mémoire, a fondée en France. Satisfaite de votre zèle & capacité, Elle vous a nommé pour leur enſeigner les fortifications & le ſervice de l'artillerie, avec quatre cens piſtoles de penſion. Si cet emploi vous convient, vous n'avez qu'à le dire, je vous en ferez auſſitôt expédier les proviſions.

Après avoir rêvé un inſtant, j'acceptai la propoſition, n'ayant rien de mieux à faire alors.

Ce ne fut pas ſans peine que je quittai mes amis & mes connoiſſances de Madrid. Ce qui me conſoloit, c'eſt qu'il m'étoit permis, une fois

pour toutes, de paſſer les mois de Février, de Mars & d'Avril, par tout où bon me ſembleroit, pourvu que ce ne fût pas hors du Royaume d'Eſpagne.

Pendant que je faiſois mes derniers arrangemens pour mon départ de Madrid, je reçus une lettre de ma ſœur, qui me marquoit la mort de ſon époux. Il la laiſſoit veuve avec peu de bien, ayant mangé preſque tout celui qu'elle lui avoit apporté en mariage & le ſien propre, & elle étoit chargée de trois enfans. Je lui mandai de me venir joindre à Alicante, que j'aurois ſoin d'elle & de ſes enfans.

Rouſſel éprouva vers le même-tems un changement plus heureux dans ſa fortune. Son beau-pere & ſa belle-mere moururent à peu de diſtance l'un de l'autre, & le laiſſerent maître d'un gros bien. Il fait actuellement figure à Madrid, & comme ſon caractere ne s'eſt jamais démenti, il m'eſt plus attaché que jamais, & ſe fait un plaiſir de dire qu'il me doit ſa fortune.

Me voilà donc établi à Alicante, probablement pour le reste de mes jours. Mon ambition est satisfaite : il ne me reste que celle de contribuer à la fortune de mes freres, de mes neveux & de ma niéce.

Le Ciel n'a pas voulu me conserver les enfans qu'il lui avoit plu de me donner ; mais il me procure une grande satisfaction dans la sage conduite de mes freres, dans la bonne intelligence qui regne entre ma sœur & mon épouse, & dans les espérances que me donnent les enfans de celle-là. Mes biens augmentent tous les jours loin de diminuer, bien que mes dépenses soient accrues ; mais tel est l'effet du bon ordre, & peut-être le retour dont la providence paie ceux qui font un bon usage des richesses.

FIN.